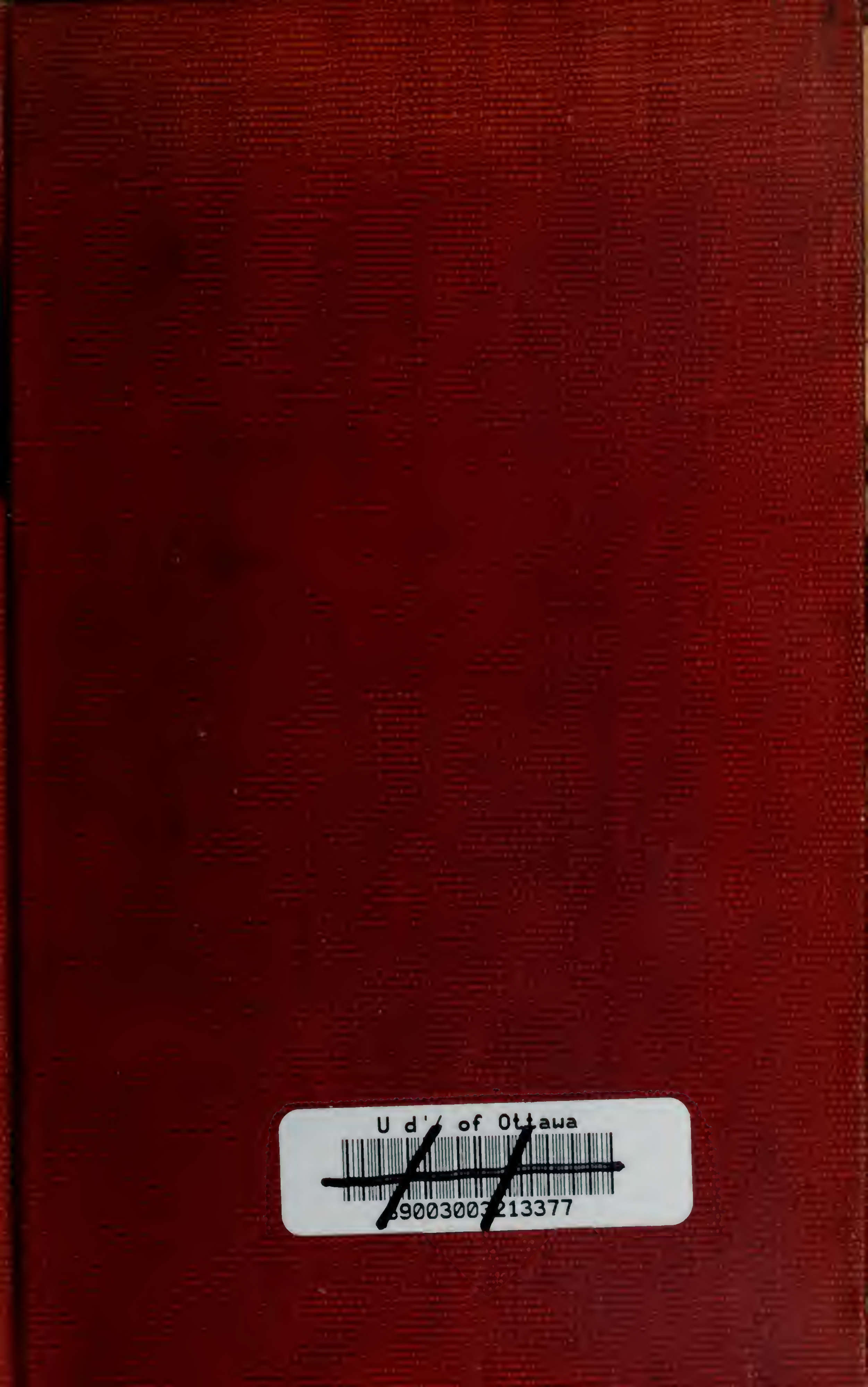

U d'/ of Ottawa
39003003213377

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

PAR

Mgr de GOESBRIAND, Eveque de Burlington, Vt.



MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1884



PRÉFACE.



Le 10 décembre 1879, je partais de Naples pour la Terre-Sainte en compagnie de deux prêtres canadiens (1). Mon but n'était pas tant d'aller vénérer ces lieux consacrés par la présence et les humiliations de l'Homme-Dieu, que d'acquérir une connaissance plus parfaite de sa vie, afin de pouvoir ensuite mieux expliquer le saint Evangile à mes enfants spirituels.

Quoique, dans ce petit ouvrage, j'aie mentionné à peu près tous les lieux célèbres de la

(1) MM. G. Gaudin, curé de Saint-Valentin, et J. M. Emard, secrétaire de Mgr Fabre.

Terre-Sainte, je me suis moins attaché à la description du pays, qu'aux grands événements dont il fut témoin.

J'ai divisé l'œuvre en chapitres qui tous s'enchaînent et serviront, je l'espère, à jeter une plus grande lumière sur la vie de celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie.

Un seul a été donné au public, le premier, que j'écrivis à la demande d'un vénérable prêtre de Lowell (Mass.) pour le profit de ses écoles. Il traite principalement de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ, et sert d'introduction au deuxième, *Jésus-Christ en Galilée*, au troisième, *Jésus-Christ en Judée*, et à ceux qui suivent.

Cet opuscule sur la Terre-Sainte vient de paraître en anglais à Burlington, et s'écoule avec une rapidité assez remarquable. Je me suis dit qu'il serait utile de le publier en français, et qu'il serait bien reçu par les enfants du Canada, qu'ils résident au pays natal ou aux Etats-Unis, et voici mes raisons fondées sur des faits.

Lorsque notre petite caravane arriva à Beyrouth, en Syrie, après un long et fatigant voyage à cheval depuis Jérusalem, nous allâmes demander l'hospitalité aux Révérends pères de la Société de Jésus qui y ont un établissement magnifique. Leur collège, leur infirmerie,

leur église, sont tout ce qu'on pourrait désirer de mieux même dans une grande ville d'Europe ou d'Amérique. Or, je me rappellerai toujours comment nous fûmes reçus : " Entrez, messieurs, nous dirent gracieusement les Rév. Pères, vous êtes chez vous." Nous fûmes traités non-seulement comme des enfants de la maison, mais encore comme si nous en eussions été les propriétaires. Et c'est là vraiment la signification de l'accueil de ces bons religieux. Nous eûmes bientôt compris le sentiment de reconnaissance qui avait inspiré ces paroles de bienvenue.

Le collège de Beyrouth a été construit exclusivement à l'aide des ressources recueillies aux Etats-Unis et au Canada. Plusieurs de mes lecteurs se rappellent les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, qui vinrent quêter au Canada pour la construction de cet établissement. Leur succès fut admirable. Or, remarquez-le, voici le motif qui allait au cœur des Canadiens. Les Révérends Pères avaient promis de célébrer la messe pour leurs bienfaiteurs sur le tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem.

J'ai donc pensé que les enfants du Canada, étant aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a quelques années, accueilleront avec bonheur ce petit livre, où ils trouveront sur les lieux habités ou

visités par Notre-Seigneur Jésus-Christ, des détails exacts qu'ils trouveraient difficilement ailleurs. Si le pèlérinage qui est ici décrit en partie a été si agréable, je le dois aux deux bons compagnons de voyage que me procura Monseigneur de Montréal, lorsque je me trouvai à Rome avec lui (en décembre 1879), me préparant à entreprendre le pèlérinage de Jérusalem, mais n'ayant encore aucun compagnon sur lequel je pusse compter.

Un fait analogue à celui-ci vient de se passer à Burlington. Partout en effet où existe l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, là se trouve aussi l'intérêt pour les lieux saints. Au mois de février dernier, un de nos missionnaires se trouvait à Rome (M. D. O'Sullivan), où il avait passé l'hiver. En lisant les encouragements donnés aux pèlérinages de la Terre-Sainte par notre grand Pape Léon XIII, j'eus la pensée d'envoyer notre prêtre à Jérusalem comme représentant des catholiques de son pays natal. La pensée ayant été communiquée à quelques personnes, on recueillit dans peu de jours les noms d'environ 2,000 souscripteurs, qui tous voulurent contribuer à la réalisation du projet. Le bon missionnaire est parti pour la Terre-Sainte comme notre représentant. Il a dû se

trouver à Jérusalem durant la semaine Sainte et placer sur la tombe du Christ les noms de tous ceux et celles qui avaient ainsi voulu donner au Sauveur de leurs âmes une marque de leur amour et de leur reconnaissance.

Si mes deux compagnons de voyage lisent ces notes, ils se rappelleront avec plaisir une particularité de notre pèlérinage, ils se rappelleront le calice de Léon XIII. Lorsque j'eus l'honneur d'offrir mes hommages au grand Pontife et de lui parler de mon départ pour la Terre-Sainte, départ qu'il avait bien voulu autoriser, il me parla avec tant d'enthousiasme de ce saint pèlérinage et du projet qu'il avait formé jadis de le faire lui-même, que je me hasardai de lui demander un calice dont nous nous servirions pour dire la messe à son intention dans les saints lieux. Cette demande un peu trop hardie de ma part, il voulut bien l'accepter, et le lendemain le calice fut consacré par lui. Ce fut un de mes compagnons qui en fit usage le premier à Bethléem, la nuit de Noël. Ce calice, nous nous en sommes servis dans tous les autres sanctuaires pour y offrir le Saint Sacrifice à l'intention de Léon XIII.

Ainsi donc les Papes, les Evêques, les fidèles du monde entier, aiment la Terre-Sainte, théâtre

de la naissance, des travaux, de la mort et de la gloire du Rédempteur. C'est assez vous dire, mon cher lecteur, que vous aimerez ce petit livre. Parlez-en à vos amis et dites-leur qu'il est publié dans le but de venir en aide aux orphelins de nos bonnes sœurs de la Providence. Parmi ces orphelins, il y en a sans doute quelques-uns qui vous sont unis par les liens du sang. Ils sont tous les amis de notre Sauveur, l'ami des enfants, qui ne veut pas qu'un seul d'entre eux vienne à périr.

—

VOYAGE

EN

TERRE-SAINTE

CHAPITRE PREMIER.

Jésus-Christ, le Verbe incarné, l'ami de l'enfance.—Ce dont nous fûmes témoins à Bethléem, la nuit de Noël. — Nazareth.—Jésus-Christ et les enfants pendant sa vie publique.

Quand je débarquai à Jaffa le 22 décembre 1879, je n'avais que deux compagnons : l'un, un curé du Canada, l'autre prêtre lui aussi, mais complétant ses études dans la ville Eternelle. A Jaffa, nous eûmes le bonheur de trouver au débarcadère un bon et savant frère Franciscain envoyé à notre rencontre par le père gardien du Saint Sépulcre. Aujourd'hui, nous vous invitons tous à nous suivre en esprit dans notre voyage. Je dois déclarer tout d'abord que je ne puis ici décrire tous les lieux visités, je dépeindrai seulement quelques-uns de ceux qui furent sanctifiés par la présence de Jésus-Christ au temps de sa Nativité et de son

Enfance. Je rappellerai à votre souvenir quelques-unes des actions accomplies par le Sauveur ; quelques-unes des paroles prononcées par lui en faveur des enfants. Tel est mon plan. Si je réussis je vous aurai convaincus (et c'est le but du voyage que nous allons faire ensemble), que Jésus-Christ est vraiment l'ami de l'enfance.

Mais avant d'aborder aux rivages de la Palestine, je dois faire quelques remarques. Si quelqu'un de vous désire entreprendre un jour le voyage de la Terre-Sainte, je lui dirai d'abord : 1o. Etudiez la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et l'histoire de ce qui s'est passé en Terre-Sainte tant avant que depuis l'ère chrétienne. 2o. L'aspect de cette contrée a beaucoup changé depuis le temps où vivait notre Seigneur. La terre jadis fertile est aujourd'hui une terre de malédiction. Le pays avait alors un gouvernement régulier, ce n'est plus maintenant qu'une province de l'empire turc, et le peuple gémit dans la pauvreté et l'oppression la plus dure. Pas d'arbres, si ce n'est quelques arbres fruitiers. Mais de nos jours comme jadis, les montagnes stériles de la Palestine sont partout pleines de caves ou grottes formées par la nature, où l'homme établit sa demeure, comme autrefois, et où le berger vient toujours abriter son troupeau. 3o. Que dire des lieux Saints ? Durant l'espace de quatre siècles environ, cette région demeura sous le contrôle des empereurs Romains ; sous Constantin, elle devint la pro-

priété des chrétiens ; plus tard, celle des Mahométans, qui, à leur tour, furent défaits par les Croisés. Ces derniers n'occupèrent pas longtemps la Terre-Sainte, et le pays est aujourd'hui soumis au sceptre du sultan de Constantinople. Le gouvernement turc cependant respecte les droits, ou du moins quelques-uns des droits des chrétiens en Palestine.

Disons aussi, en passant, un mot d'un évènement historique d'une grande importance. Quand Constantin embrassa le christianisme au commencement du IVe siècle, sa mère l'illustre Sainte Hélène, se transporta en Terre-Sainte, fit l'acquisition des lieux consacrés par la présence et les miracles du Sauveur, et y érigea des églises et des monastères afin de les conserver et d'en permettre l'accès aux chrétiens du monde entier. Cette grande Sainte couvrit la Palestine de monuments splendides, et enfin, sa mission achevée, elle fit don à l'Eglise catholique, dans la personne du Pape, des églises, des monastères, et des hôpitaux qu'elle avait fondés. Les papes ensuite confièrent la garde du Saint Sépulcre et des autres lieux saints aux dignes enfants de Saint François.

Depuis plus de six cents ans, les moines ont veillé amoureusement sur la tombe du Sauveur à Jérusalem, sur la grotte de Bethléem, sur la maison de Nazareth et sur un grand nombre d'autres lieux célèbres. Durant six cent cinquante ans, plusieurs milliers de Franciscains ont été mis à mort pour la foi, mais d'autres vinrent

qui prirent la place de ces martyrs, et les enfants de Saint François gardent encore aujourd'hui le poste qui leur fut confié. Si quelqu'un de vous se rend un jour en pèlerin à la Terre-Sainte, il les trouvera, comme je l'ai dit, occupés à la garde de ces édifices sacrés, et y priant nuit et jour. Leur occupation est d'orner ces lieux, de sanctifier le peuple d'alentour, ainsi que les étrangers qui visitent la Palestine. Mais ce n'est pas tout encore : à Jaffa, à Ramley, à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth, ces bons religieux ont des hôpitaux destinés aussi à l'usage des pélerins. Quiconque se présente est le bienvenu, quelle que soit la religion qu'il professe, quel que soit le pays d'où il vienne ; il peut rester là quelques jours, il ne lui en coûte rien. Les Franciscains fournissent aussi aux pèlerins des guides dévoués et sûrs, capables à la fois d'être leurs interprètes et de les protéger dans les difficultés ou les dangers qu'ils peuvent rencontrer. Je dois dire ici ouvertement que, étant donné l'état actuel de cette partie de la Syrie, qu'on appelle la Terre-Sainte, il est impossible d'y faire un voyage avec profit, à moins d'avoir pour guide un père franciscain ou du moins un prêtre qui réside en ces lieux, et qui connaisse parfaitement le pays ; et je dois dire encore à la gloire des religieux franciscains, que n'était leur présence en Palestine, ces lieux si chers à tant de titres aux cœurs des chrétiens auraient été depuis longtemps occupés et profanés par les schismatiques, les juifs et les sectateurs de Mahomet.

De Jérusalem notre petite compagnie partit à une heure de l'après-midi, le 24 novembre. Le matin du même jour nous avions visité, dans l'église du Saint Sépulcre, l'endroit de la crucifixion, l'endroit où la croix fut plantée et enfin la tombe de laquelle Jésus sortit plein de vie au jour de sa Résurrection. Mais aussitôt que nous fûmes hors de la Ville Sainte, tandis que nous dirigions notre course vers le midi, nous n'avions plus qu'un seul sentiment, une seule idée transportait nos âmes : Nous allons à Bethléem, nous serons là la nuit de Noël !

O Bethléem, toi dont le nom se trouve sur les lèvres de tant d'enfants dans ces jours de Noël et du premier de l'an ; Bethléem, berceau du Verbe Incarné, je te salue ! je baise avec une émotion profonde la pierre qu'Il arrosa de ses pleurs, et les murs qui résonnèrent de ses premiers cris.

Bethléem se trouve à six milles au sud de Jérusalem. Tous étaient bien fatigués, et le sentier que nous suivions était bien rude, mais ce qui s'offrit à notre vue était plus que suffisant pour dissiper toute fatigue. A environ un mille de Jérusalem, on montre un endroit où la Sainte Famille prit un peu de repos au pied d'un arbre. Non loin de là se trouvait la maison du vieillard Siméon ; c'est lui qui, le jour où Jésus fut présenté au temple, prit l'enfant divin dans ses bras et demanda de mourir, ne désirant plus vivre après avoir contemplé le Désiré des Nations, le Sauveur du genre humain, la Lumière

des gentils. Non loin de Bethléem, notre guide nous fit remarquer une citerne au milieu de la route. Cette citerne s'appelle la *citerne de l'Etoile*, ou encore la *citerne des Rois Mages*. La légende rapporte que l'étoile qui les avait guidés du fond de l'Orient, après avoir disparu à leurs regards, se montra à eux de nouveau, à cet endroit même, et les remplit de joie.

Durant ce voyage, nous rencontrâmes un certain nombre de pèlerins venant de différents pays, pour se rendre à Bethléem. Nous quittâmes la voie ordinaire afin de pouvoir visiter la grotte des Bergers. Bethléem veut dire la maison de pain, parce qu'on y récoltait en abondance un blé de qualité supérieure. Ici les collines ne sont pas aussi élevées que dans d'autres coins de la Terre-Sainte ; mais elles sont entièrement dénudées, car l'on n'y voit point d'arbre, et on y remarque un très grand nombre de grottes formées par la nature. Nous vîmes passer plusieurs troupeaux de moutons et de chèvres ; nous pûmes aussi entendre la voix des bergers qui les faisaient paître. Nous pouvions les entendre, mais les voir était presque impossible, parce qu'ils étaient cachés dans les crevasses du rocher, ou dans les taillis sur les flancs des collines. De temps à autre on pouvait voir encore un homme, quelquefois deux, menant un âne chargé de provisions ou d'instruments de labourage. Tout nous rappelait le pèlerinage que firent tant d'années auparavant Joseph et Marie. C'était peut-être à la

même heure, en suivant le même ravin qu'ils s'étaient rendus à Bethléem !

La grotte dite *des Bergers*, est située à deux milles à l'est de Bethléem. Cet endroit célèbre portait jadis le nom de " *les saints pâturages.* " Il y a dix-huit cents ans, à minuit, dans ce lieu même et à pareil jour, un ange apparut à de pauvres bergers ! C'est ici que Jésus-Christ apprit au monde l'amour qu'il porte à l'enfance. " Voici, dit l'ange, voici que je vous apporte une bonne nouvelle, nouvelle de joie pour tous. En ce jour est né le Sauveur, et c'est le Christ, le Seigneur, dans la ville de David. Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez l'enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche."

Bien des années plus tard, une église fut bâtie à cette place. Aujourd'hui il en reste peu de traces, mais le sol est couvert partout de pierres de taille, qui ont dû certainement faire partie de l'édifice aujourd'hui disparu. On peut encore se faire une idée de la forme de cet édifice. En descendant quelques degrés de l'endroit qui était le sanctuaire, vous vous trouvez dans la crypte ou sous-bassement, et c'est là, dit-on, le lieu même où la lumière de Dieu environna de toutes parts les bergers. Ce fut là qu'ils entendirent la multitude des esprits célestes qui chantaient : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté ! Un autel existe à cet endroit, et un prêtre y célèbre la messe. Malheureusement

ce prêtre n'est qu'un ministre schismatique. Cependant le respect de la Sainte Eglise, pour les lieux consacrés par le Sauveur est tel, qu'elle accorde une indulgence partielle à ceux de ses enfants qui vont prier dans cette grotte.

Toujours en approchant de Bethléem, nous passâmes par un village nommé le *village des bergers*. On dit que c'était là que demeuraient ces hommes favorisés entre tous, qui furent les premiers invités à venir adorer dans l'étable, le Fils de Dieu fait homme pour sauver les hommes.

Bethléem s'élève à l'extrémité orientale d'une haute colline. Au temps où vivaient Joseph et Marie, il y avait au nord et près du sommet de cette colline une caverne creusée par la nature, où les bergers venaient abriter leurs troupeaux. Cette caverne, pas très vaste, était irrégulière, beaucoup plus longue que large, s'étendant de quelques pieds vers le sud, de manière à y former une petite retraite ou enfoncement. La nuit où le Sauveur naquit, la grotte devait être sombre et humide ; la tradition rapporte qu'il s'y trouvait un bœuf et un âne ; on aurait pu voir ça et là une poignée de paille, et dans l'enfoncement mentionné, le râtelier pour les animaux, dans lequel un peu de paille a été laissé par oubli. Et dans cette étable Marie enfanta son fils, le Fils de Dieu ; là elle l'enveloppa de langes et le déposa dans le râtelier. C'est ici que les bergers vinrent visiter l'Enfant Jésus, c'est ici qu'ils l'adorèrent, c'est ici qu'ils com-

prirent qu'il était le Verbe Incarné, et c'est en se retirant d'ici qu'ils rendirent grâces à Dieu de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre.

La tradition nous apprend encore que la Sainte Famille n'avait pas encore quitté l'étable quand les Mages de l'Orient, sous la conduite de l'étoile miraculeuse, vinrent adorer Jésus et reconnaître en lui le Roi des Juifs qui venait de paraître dans le monde. On montre encore à cet endroit l'emplacement occupé par Jésus et les Rois Mages quand ceux-ci lui offrirent leurs riches présents. Tous ces détails sont conformes à l'Evangile qui déclare qu'ils entrèrent dans la demeure, et trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère.

Quelques mots maintenant sur le Bethléem d'aujourd'hui. L'église élevée sur l'emplacement de la crèche doit être l'un des plus anciens monuments de l'univers. On dit qu'elle fut érigée par l'empereur Justinien au Vème siècle Cette église connue sous le nom de l'*Eglise de la Nativité* est entourée et en partie masquée par différentes bâtisses. L'une de ces bâtisses est l'église paroissiale catholique ; une autre est un monastère de moines schismatiques, et enfin, nous y avons vu le monastère des pères franciscains et l'hôpital destiné aux pèlerins. Bethléem compte une population catholique de 3.000 âmes sur une population totale de 5.000 habitants ; donc, on le voit, la majorité de la population est catholique. Les habitants de

Bethléem ont un attachement remarquable pour leur foi.

Puissé-je maintenant vous donner une idée fidèle de ce dont nous fûmes témoins à Bethléem, le 25 décembre 1879 ; je ne saurais jamais en perdre le souvenir. Il était presque nuit, quand nous approchions de la ville. Le chemin était rapide et rocailleux, mais les cloches de Bethléem faisaient entendre leurs sons joyeux, au milieu du silence de la nuit. Ça et là on pouvait voir les traces des feux de joie qui s'éteignaient, les restes aussi des illuminations et des feux d'artifice ; et notre cœur battait de joie lorsque nous voyions les habitants de ce village béni, restés fidèles à la foi de leurs aïeux, continuer d'honorer ainsi la naissance du Sauveur, et de rendre grâces au ciel du privilège accordé à leur cité.

Nous fûmes bientôt introduits dans la maison réservée aux pèlerins et tenue, comme nous l'avons déjà dit, par les enfants de Saint François. Nous y fîmes la rencontre de nouveaux pèlerins, venus de bien loin comme nous, pour célébrer à Bethléem la fête de Noël. Le patriarche de Jérusalem était arrivé avant nous, accompagné de plusieurs de ses prêtres et de quelques pères Franciscains ; ceux de Bethléem se joignirent à eux, et tous ces prêtres ou moines réunis formaient un nombre considérable d'officiers pour la solennité qui approchait. Le service divin commença à dix heures du soir, par le chant des Matines. L'illumination était des plus

brillantes. Le chant composé pour la circonstance et le lieu, était on ne peut plus beau, et ce qui ne contribuait pas peu à le rendre remarquable, c'étaient les voix vibrantes des jeunes Arabes, s'unissant aux voix plus douces et plus exercées des moines Italiens. Là se trouvaient les fidèles du pays avec leurs costumes si pittoresques. Mais l'heure solennelle approchait, minuit était près de sonner ; la messe allait commencer, et nous étions là, à Bethléem, à quelques pas seulement de l'endroit même où le Fils de Dieu fait homme daigna se manifester pour la première fois aux regards de l'homme. Oh ! comme chaque parole, tombant des lèvres des ministres, s'enfonçait profondément dans notre cœur ! " Le Christ est né pour nous, venons l'adorer." " Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré. " Puis vint le " gloria in Excelsis, gloire à Dieu au plus haut des cieux, " chanté à la fois par les prêtres et les bergers de Bethléem.

La première partie de l'office de la nuit de Noël se célébra dans l'église paroissiale, située dans l'enclos qu'occupe le monastère des Franciscains ; mais il se termina par une procession à la grotte de la Nativité. Telle que nous la voyons aujourd'hui, la grotte est en partie l'ouvrage de la nature, et en partie l'ouvrage de l'homme. Le roc primitif forme trois côtés et une partie du plafond, mais dans la partie Nord, le plafond est relié au sol ou pavé par un ouvrage en pierre. Avant d'arriver à la grotte

même, vous passez par l'église bâtie au-dessus, puis descendant quatorze marches, vous vous trouvez sous le sanctuaire, et vous arrivez alors à l'étable si glorieuse de Bethléem.

L'étable forme de nos jours, comme une église souterraine ; la lumière du dehors ne peut y parvenir ; elle mesure trente six pieds de l'est à l'ouest et environ onze du levant au couchant. On y brûle nuit et jour un très grand nombre de cierges. A l'extrémité orientale de la grotte, dont la forme est ronde comme le sanctuaire de nos églises, on peut voir une pièce de marbre blanc dans laquelle est enchâssée une étoile en argent. Voilà la place de la Nativité et vous y lisez l'inscription suivante : " Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie ! " Tout commentaire sur ces mots serait déplacé. Le sujet est trop élevé !

A quelque distance de cet endroit, à votre gauche, se trouve un enfoncement mesurant douze pieds de long sur cinq de large, c'est le lieu où Marie trouva la crèche, placée sur la projection du rocher. De riches draperies ocuvrent généralement le plafond de cette partie de l'étable, et en face de l'endroit de la crèche on peut voir un autel appelé l'autel des Rois Mages, auquel il y a chaque jour une messe chantée, et une messe basse, célébrées par des pères Franciscains. J'eus la consolation d'y dire la sainte messe durant cette même nuit de Noël.

Après la grand'messe, célébrée, comme je l'ai dit plus haut, par le patriarche de Jérusalem,

une procession s'organisa, se rendant de l'église paroissiale, en passant par un grand nombre de corridors, à la basilique de la Nativité qui touche à la grotte elle-même. Durant cette procession, le nombre de prêtres revêtus d'ornements sacrés était plus considérable qu'il ne l'était à l'église durant la messe. Les ornements étaient d'une grande richesse, et les hymnes de l'Eglise ayant trait aux grands mystères du jour pénétraient jusqu'au fond de nos âmes.

Le patriarche de Jérusalem, durant tout le temps que dura la procession, portait entre ses bras, une corbeille, dans laquelle était déposée une image de l'enfant Jésus. Quand on arriva en face de l'étoile d'argent, dont nous avons déjà parlé, le clergé s'arrêta, et le diacre du jour commença le chant de l'Evangile. " Et il arriva que lorsqu'ils étaient là, les jours où elle devait enfanter furent accomplis." Ici le diacre interrompit son chant, et s'approchant du patriarche, il prit dans la corbeille l'image qui s'y trouvait ; puis il continua le chant de l'évangile : " Et *ici* elle mit au monde son Fils premier né." En disant ces mots, il place l'image de l'enfant Jésus à l'endroit même où Jésus était né. Le chant est repris par le diacre : " Elle l'enveloppa de langes " et en même temps il imite l'action qu'il vient de mentionner, et continue le texte sacré, " et elle le coucha dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie." En achevant ces paroles, le diacre se tournant un peu à gau-

che, va porter l'image de l'enfant Jésus, à la place même où Marie déposa son petit enfant 1.900 ans auparavant. Des larmes d'émotion coulaient de tous les yeux admis à contempler cette touchante cérémonie.

L'église demeura remplie de fidèles durant toute la nuit. Naturellement dans cette grande occasion, tous les prêtres désirèrent célébrer la messe sur l'autel des Rois Mages, et la masse des fidèles s'approcha de la table sainte. Le but que je poursuis avant tout, dans ce petit ouvrage, est de vous montrer le Verbe Incarné ami de l'enfance. Pouvait-il montrer plus efficacement son amour pour les enfants, qu'en venant sur la terre sous la forme d'un petit enfant ?

Errons encore un peu ensemble, si vous le voulez bien, autour de l'étable où le Seigneur daigna se montrer aux hommes. A côté de la grotte de Bethléem se trouvent plusieurs grottes du même genre : on y a dressé des autels pour perpétuer le souvenir des faits que ces lieux rappellent.

On voit d'abord un autel dédié à saint Joseph. Ici un ange apparut à Joseph pendant son sommeil, et lui dit de prendre l'enfant et sa mère et de fuir en Egypte, où il devait rester jusqu'à nouvel ordre. A quelques pas plus loin se trouve un autel, nommé l'*autel des saints Innocents.* Afin de se défaire du roi des Juifs qui venait de naître, Hérode avait fait massacrer bien des milliers d'enfants à Bethléem et dans

les environs. Ces chers petits ouvraient à peine les yeux à la lumière, que le glaive trancha le fil de leur existence. Ils reçurent le baptême du sang, et le divin enfant de Bethléem leur appliqua les mérites de sa vie et de sa mort. Hérode répandit leur sang, mais le Rédempteur leur mit ses palmes à la main et des couronnes sur la tête ; la première conquête qu'il fait sur la terre, c'est la conquête de ces petits enfants qu'il aimait si tendrement. On raconte qu'un grand nombre de ces petites victimes furent massacrées dans ce lieu même, et que leurs reliques se trouvent sous l'autel dit des saints Innocents.

Non loin de la grande basilique bâtie au-dessus de l'étable et un peu vers le sud, il existe une chapelle souterraine d'une assez grande dimension, où plusieurs lampes brûlent sans cesse. C'est la *grotte du Lait*. Cette chapelle est la propriété exclusive des moines catholiques, et néanmoins, chose assez étrange, les femmes des Grecs schismatiques, des Bédouins et des Mahométans, tout comme les femmes catholiques visitent ce sanctuaire, et contribuent même à l'achat de l'huile destinée à brûler devant l'autel. Ecoutez ce que dit une pieuse tradition.

Après l'apparition de l'ange, pendant que Joseph faisait ses préparatifs pour le voyage qu'il fallait entreprendre, la Vierge Mère vint se cacher dans cette grotte. Pendant qu'elle allaitait son divin enfant, une goutte de lait

tomba de ses mamelles et mouilla la pierre à cet endroit, et depuis ce jour, quand les mères de Palestine ne peuvent nourrir leurs enfants de leur propre lait, on les voit s'empresser à la grotte, gratter un peu la pierre, mêler la poussière ainsi obtenue à un liquide quelconque et l'avaler, en invoquant le nom de Marie. Ce remède leur réussit infailliblement.

Laissons maintenant Bethléem et suivons Jésus enfant dans ses voyages. Dans tous les détails de sa vie nous le trouverons l'ami de l'enfance.

En partant de Jaffa pour se rendre à Jérusalem, on passe par un certain lieu appelé *Abou Gosh*. A peu de distance de là se trouve un misérable petit village qui n'offre de remarquable aux regards des voyageurs que les ruines d'une ancienne église. Le village porte le nom bien significatif de *El Latroun*. On dit que là naquit ou demeura jadis le bon larron. Son nom était Dismas. La tradition nous dit que la sainte Famille, se rendant en Egypte, fit halte dans ce lieu, théâtre des brigandages de Dismas. Il devait être tard, le lieu était isolé, car c'était au milieu d'un bois ; et la première pensée du criminel Dismas, à la vue des étrangers, fut, on peut le croire, de les voler, et, si besoin était, de leur arracher la vie. Cependant la vue du petit enfant, que portait Marie, l'émut de compassion. La femme du brigand témoigna une grande bonté aux étrangers ; on n'en saurait douter, elle éprouva un sentiment secret de vénération pour l'enfant de Bethléem. Elle était mère aussi,

mais son jeune fils était atteint de la lèpre. Ayant été lavé avec l'eau dont la Vierge Mère s'était servie pour laver son fils, l'enfant du brigand fut, dit-on, guéri de son horrible maladie. Le lendemain, au moment du départ, Dismas leur donna quelques secours pour continuer leur route, et leur demanda de toujours prier pour lui.

Quand nous voyons un enfant dans les bras de sa mère, n'oublions pas le Fils de Dieu, l'ami de l'enfance. Songeons qu'en condescendant à être porté tour à tour dans les bras de Joseph et de Marie, Jésus voulait sanctifier les services de ce genre que les pères et mères rendent à leurs enfants, tout comme il devait plus tard sanctifier la tombe elle-même, au contact de sa chair adorable.

Traversant en esprit une partie de l'Egypte, nous arrivons à la ville du Caire. Nous ne sommes pas des touristes, mais des pèlerins ; ayons garde de l'oublier. Aussi je ne vous parlerai ni des pyramides, ni des jardins, ni des palais du Caire. Je vous engage à me suivre, par des rues étroites, au quartier le plus obscur et le plus ancien de la ville. Ici, entrons dans une église qui fut bâtie par les catholiques, mais qui ne leur appartient pas de nos jours. Ce monument, autrefois d'une grande beauté, tombe aujourd'hui en ruines, mais n'en est pas moins cher aux cœurs des chrétiens. Après avoir descendu quelques marches, à droite de l'autel, vous vous trouvez à l'emplacement jadis occupé

par la maison de la sainte Famille. C'est ici que Joseph et Marie se réfugièrent contre la fureur d'Hérode, emportant avec eux le plus précieux des dépôts, le Fils même de Dieu. C'est ici qu'ils priaient, c'est ici qu'ils endurèrent les douleurs de l'exil, jusqu'au jour où l'ange vint dire à Joseph qu'il pouvait retourner dans son pays. Prosternez-vous, collez vos lèvres au plancher de cette maison bénie, et poursuivons notre voyage. Avant de nous éloigner du Caire, nous devons cependant faire une visite à l'*arbre de la sainte Vierge.*

Chaque touriste qui voyage en Egypte ne manque pas de faire une visite à l'arbre désigné sous ce nom. On le voit à six milles environ du Caire. Cet arbre remarquable appartient à la famille des sycomores. Il produit de petites figues bonnes à manger. Il est d'une taille assez élevée et le pied est entouré d'une clôture érigée par l'ex-impératrice de France, la malheureuse Eugénie. Tout à côté coule une source de toute beauté. Sous les branches de cet arbre, Jésus, Marie et Joseph se reposèrent, il y a bientôt dix-neuf cents ans ; à cette source ils se désaltérèrent. Il nous faut maintenant retourner en Terre-Sainte, mais n'oublions pas l'arbre de la sainte Vierge et la source qui coule à ses pieds. Soyons dans l'admiration en voyant Celui qui a tout créé et qui préserve tout, soumis lui-même aux besoins des petits enfants. Par amour pour l'enfance, il a souffert la faim et la soif, et il a lui-même déclaré qu'un verre d'eau froide donné

à l'un de ces petits ne resterait pas sans récompense.

On ne peut savoir au juste combien de temps la sainte Famille demeura en Egypte ; mais pendant que nous suivons Jésus-Christ sur la terre de l'exil, ne perdons pas de vue que l'objet de tous ses voyages, le but de toutes ses actions était la sanctification des enfants qu'il aimait tendrement.

Alors que la sainte Famille errait en Egypte, saint Jean-Baptiste était déjà dans le désert, se préparant, par la prière et le jeûne, à sa grande mission, celle d'annoncer au monde la venue du Messie. Saint Jean-Baptiste, comme tout le monde le sait, fut purifié dans le sein même de sa mère, sainte Elizabeth. Le lieu de sa retraite était à environ douze milles de Jérusalem, à l'ouest de cette ville. Une ancienne tradition rapporte que la sainte Famille, en se rendant de l'Egypte à Nazareth, passa par le désert, et que saint Jean fit présent à Jésus d'une croix que le précurseur avait fabriquée avec un roseau. Il s'inclina devant son Maître et reçut sa bénédiction. Joseph, Marie et l'enfant Jésus sont maintenant à Nazareth, où les chastes époux avaient passé le temps qui s'écoula entre leur union et la naissance de Jésus. A leur retour, on ne saurait en douter, ils furent reçus à bras ouverts par leurs anciennes connaissances, et ils restèrent en cet endroit jusqu'au jour où le Sauveur les laissa pour aller prêcher au monde la doctrine du salut.

Je n'ai pas oublié l'émotion qui s'empara de nos cœurs, lorsque le 12 janvier nous entendîmes notre guide s'écrier tout-à-coup d'une voix élevée : " Nazareth ! " Nous en étions encore à quinze milles pourtant. La ville de ce nom est située sur une très haute montagne, au nord de la belle vallée d'Esdrélon. Des collines assez élevées l'entourent de trois côtés. J'ai dit qu'une grande émotion pénétra nos cœurs quand nous entendîmes le nom de Nazareth ; pouvait-il en être autrement ? Nous avions traversé l'Atlantique et la Méditerranée, nous avions visité la France et le beau sol de l'Italie ; quelques jours auparavant nous avions admiré les riches jardins d'Alexandrie et parcouru l'Egypte, que l'on pourrait presque appeler un paradis terrestre à cause de sa fertilité ; enfin le ciel, la terre et l'eau nous avaient depuis longtemps convaincus que Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait, et qu'il est digne de toutes les louanges. Mais combien plus solennel est ce moment ! Dans quelques instants nous serons au lieu même de l'Annonciation, à l'endroit où le Fils de Dieu se fit homme et commença à habiter parmi nous !

Vous me demanderez sans doute où est la maison de Joseph ? quelle en est la forme ? A l'époque où vivait Marie, sa maison, construite sur le flanc de la colline, communiquait avec des grottes souterraines qui faisaient partie de l'habitation, de sorte que la demeure de la sainte Famille était, on peut le dire, en partie l'ouvrage

de la nature, et en partie l'ouvrage de la main des hommes. Mais dans l'espace de dix-huit cents ans, bien des changements ont eu lieu en cet endroit béni.

En arrivant à Nazareth, venant du sud, la première construction qui s'offre à la vue est la basilique érigée sur l'emplacement de la sainte demeure. La partie extérieure de la sainte maison de Nazareth n'existe plus ici aujourd'hui, mais on peut voir la place où elle se trouvait jadis ; on voit aussi les chambres souterraines dont nous avons parlé plus haut.

Dans le cours des temps on construisit en ce lieu plusieurs églises qui furent détruites par les hommes ou tombèrent en ruines. L'église qu'on y voit aujourd'hui est nouvelle et d'une grande beauté, quoique la dimension n'en soit pas très vaste. En y entrant vous avez devant vous une large ouverture, juste au-dessous du chœur des moines, lequel s'élève à une certaine hauteur au-dessus du pavé de l'église. Dans l'ouverture vous voyez de grandes marches ; elles sont au nombre de quinze. Descendez ces quinze marches, et, marchant douze ou quinze pieds sur une surface unie, tombez à genoux et élevez votre cœur vers Dieu avec des sentiments d'admiration et de reconnaissance. Vous êtes à l'endroit même de l'Incarnation. Une inscription gravée sur la pierre qui supporte l'autel vous le dit éloquemment :

" *Hic Verbum caro factum est. Ici le Verbe s'est fait chair.* "

Marie demeura dans cette maison de Nazareth, où elle avait reçu la visite de l'archange, jusqu'à ce que le Sauveur eût atteint l'âge de trente ans. Elle y demeurait avec Joseph, son époux. Les artistes chrétiens nous ont souvent représenté l'Enfant Jésus aidant sa mère dans les emplois les plus communs, balayant la maison, puisant de l'eau à la source voisine, ou maniant les instruments dont se servait son père nourricier. Pour donner aux enfants l'exemple de l'obéissance, le Fils de Marie se soumit à toutes ces nécessités vulgaires de la vie. A Nazareth, l'enfant Jésus grandit et devint fort, et quoiqu'il fût infini dans toutes ses perfections, cependant sa sagesse et sa beauté augmentaient à l'extérieur, à mesure qu'il avançait en âge. La tradition nous a révélé le caractère de l'Enfant-Dieu, à cette époque de sa vie. Quand les femmes de Nazareth se sentaient accablées de chagrin et de douleur, elles se disaient : " Allons voir le Fils de Marie." Et la vue de l'Enfant divin suffisait à leur rendre le calme et la paix qu'elles avaient perdus.

Ces lieux témoins de la vie et de la mort du Sauveur nous donnent des matériaux si abondants que, pour ne pas être trop long, je dois passer sous silence la disparition de Jésus lors de la visite à Jérusalem, et sa découverte dans le temple au milieu des docteurs. En cette occasion, il voulut donner aux enfants l'exemple de la piété envers Dieu, et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs maîtres.

Tout ce que j'ai déjà dit touchant l'enfance et la jeunesse du Fils de Dieu, Verbe fait chair pour le salut de l'homme, nous donne le droit de conclure qu'il est vraiment l'ami des enfants. Les enfants eux-mêmes, quand ils le voient représenté, tantôt étendu sur la paille de l'étable, tantôt occupé aux travaux ordinaires, comprennent aisément qu'il les a aimés et s'est livré pour eux. Oh ! que l'Eglise aussi a bien compris cet amour de Jésus pour les enfants ! Avant l'apparition du Verbe sur la terre, le monde païen n'avait aucun respect pour l'enfance. Exposer, sur les grands chemins ou sur le cours des rivières, des enfants nouveau-nés, était chose très commune dans ces temps barbares ; la loi autorisait, quelquefois même commandait la destruction des enfants, si les pauvres petits venaient au monde faibles ou difformes.

Aujourd'hui encore, en Chine et dans plusieurs autres pays, des milliers d'enfants périssent de faim et de misère le long des grands chemins et sur le bord des rivières. Il y a quelque temps, un pont s'écroulait dans la capitale de la Chine, et un grand nombre d'hommes et d'enfants étaient précipités dans la rivière, très profonde à l'endroit du désastre. Tout près de là se trouvaient une vingtaine de bateaux remplis d'hommes, pas un ne se dérangea pour porter secours à ceux qui se noyaient. Oh ! quel contraste entre cette conduite barbare et la conduite de nos Sœurs de charité, des amis de la sainte enfance, et de tant de chrétiens généreux, tant

3

laïques que religieux, qui dévouent leur existence entière aux soins de l'enfance. Ah ! ces héros et ces héroïnes de la charité ont étudié à l'école de l'enfant de Bethléem et de Nazareth.

Suivons Jésus-Christ durant sa vie publique, et considérons ce qu'il a dit et ce qu'il a fait pour les enfants.

Les pèlerins qui vont à Jérusalem manquent rarement d'aller visiter le Jourdain, et principalement cette partie de la rivière où Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean.

Nous avons entendu dire à notre guide, que les chrétiens de l'Orient, qui viennent visiter le Jourdain, apportent avec eux, et trempent dans l'eau du fleuve, le linceul destiné à les ensevelir. Mais voici une autre pratique qui est universelle. Les voyageurs chrétiens arrivent au Jourdain munis d'un vase quelconque ; ils le remplissent de l'eau du fleuve, et emportent précieusement dans leur patrie l'eau ainsi recueillie. Ceci n'a guère besoin d'explication. Il y a dix-huit cents ans, le Sauveur du monde descendit dans les eaux du Jourdain, et ainsi les sanctifia. Il a lui-même déclaré que le baptême est nécessaire et qu'il sanctifie les âmes, et les milliers de chrétiens qui, chaque année, viennent visiter les rivages du Jourdain, se disent que le Fils de Marie, lorsqu'il fut baptisé en ce lieu, avait présents à l'esprit les enfants que Dieu devait donner soit à eux-mêmes soit à leurs amis ; et ils emportent comme un trésor, dans leur pays, de l'eau destinée à conférer le baptême, oui, un peu de cette

eau du fleuve sanctifié par le Sauveur, par l'ami des petits enfants.

Cet endroit du Jourdain que visite le pèlerin est près de la fameuse colline de Galgala. Les Juifs, à leur départ de l'Egypte, avaient campé à Galgala, et ce fut là que la manne cessa de tomber pour leur nourriture. Au sujet de la manne, un auteur ascétique fait cette remarque à la fois juste et toute gracieuse : " Lorsque les petits enfants des Hébreux virent, un certain matin, le camp tout couvert de manne, ils éprouvèrent ce qu'éprouvent les petits enfants qui voient la neige pour la première fois. Ils coururent en toute hâte la recueillir, en mangèrent avec délices, en emportèrent à leurs mères, et celles-ci leur expliquèrent que c'était le pain des anges que Dieu, dans sa miséricorde, leur envoyait. "

Si nous remontons avec Notre-Seigneur la rivière du Jourdain et le lac de Tibériade, nous le voyons multiplier, à deux reprises différentes, quelques pains et quelques petits poissons, pour nourrir une fois quatre, une autre fois cinq mille personnes. Mais qu'on en fasse ici la remarque, sans compter les femmes et les enfants. Ah ! il ne pouvait oublier ces chers et jeunes amis. Il eut pitié d'eux, il craignait qu'ils ne vinssent à défaillir dans le désert, et voilà pourquoi il les nourrit en faisant un miracle. Quand, quelques années plus tard, il institua le saint Sacrement de l'autel, il commanda que son corps et son sang fussent distribués aux enfants, dès qu'ils

seraient capables de comprendre la grandeur de ce don, le plus excellent des dons qu'il a daigné faire à l'homme ; et l'un de ses grands triomphes, c'est de voir, chaque année, des enfants, préparés par des maîtres pieux, s'approcher de la Table sainte.

L'amour de Jésus-Christ pour l'enfance n'était un mystère pour personne. Un jour, pendant que le Sauveur parlait à la foule, plusieurs femmes, accompagnées de leurs enfants, se frayèrent un chemin jusqu'à Lui. Les disciples, surpris d'une telle indiscrétion, voulurent les éloigner, mais le divin Maître : " Laissez, dit-il, laissez venir à moi les petits enfants, ne les en empêchez pas. " Puis il les embrassa, leur imposa les mains et ne les renvoya qu'après les avoir tous bénis.

Le Sauveur a voulu lui-même nous dire pourquoi les enfants étaient si chers à son cœur.

Ces enfants, ils appartiennent à Dieu. Il ne veut pas qu'il en périsse un seul. Mépriser ces petits êtres serait un crime, car ils sont gardés par des anges du ciel, des anges qui voient la gloire de Dieu.

Pourquoi le Fils de l'Homme vint-il sur la terre ? " Il est venu chercher ce qui était perdu."

Les enfants représentent le Christ en personne. " Celui qui recevra un de ces petits en mon nom, dit-il, c'est moi-même qu'il reçoit. " Les enfants qui lui appartiennent par le saint baptême sont encore plus chers à son cœur. Voilà pourquoi il a formulé un arrêt terrible contre quiconque leur porterait scandale. Ecoutez et tremblez :

“ Si quelqu’un, dit-il, scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu’on lui pendît au cou une meule de moulin, et qu’on le jetât au fond de la mer. ”

Les comparaisons les plus touchantes de l’Evangile sont celles où le Sauveur parle des enfants. (Saint Matthieu, XVIII.) “ Si un homme a cent brebis, et qu’une seule vienne à s’égarer, que pensez-vous qu’il fasse ? ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf sur la montagne, pour aller chercher celle qui s’est égarée, et s’il arrive qu’il la trouve, je vous dis en vérité qu’elle lui cause plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf, qui ne se sont point égarées. Ainsi votre père, qui est dans les cieux, ne veut pas qu’un seul de ces petits périsse. ” Voici encore une comparaison bien touchante : “ Jérusalem, Jérusalem,... combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l’as pas voulu ! Le temps approche où votre maison restera déserte ! ” (Saint Matthieu, XXIV, 37.)

Durant les quelques jours passés à Jérusalem, nous eûmes bien garde d’oublier le *Mont des Olives*. Cette montagne très élevée est située à l’est de Jérusalem, et n’en est séparée que par la vallée étroite du Cédron. L’endroit célèbre appelé *Jardin des Olives* est au pied de la montagne, et au sommet se trouve la place d’où le Sauveur prit son vol vers le ciel, le jour de l’Ascension. J’ai bonne souvenance que lorsque nous gravissions la montagne, à peu près au tiers du

chemin, notre guide s'arrêta et nous dit : cet endroit s'appelle : " Fletus Domini, lieu où le Sauveur a pleuré. " Vous savez tous le mystère que célèbre l'Eglise le Dimanche des Rameaux. Peu de jours avant sa Passion, Jésus-Christ avait, par le plus grand de ses miracles, rendu à la vie Lazare, déjà mort depuis quatre jours. Six jours avant sa mort, il était à Béthanie avec Lazare. Béthanie n'est qu'à deux milles de Jérusalem, et le Mont des Olives est situé entre ces deux places célèbres.

En ce jour, les disciples, saisis d'admiration à la vue de tout ce que Jésus avait fait, vinrent en foule de Jérusalem à sa rencontre. Les habitants de Béthanie se joignirent à eux, et tous l'accompagnèrent vers Jérusalem. C'était un triomphe solennel, une déclaration qu'ils le reconnaissaient comme le Messie, le Désiré des nations ; les uns portaient des rameaux d'olivier dans leurs mains, les autres couvraient le chemin de leurs vêtements, et tous ensemble, hommes, femmes et enfants criaient à haute voix : " Hosannah au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Gloire au Très-Haut ! " On ne vit jamais triomphe plus spontané, plus sincère. La ville entière, alors remplie de monde, à cause de la solennité de la Pâque, se mit en émoi. Quand Il fut près de la ville, la foule grossit encore, les habitants de Jérusalem vinrent aussi à sa rencontre. Du haut de la montagne, le spectacle dut être grandiose. Là, devant eux, était la *cité du grand roi ;*

elle était là avec ses remparts, ses synagogues, ses palais ; on voyait le temple rebâti par Hérode, resplendissant de beauté ; les premiers rayons du soleil levant se jouaient sur les pinacles dorés. Près de Lui, le Sauveur voyait des aveugles à qui il avait rendu la vue, des lépreux et des infirmes qu'il avait guéris, peut-être des morts qu'il avait ressuscités. Il nous semble qu'il aurait pu se laisser aller à la joie et à un noble orgueil.

Mais non ! Il est maintenant près de la ville, il la contemple et se met à pleurer, disant au milieu de ses larmes : " Un temps viendra pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts, ils te renverseront à terre, toi et les enfants qui sont au milieu de toi... " (Saint Luc, XIX, 43, 44.)

Dans ce passage, le mot enfants s'applique aux habitants de Jérusalem. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans cette occasion douloureuse, Jésus-Christ avait présents à l'esprit les petits enfants de la ville coupable. L'histoire nous a rapporté que, lors du siège de la ville, les petits enfants souffrirent des tourments tels que l'on ne saurait les décrire.

Suivons maintenant le divin Sauveur montant au Calvaire chargé de sa croix. Il s'y montre encore l'ami des enfants.

Il était bientôt midi, et il allait mourir avant le soir du même jour. Il avait fait deux chutes, accablé qu'il était par le poids de sa croix. Il était maintenant hors des murs de la ville, et à

quelques pas était le lieu de l'exécution. Une grande foule le suivait, et dans la foule un grand nombre de femmes s'apitoyaient à sa vue. Ces femmes étaient-elles du nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ ? Etaient-elles accompagnées de leurs enfants peut-être guéris de quelque maladie par lui ? Ou bien étaient-elles simplement des femmes juives qui pleuraient par une compassion toute naturelle ? On peut croire qu'il y avait parmi elles des personnes de toutes ces conditions. Cela importe du reste fort peu. Toujours est-il que, malgré l'excès de ses tortures, malgré qu'il ait déjà présent à l'esprit le supplice qu'il va bientôt endurer, quand les clous seront enfoncés dans ses pieds et ses mains, malgré tout cela, il s'oublie lui-même, il ouvre pour ainsi dire son cœur et laisse voir à tous l'amour qu'il a pour les enfants. Se tournant vers les saintes femmes : " Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. (Saint Luc, XXIII, 28.)

L'apôtre saint Jean rapporte, dans son évangile, que le Sauveur, voyant sa mère au pied de sa croix, et à côté de sa mère le disciple qu'Il aimait, désigna Marie pour être la mère de Jean, et dans la personne de Jean, Il désignait toute la chrétienté, comme l'explique l'Eglise. Un instant après, Il pencha la tête et expira. (Saint Jean, XIX, 30.)

Maintenant, on peut le croire, son œuvre est consommée, et il peut s'en retourner à son Père.

Il était venu pour chercher les enfants, les bénir et les sauver. Par ses ordres un ange est préposé à la garde de chacun d'eux, et c'est aussi par une disposition de sa volonté adorable que sa sainte Mère les a pris sous sa protection. Mais il a fait quelque chose de plus pour témoigner son amour pour les enfants, il a voulu qu'ils eussent des protecteurs puissants au ciel, des guides assurés sur la terre. Il a donc commandé aux parents d'être la providence visible de leurs enfants. Les enfants sont appelés à vivre dans la société et à en devenir des membres utiles, et, pour accomplir ce but, l'éducation du foyer leur est nécessaire.

Mais la fin dernière des enfants est de voir et de posséder Dieu pendant l'éternité. Il faut, pour qu'ils parviennent à cette noble fin, qu'ils apprennent à connaître les commandements de Dieu qu'ils doivent observer ; il faut qu'ils connaissent la doctrine chrétienne à laquelle ils doivent croire, et enfin les sacrements qu'ils devront recevoir. Suivez-moi jusqu'aux bords du lac de Tibériade. En ce lieu, quelques jours après sa résurrection, le Sauveur rencontra, un matin, saint Pierre avec cinq autres disciples. Il avait promis à saint Pierre les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire le gouvernement de l'Eglise universelle. En ce jour-là, il accomplit sa promesse. " Simon, fils de Jonas, m'aimez-vous ? " —" O Seigneur, vous savez tout, répond saint Pierre, vous savez que je vous aime. —

Paissez mes agneaux, paissez mes brebis." (Saint Jean, XXI.)

Les agneaux confiés à saint Pierre à trois reprises consécutives désignent naturellement la jeunesse, la partie la plus tendre du troupeau ; par les brebis, on entend le reste des fidèles. Je puis me dispenser ici de tout commentaire ; saint Pierre et ses successeurs, saint Pierre, le guide infaillible pour qui le Maître a prié, a reçu de Dieu la garde de l'enfance. A lui de former l'intelligence, de préparer le cœur des enfants, pour qu'ils deviennent dignes de posséder un jour, dans le ciel, Celui qui les a tant aimés pendant qu'il était sur la terre. " Laissez venir à moi les petits enfants, oh ! ne les en empêchez pas. "

Le Sauveur monta au ciel, en présence de ses apôtres, du sommet de la Montagne des Oliviers, et c'est une pieuse tradition qu'il viendra un jour sur la même montagne, ou peut-être dans les nuages, au-dessus de la montagne, juger le monde au dernier jour. Ce sera le jour de la résurrection générale, le jour du jugement et de la sentence irrévocable.

Ils trembleront, en ce jour terrible, les parents qui auront négligé de procurer à leurs enfants le pain d'une éducation chrétienne, le vêtement de la grâce sanctifiante. Ils trembleront ceux qui auront manqué de guider leurs pas dans la voie étroite qui mène au ciel ; et ceux aussi qui auront refusé de leur tendre la main lorsqu'ils tombèrent dans le péché. Ces parents négligents

et coupables se trouveront en ce jour devant l'ami des enfants. " Eloignez-vous de moi, leur dira Jésus, éloignez-vous, maudits !" " En vérité je vous le dis, quand vous avez refusé vos soins à ces petits enfants, c'est à moi-même que vous les avez refusés." Mais à ceux qui ont aimé les enfants, il dira : " Venez, vous, les bénis de mon père, venez posséder le royaume qui vous est préparé depuis la création du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez désaltéré ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais malade, et vous m'avez visité.......... Car toutes les fois que vous avez rendu ces services à ces petits, c'est à moi que vous les avez rendus." (Saint Mathieu, xxv.) Notre-Seigneur récompensera dans l'éternité les bienfaiteurs de l'enfance, mais il punira aussi dans l'éternité ceux qui auront négligé de travailler à la sanctification des enfants.

—

CHAPITRE DEUXIÈME

LA GALILÉE

Le Seigneur en Galilée jetant les fondements de la sainte Eglise.

La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ se passa dans cette partie de la Terre-Sainte, connue aujourd'hui, comme alors, sous le nom de Galilée. Elle s'étend de la mer Méditerranée au lac de Tibériade et à la rivière du Jourdain ; et de la vieille cité de Sidon au nord, à une distance de soixante-dix milles environ au sud. Les lieux les plus célèbres de la Galilée sont Nazareth, le Mont Thabor et les rives du lac de Tibériade.

A Nazareth, non loin de l'église élevée sur la place occupée jadis par l'humble demeure de Marie, s'élève un autre oratoire sur l'emplacement de l'atelier de saint Joseph. Dans le village, on voit encore, dans un autre sanctuaire,

un grand rocher s'élevant à quatre pieds au-dessus du plancher : on l'appelle *Mensa Christi*, ou la Table du Christ, parce que, nous dit la tradition, le Sauveur prit un repas sur ce rocher, avec ses disciples, après sa Résurrection. A l'époque où vivait le Sauveur, il y avait une synagogue juive à Nazareth. Ce fut dans cette synagogue qu'il reprocha un jour aux Juifs leur opiniâtreté à ne pas croire en lui. Ceux-ci se saisirent de sa personne et le traînèrent jusqu'au sommet d'une roche élevée, d'où ils voulaient le précipiter et en finir ainsi avec lui. Cette roche se voit encore à deux milles environ au sud de la ville. Mais le Sauveur, en vertu de son pouvoir infini, passa au milieu de la foule sans que personne osât le toucher. Sa Mère, dit-on, le suivit pendant une partie du chemin. L'endroit où Marie fit halte est l'objet de la vénération des chrétiens, et l'on y construit actuellement un sanctuaire qui portera le nom bien significatif de Notre-Dame de l'*Effroi*.

Le *Mont Thabor* est une haute montagne située à neuf milles de Nazareth. Sur le sommet de cette montagne, le Sauveur, étant allé prier peu de temps avant sa Passion, fut transfiguré ; son visage devint brillant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige. A l'endroit précis de la Transfiguration, on discerne encore les ruines d'une immense église. Il fut un temps où une nombreuse congrégation de moines catholiques vivait en ce lieu. Leur office était de

recevoir les pélerins et de célébrer les divins mystères dans le sanctuaire de la Transfiguration. Aujourd'hui, les religieux de saint François occupent un petit monastère sur la montagne, et, attachée à ce monastère, il y a une maison pour les pèlerins. On n'y voit aujourd'hui qu'un père et un frère-lai qui, dans leur pauvreté, ne peuvent donner aux voyageurs que le logement. Oh ! je vous l'assure, il faut être bien parfait et bien dévoué pour passer sa vie dans un endroit aussi désert.

Vous serez sans doute heureux d'apprendre que les ruines de l'ancien sanctuaire de la Transfiguration sont la propriété des fils dévoués de saint François, et qu'ils se préparent à le rebâtir. Combien sont doucement remuées toutes les fibres du cœur du visiteur chrétien qui parcourt ces lieux bénis, si féconds en souvenirs !

Ce fut pour encourager les hommes à travailler pour le ciel que le Fils de Dieu, notre Rédempteur, daigna se manifester à ses disciples sur cette montagne, et leur faire voir pour ainsi dire un rayon de la gloire céleste. Laissez-moi dire ici, en passant, que la Montagne du Thabor fut témoin d'un autre événement, peut-être plus important que la Transfiguration, et dont je parlerai plus loin. De nos jours, les pèlerins partent généralement de Nazareth, le matin, disent la messe ou reçoivent la sainte communion sur le Mont Thabor, et se rendent ensuite, vers midi, aux bords du lac de Tibériade. En-

descendant de la montagne, vous passez par d'étroites vallées, qui furent maintes fois foulées par les pieds du Sauveur. Oh ! pourquoi ces vallées et ces coteaux ne nous redisent-ils pas quelques-unes de ces paroles que les évangélistes n'ont pas enregistrées ? La montagne des *Béatitudes* se montre aux regards du voyageur presque aussitôt qu'il est arrivé au pied du Mont Thabor. Elle est située à neuf milles au nord du Mont Thabor, à peu près à moitié chemin de Tibériade au village de Cana.

Ce lac de Tibériade, dont il est si souvent question dans l'Evangile, est aussi appelé *lac de Génésareth*, *lac de Capharnaüm*, ou *Mer de Galilée*. L'historien Josèphe nous a laissé de belles descriptions de ce lac célèbre. Sur ses rivages s'élevaient jadis un grand nombre de villes bien connues, et ses eaux étaient couvertes de bateaux pour le commerce, qui était la principale industrie du pays. Les principales villes, situées sur les bords du lac, étaient Tibériade, Bethsaïde et Capharnaüm. Cette dernière ville devait être d'une certaine importance, non-seulement à cause de sa proximité du cours supérieur du Jourdain, mais encore parce qu'elle se trouve sur le chemin qui, passant à Tyr, Sidon et Damas, mène à Jérusalem, en Egypte ou en Arabie.

Tibériade, au temps où vivait le Seigneur, était une grande ville, bâtie par Hérode Antipas, et nommée ainsi en l'honneur de Tibérius, son pro-

tecteur. C'était une ville populeuse, et le siège de la province dite de Galilée.

Mais bien des changements se sont opérés sur le lac de Tibériade depuis le temps où Jésus-Christ demeurait à Capharnaüm. La Tibériade d'Hérode n'existe plus ; la Tibériade moderne a été bâtie à trois milles plus au nord. Dans la ville actuelle de Tibériade, on compte une population de 1800 habitants, dont la majorité se compose de Juifs ou de Musulmans. On n'y voit qu'une seule famille du rite latin, et un petit monastère tenu par un père franciscain et un frère-lai du même ordre.

Dans ce monastère le pieux pèlerin trouve un abri, s'il n'est pas assez riche pour se procurer une tente ; et, s'il est prêtre, il aura l'insigne honneur de célébrer la sainte messe à l'endroit même où le Seigneur dit à saint Pierre : " Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. " La première vue du lac est un spectacle unique en son genre, et on ne peut manquer, dans ce moment, d'être pris d'un saisissement. Quand vous êtes au sommet de la montagne qui domine le rivage du côté de l'ouest, vous voyez à vos pieds, à mille pieds de profondeur, toute la partie nord de cette grande pièce d'eau. Pour y arriver, vous suivez un chemin penchant et rapide, et quoique le danger ne soit pas grand, on peut dire que la descente est très désagréable, surtout si l'on est à cheval. Le lac de Tibériade est visité souvent par de soudains et terribles orages. Quand nous

le vîmes, ses eaux étaient courroucées et tumultueuses, et nous prêtâmes l'oreille, avec une attention respectueuse, à la musique pleine de mélancolie qu'elles faisaient entendre. Nous étions à la place même où le Sauveur avait préparé un repas à Pierre et à ses compagnons, le lendemain de cette nuit où ils avaient pêché sans rien prendre. Le jour de notre arrivée, nous pûmes nous rendre à la chapelle des moines et adorer le Seigneur à l'endroit où il avait posé ses pieds ; car la chapelle des pères est, dit-on, au lieu même de l'apparition. Nous avions exprimé le désir de traverser le lac en bateau ; quelques-uns de nous pouvaient se rendre à la voile à Capharnaüm, tandis que les autres iraient à cheval en suivant le rivage, et pour le retour de Tibériade nous aurions fait un échange pour le mode de transport. Mais la tempête continua, et la caravane se rendit à dos de cheval jusqu'à *Tell hum*, que l'on croit généralement être l'endroit appelé autrefois *Capharnaûm*. Malgré la pompeuse description qu'en a faite Josèphe, je dois le dire ici, le lac n'était rien moins qu'agréable. Quoique nous fussions au commencement du mois de janvier, la chaleur était excessive, et cela n'a rien d'étonnant, car le sol se trouve à plus de sept cents pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée. Demandez-vous ce que cela doit être au cœur de l'été. On ne voit presque plus de navires sur ce lac. Les hautes et sombres montagnes qui s'élèvent sur les rives semblent entièrement stériles, et la

grève est couverte partout de rochers, ce qui rend l'abordage très difficile pour les bateaux.

Ce que nous avons vu des habitants de cette place est en harmonie avec la nature sauvage du lieu que nous avons décrit. Ils sont loin de se montrer amis des pèlerins, et je me rappelle que nous nous souciions très peu de nous trouver dans le voisinage de leurs huttes quand nous prenions notre repos. Et maintenant une question s'offre ici d'elle-même : pourquoi la Providence a-t-elle permis un si grand changement ? *Magdala*, lieu où résidait sainte Madeleine, n'est qu'une agglomération de misérables huttes ; *Betsaïde*, où naquirent saint Pierre, saint André, saint Jacques et saint Jean, Betsaïde, qui était alors une ville maritime assez importante, Bethsaïde, avec ses navires et ses canots de pêche, est aujourd'hui tellement détruite que tout ce que l'on peut faire est de montrer son emplacement ; de *Corozaïn* et de *Génésareth*, qui s'élevaient jadis à peu de distance de Bethsaïde, aujourd'hui toute trace, tout souvenir est perdu. Et *Capharnaüm*, où le Fils de Dieu demeura presque tout le temps de sa vie publique, Capharnaüm, où il fit tant de miracles, qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Il nous semble que des monuments aussi grandioses que Saint-Pierre de Rome devraient s'élever sur ces rivages fameux. Hélas ! les habitants de tous ces lieux résistèrent à la voix de Celui qui faisait tant et de si grands miracles au milieu d'eux, et il leur prédit les plus grands

des malheurs, il lança sur eux sa malédiction : " Malheur à toi, Corozaın ! malheur à toi, Betsaïde ! Capharnaüm, toi qui sembles t'élever jusqu'au ciel, tu seras précipitée jusqu'au fond des enfers. " (Luc, x, 15.) Et il ne reste plus rien de Capharnaüm, rien de sa grandeur, rien de sa beauté antiques. Sur le rivage la vue découvre, çà et là, des pierres de taille qui ont pu jadis appartenir à des édifices dans la ville coupable, mais ce qu'étaient ces édifices et quelles en étaient les dimensions ou la forme, nul ne saurait le dire.

Quelle que soit la fatigue et l'incommodité d'un voyage au lac de Tibériade, les pèlerins éprouvent un sentiment de regret, lorsqu'il faut s'éloigner de ses bords ; car ce fut ici, on doit l'avouer, que fut le principal théâtre des merveilles opérées par l'Homme-Dieu, et les montagnes, et les vallées, et les villes de la Galilée sont autant de monuments qui rappellent ce qu'il a fait pour l'amour de l'homme. Essayons de rapporter les principaux événements de sa vie en Galilée ; ayant présent à l'esprit qu'il vint sur la terre pour fonder une Eglise, destinée à sanctifier et a instruire les hommes jusqu'à la fin des temps.

Avant que de venir demeurer à Capharnaüm, sur le lac de Tibériade, Jésus-Christ avait été baptisé par saint Jean, dans le Jourdain. Le Précurseur l'avait montré au monde comme le Messie et le Désiré des nations : " Voici, avait-il

dit en cette occasion, voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. " Le Sauveur avait demeuré dans la Judée proprement dite, ou aux environs de Jérusalem ; ses disciples y avaient administré le baptême, *et comme il faisait plus de disciples que saint Jean* (Saint Jean, III et IV.), les Pharisiens furent pris d'une grande jalousie, et il retourna en Galilée. Si nombreux furent ses miracles en Judée, que le bruit s'en était répandu en Galilée avant qu'il y pénétrât lui-même.

Sa présence à Capharnaüm fut le signal d'un grand mouvement religieux dans tout le pays ; ses miracles y furent nombreux et sa bonté était plus qu'une bonté humaine. L'Evangile nous dit que sa renommée passa dans toute la Syrie, et qu'on lui apportait les malades, quels que fussent leurs maladies ou leurs tourments ; on lui apportait aussi les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et Il les guérissait tous. Parlant de ses miracles, Il s'exprime ainsi Lui-même : " Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent..." (Saint Mat., XI.) Une seule parole, l'imposition de ses mains, le simple attouchement de ses habits était plus que suffisant pour guérir les malades et chasser les démons. " Ils avaient hâte de le toucher, tous ceux qui souffraient, " dit saint Marc (III). La matière elle-même et les éléments obéissent à sa voix. Quelques pains se multiplient dans ses mains d'une façon telle qu'ils suffisent à rassasier plu-

sieurs milliers de personnes ; l'eau devient solide sous ses pieds, et, par sa volonté toute-puissante, le même prodige se renouvelle pour saint Pierre; enfin les vents et les flots se calment à son commandement.

Dans la Galilée, il rappela à la vie deux personnes qui étaient mortes : l'une, la fille de Jaïre (Saint Marc, v.), l'autre, le fils de la veuve de Naïm ; et voyez avec quelle autorité il parle à la mort elle-même : " Jeune fille, je vous le dis, levez-vous ! Jeune homme, je le commande, levez-vous ! "

L'effet de si grands prodiges fut d'attirer vers lui les gens de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée, du pays au-delà du Jourdain, de Tyr, de Sidon, et même de plus loin encore. Alors il fut connu partout sous le nom de Jésus le prophète de Nazareth, " un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes," qui passait sa vie en faisant le bien, et en délivrant tous les malheureux qui étaient possédés du démon.

Dans la foule qui s'empressait pour voir le Sauveur, il y en avait peut-être plusieurs qui n'étaient attirés que par une curiosité toute naturelle, mais le plus grand nombre venait à lui pour implorer la guérison ; plusieurs aussi accouraient avec l'impression qu'il pouvait bien être le Sauveur promis à Adam et aux patriarches. On peut aussi remarquer que la bonté du Fils de Dieu était déjà si connue, son langage

à la fois si simple et si sublime, que les peuples semblaient disposés à tout abandonner pour le bonheur de le voir et de l'entendre.

La fin que le Sauveur s'était proposée en venant au monde, était l'expiation du péché et le salut des hommes par le moyen de l'Eglise ; mais la fin immédiate de tous ses miracles, c'était de convaincre les hommes de la divinité de sa mission. Et ces miracles, si nombreux et si surprenants, il les invoque pour établir cette mission, car il a déclaré que ses œuvres rendaient témoignage de lui, et que ceux qui refusaient de croire en lui étaient par là même coupables de résistance à Dieu lui-même : " Celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu, et le sujet de cette condamnation est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. " (Saint Jean, III, 18, 19.)

Nous sommes d'avis que le nombre de ceux qui se déclarèrent les disciples de Jésus-Christ était beaucoup plus considérable qu'on ne se l'imagine ordinairement. D'abord, quand Jean-Baptiste apparut sur les bords du Jourdain, les gens de Jérusalem, et de la Judée, et de tout le pays voisin vinrent l'entendre et furent baptisés de sa main, mais à une condition toutefois, c'est qu'ils croiraient en Celui dont il préparait la venue, " Celui qui doit venir après moi. " De

plus, quand les disciples du Sauveur administrèrent le baptême en Judée, nous lisons qu'un " nombre plus grand de personnes se joignirent à lui comme disciples, qu'à saint Jean." Les Samaritains, avec qui il demeura deux jours, crurent en lui. Saint Jean, dans son évangile, rapporte, en deux endroits différents, qu'un grand nombre de Juifs crurent en lui, et puisqu'il opéra tant de guérisons en Galilée, on ne saurait douter que le nombre de ceux qui croyaient en lui ne fût dès lors très considérable.

Voyons maintenant notre divin Sauveur, jetant lui-même les fondations de son Eglise. Il choisit ses apôtres, les instruit, leur fait de grandes promesses, les initie lui-même à la vie apostolique, et les envoie prêcher l'Evangile avec pouvoir de guérir les malades.

A six ou sept milles de la ville de Tibériade, dans la fameuse plaine de Hattine, se trouve une colline appelée par les habitants du pays *Kurn Hattine*, ou les Cornes de Hattine. Elle s'élève à cent-cinquante pieds environ au-dessus de la plaine, et son plateau, d'environ trois cents pieds de long, se termine à chaque extrémité par une petite élévation du terrain : c'est ce qui lui a fait donner le nom de Cornes de Hattine.

C'est cette colline que l'on appelle la célèbre Montagne des Béatitudes. Quand je la gravis, en janvier 1880, j'avais présent à l'esprit le sermon sur la montagne : " Bienheureux les pauvres d'esprit... bienheureux ceux qui sont doux...

bienheureux ceux qui ont le cœur pur,... etc.," et je fis cette réflexion : si en Amérique et dans le monde entier il y a tant de personnes de l'un et l'autre sexe qui ont fait les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, c'est parce que, 1900 ans auparavant, le Sauveur avait enseigné sa doctrine dans ces lieux que nous visitons. La Montagne des Béatitudes, et Bethléem, et le Calvaire, ont été, on peut le dire, le berceau de tous les ordres religieux que l'on voit dans l'Eglise.

Voici encore un autre fait extrêmement important qui se rattache à cette montagne, plus important, on peut le dire, que le discours même qui y fut prononcé. En effet, à quoi nous profiteraient tous les discours du Verbe Incarné, s'il n'avait établi un moyen de nous les transmettre et de nous les expliquer jusqu'à la fin des temps? Ecoutez donc ce que le Sauveur fit à cet effet sur la Montagne des Béatitudes. (Saint Luc, VI.)

Le Sauveur se retira sur la montagne pour y prier, " et il passa la nuit en prières avec Dieu." Et quand vint le jour il appela ses disciples ; parmi ceux-ci il en choisit douze, ceux qu'il préféra lui-même (Saint Marc, III.) ; et ceux-ci, il les appela apôtres. Pesez toutes ces circonstances. Ceci ne se fit pas dans l'obscurité de la nuit, car il était grand jour ; un grand nombre des disciples étaient là présents sur les lieux, et douze parmi eux furent choisis. Mais pourquoi furent-ils choisis ? " Pour être désormais avec lui, et pour être envoyés plus tard prêcher la doctrine

du salut." (Saint Marc, III, 14.) Les autres disciples étaient libres de le suivre ou de rester en arrière, mais les douze il les choisit pour être avec lui, et il les choisit dans des circonstances telles que tous connurent qu'ils étaient ses apôtres et ses représentants.

Ce fut après l'élection des apôtres que le Sauveur s'assit et commença à parler au peuple, entouré des douze nouveaux élus.

A la place même où le Seigneur parla à la foule, sainte Hélène fit transporter douze grandes pierres qui furent connues depuis sous le nom des *douze trônes*. Nul ne doute que l'intention de sainte Hélène fut de rappeler aux générations futures que les douze apôtres sont le fondement de l'Eglise, et aussi que ceux qui avaient laissé tout pour suivre le divin Maître seraient un jour assis sur douze trônes, comme juges des douze tribus d'Israël. Si tout ceci n'est qu'une conjecture, elle repose toutefois sur ce fait que douze pierres furent placées là en souvenir de l'élection des apôtres, et à l'occasion du sermon sur la montagne voisine.

A partir du jour où ils furent choisis, nous trouvons toujours les apôtres à ses côtés. Dans les voyages aux villes et aux bourgades où il prêchait l'Evangile et le royaume de Dieu, les douze apôtres l'accompagnaient. (Saint Luc, VIII, 1.) Pareillement à Tyr, à Sidon, à Césarée de Philippe, le long des rives et sur les eaux du lac de Tibériade. Ils se rendaient avec lui à Jé-

rusalem et avec lui passaient le Jourdain à l'est de cette ville. Quand il chassait les démons, guérissait les malades, calmait les vents et les flots, ressuscitait les morts en Galilée, les apôtres étaient avec lui. Ils étaient témoins de sa vie intime, ils étaient aussi l'objet de ses affections et de sa sollicitude, mais surtout ils étaient présents à ses instructions, et il leur expliquait en particulier ce qu'il avait enseigné en public. Tel enfin était le soin qu'il mettait à les instruire, qu'il leur disait, à l'approche de sa mort : " Tout ce que j'ai reçu de mon père, je vous l'ai fait connaître. " Ils devaient sans aucun doute être capables d'enseigner maintenant aux autres ces doctrines qu'ils avaient apprises des lèvres mêmes de Jésus-Christ ; ils étaient capables de conduire les autres dans le sentier des vertus, eux qui avaient eu un si grand et si constant exemple de vertu sous leurs yeux. " Je vous ai donné l'exemple afin que vous agissiez comme j'ai agi. " (Saint Jean, XIII, 15.)

Un jour devait venir où les douze apôtres seraient séparés de leur Maître ; un jour où ils devraient seuls aller à travers le monde pour convertir les nations. Aussi, dans sa bonté, il voulut, de son vivant, les initier à leur pénible ministère. Il les envoie donc deux à deux annoncer que le royaume de Dieu est proche. Par ce royaume de Dieu, il voulait dire son royaume à lui, son Eglise qu'il était sur le point de fonder.

Il mit toutefois des bornes à la première mission qu'il leur confia. Ils ne devaient pas péné-

trer dans le pays des gentils, ni dans celui des Samaritains ; ils devaient aller à la recherche des brebis égarées de la maison d'Israël.

Si les premiers labeurs des apôtres eurent pour théâtre la Galilée, il ne s'ensuit pas que leurs travaux demeurèrent dans l'obscurité. Au contraire, leur mission fut bientôt reconnue comme divine, car eux aussi guérissaient les malades, ressuscitaient les morts et chassaient les démons. (Saint Mat., x, 8.) Un Dieu seul pouvait donner de semblables pouvoirs à de simples mortels.

Les apôtres avaient été choisis pour gouverner l'Eglise, et l'Eglise, étant composée d'hommes ayant un corps et une âme, doit nécessairement, pour opérer sa mission, avoir des signes et des cérémonies. Nous ne saurions dire si les apôtres administrèrent le baptême avant l'Ascension, c'est-à-dire immédiatement après leur vocation et pendant leur séjour en Galilée. Une chose est certaine, c'est qu'ils connaissaient le rite dont nous parlons. Ils savaient que le Maître lui-même avait été baptisé, qu'il avait recommandé le baptême et sanctifié pour son administration l'eau qui y est destinée, en descendant lui-même dans les eaux du Jourdain. Pour ce qui regarde la rémission des péchés, ils se souvenaient de la promesse qu'il leur avait faite " que tout ce qu'ils délieraient sur la terre, serait aussi délié dans le ciel. " Ils l'avaient vu, à deux reprises différentes, multiplier les pains et les poissons, et à cette occasion il avait déclaré " que le pain qu'il

devait leur donner pour le salut du monde n'était autre que sa chair. Eux aussi " oignaient avec de l'huile ceux qui étaient malades et ceux-ci étaient guéris." (Marc, VI, 13.) C'était le rite de l'Extrême-Onction. Plusieurs d'entre eux étaient présents aussi lorsqu'il changea l'eau en vin aux noces de Cana. Nous voyons donc que, dans toutes ses actions en Galilée, le Seigneur n'avait qu'un but, jeter les fondements de son Eglise, qui doit avoir ses ministres légitimes, ses sacrements et son culte extérieur, afin de sanctifier les hommes et de les unir tous ensemble comme les membres d'un même corps.

Avant mon voyage en Terre-Sainte, j'avais passé près de quarante ans de ma vie en Amérique. Dans mes conversations avec les protestants, j'avais remarqué l'obscurité qui existe dans leur esprit au sujet des matières concernant la religion ; ils ne savent ni que croire, ni que faire ou éviter, ignorant comment trouver une solution à leurs difficultés. Durant quarante ans j'avais lu et relu leurs discussions sans fin, qui ne font que les désunir chaque jour davantage. D'un autre côté, j'avais toujours été rempli d'admiration à la vue de l'unité de la foi qui existe au sein de l'église catholique. J'avais assisté à toutes les séances du concile du Vatican, et j'avais vu et senti à Rome que le monde chrétien avait toujours cru énergiquement à l'infaillibilité du pape. Aussi ce fut une grande consolation pour moi de visiter ces lieux où le Fils

de Dieu, pour établir son Eglise et la préserver dans l'unité, avait fait à saint Pierre de si grandes promesses qu'il s'était plu à réaliser. En effet toutes ces promesses furent faites et réalisées aux bords de ce fleuve qui commence au pied du Liban et se déverse dans la Mer Morte.

C'était aux bords du Jourdain que Simon fils de Jonas fut emmené, par son frère André, à Jésus-Christ. Le Bon Maître, jetant un regard sur lui, dit : " Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas, ce qui veut dire Pierre, ou rocher. " Ce fut sur le lac de Tibériade que le Sauveur vit saint Pierre occupé à la pêche, et lui commanda de le suivre. (Saint Mat., IV.)

Sur la grève de Capharnaüm, le Seigneur entra dans une barque qui était celle de Simon, et ce fut de cette barque qu'il instruisit la foule. Plus tard, se trouvant encore sur la même barque, il commanda à ses apôtres de jeter leurs filets, et ils prirent une immense quantité de poissons. (Saint Luc, V.)

Si vous remontez le Jourdain jusqu'a *Banias*, où se trouvait autrefois la ville de *Dan*, aux jours de Jéroboam, vous êtes alors à la source du fleuve.

En cet endroit, au temps du Seigneur, s'élevait *Césarée de Philippe*. Le Sauveur y vint lui-même, un jour, accompagné de ses disciples, et il leur fit cette question : " Que disent les hommes touchant le Fils de l'homme ? " (Saint Mat., XVI,.

13.) Vous savez tous la réponse que fit saint Pierre et la magnifique promesse qui suivit de la part du Sauveur : " Heureux es-tu, Simon fils de Jonas ; et moi je te dis que tu es Pierre ; sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux..." (Ibidem.) N'oublions pas que cette promesse fut faite à Pierre en présence d'une foule considérable. Aussi était-il bien connu comme le chef du collége apostolique ; il en était la tête. Tous savaient de plus qu'à lui seul il avait été donné de marcher sur les eaux. Le Maître l'eut toujours pour témoin dans les plus grands événements de sa vie. Quand il ressuscita la fille de Jaïre, lors de la Transfiguration, Pierre était présent ; c'est à saint Pierre que le collecteur du didrachme (impôt annuel que chaque Juif payait au temple) s'adressa, lorsqu'il vint remplir les devoirs de sa charge ; et le nom seul de Pierre ne suffisait-il pas pour rappeler à tous les disciples qu'il avait été choisi par le Sauveur pour gouverner l'Eglise quand il quitterait la terre et retournerait à son Père ?

Le pèlerin, voyageant en Galilée, se sent le cœur tout ému, au souvenir de l'immense charité qui embrasait le cœur de son Dieu. La brise du lac, la vue des passereaux, l'aspect des fleurs qui croissent dans les champs, la rencontre qu'il fait des enfants ou des lépreux, tout lui rappelle le Sauveur ; mais il éprouve néanmoins le regret de ne point voir, dans ces lieux, des monuments

grandioses destinés à perpétuer le souvenir des faits dont cette contrée fut témoin.

A un certain endroit du lac de Tibériade, on se rappelle cette touchante exclamation du Sauveur : " Je vous rends grâces, ô mon Pere, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents pour les révéler aux petits et aux humbles. " (Saint Mat., XI, 25.)

Avant de dire adieu à la Galilée, faisons une halte de quelques instants dans la ville moderne de Tibériade. J'ai remarqué que de Tibériade à Capharnaüm le rivage est couvert partout de rochers qui s'élèvent tout le long de la grève, et qui rendent l'abordage très difficile, souvent même impossible. Mais ici, à Tibériade, la grève est couverte de sable, et les femmes et les enfants peuvent aisément se rendre au lac pour y puiser de l'eau. Il y a bien peu de catholiques aujourd'hui sur les bords de ce lac, pour rendre grâces à Dieu des grandes merveilles qui y furent opérées, pour le salut des hommes. On y voit pourtant deux cœurs fidèles, un père et un frère de l'ordre de saint François. Ces deux enfants de saint François ont le privilège d'habiter ces lieux, tant de fois sanctifiés par les pas de l'Homme-Dieu, et leur modeste chapelle s'élève aujourd'hui à l'endroit même où s'accomplit la promesse faite à Pierre, lorsque Jésus lui dit : " Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. "

Relisons ici le récit détaillé de l'apparition de

Notre-Seigneur en ce lieu, au vingt-et-unième chapitre de l'évangile selon saint Jean :

" Jésus se fit voir ensuite à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et il se fit voir de cette sorte : Simon Pierre et Thomas appelé Didyme, Nathanael, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres de ses disciples, étaient ensemble. Simon Pierre leur dit : " Je vais pêcher. " Ils lui dirent : " Nous allons aussi avec vous. " Ils s'en allèrent donc, et entrèrent dans une barque ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage sans que ses disciples connussent que c'était Lui. Jésus leur dit donc : " Enfants, n'avez-vous rien à manger ? " Ils lui répondirent : " Non. " Il leur dit : " Jetez le filet au côté droit de la barque et vous en trouverez. " Ils le jetèrent aussitôt, et ils ne pouvaient plus le retirer tant il était chargé de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : " C'est le Seigneur." Et Simon Pierre, ayant appris que c'était le Seigneur, mit son habit (car il était nu) et il se jeta dans la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque ; et comme ils n'étaient éloignés de la terre que d'environ deux cents coudées, ils y tirèrent le filet plein de poissons. Lors donc qu'ils furent descendus à terre, ils trouvèrent des charbons allumés et du poisson mis dessus, et du pain. Jésus leur dit : " Apportez quelques-uns des poissons que vous venez de prendre. " Alors Simon Pierre courut à la

barque et tira à terre le filet qui était plein de cent cinquante-trois grands poissons. Et quoiqu'il y en eût autant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : " Venez dîner." Et nul de ceux qui étaient là, mangeant, n'osait lui demander : " qui êtes-vous ? " car ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus vint donc, prit le pain, leur en donna, et aussi du poisson. Ce fut là la troisième fois que Jésus apparut à ses disciples, après être ressuscité d'entre les morts. Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre : " Simon fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? " Pierre lui répondit : " Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime." Jésus lui dit : " Paissez mes agneaux." Il lui demanda de nouveau : " Simon fils de Jean, m'aimez-vous ? " Pierre lui répondit : " Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime." Jésus lui dit : " Paissez mes agneaux." Il lui demanda pour la troisième fois : " Simon fils de Jean, m'aimez-vous ? " Pierre fut touché de ce qu'il lui eût demandé une troisième fois " m'aimez-vous " et il lui dit : " Seigneur, vous savez toutes choses ; vous savez que je vous aime." Jésus lui dit : " Paissez mes brebis."

Sur cette apparition, nous pouvons faire les remarques suivantes. D'abord il est bon de noter qu'elle eut lieu après la Résurrection, en plein jour, en présence de six disciples. Selon le témoignage de saint Jean, c'était la troisième fois qu'il se montrait à ses disciples, c'est-à-dire à plusieurs réunis. Ils ne pouvaient se tromper

au sujet de sa personne. Ils avaient vu ses pieds et ses mains percés, et Thomas qui était présent avait reçu l'ordre de mettre ses doigts dans ses mains percées, et de porter aussi la main à son côté. Saint Jean, le disciple qu'il aimait, l'avait reconnu d'un seul coup d'œil, alors qu'ils étaient encore dans la barque et loin du rivage. Tous savaient bien que c'était leur Maître, Celui qui s'était toujours montré plein de sollicitude à pourvoir à tous leurs besoins. L'apparition dont nous parlons fut publique, et les paroles de Jésus furent entendues de tous, et tous les comprirent comme elles ont été comprises depuis, comme conférant à saint Pierre et à ceux qui devaient lui succéder le pouvoir de gouverner l'Eglise universelle, représentée par les agneaux et les brebis. Et à partir de ce jour on peut presque dire que Pierre perdit son nom de Simon ; on l'appellera désormais Pierre. (Lisez tout le livre des actes des apôtres.)

De tout ce que nous avons dit précédemment, il suit manifestement que Notre Seigneur Jésus-Christ, durant le cours de sa vie publique en Galilée, jeta les fondements de son Eglise : 1o en prouvant la divinité de sa mission par des miracles ; 2o en choisissant les douze apôtres qu'il daigna instruire lui-même, leur communiquant en même temps le don des miracles, et les initiant au ministère apostolique ; 3o il annonça clairement l'établissement des sacrements destinés à unir et à sanctifier les hommes ; 4o enfin, il voulut que tous ses enfants fussent unis par

les liens d'une même foi, et il donna à saint Pierre et à ses successeurs le pouvoir de commander en son nom. " Paissez mes agneaux, paissez mes brebis." " J'ai encore d'autres brebis qui n'appartiennent pas à ce troupeau, il faut aussi que je les amène... et il n'y aura qu'un seul troupeau sous la houlette d'un seul pasteur." (Saint Jean, x, 16.) Ce fut encore en Galilée, quelques jours après l'apparition dont nous avons parlé, et d'après l'opinion généralement adoptée aujourd'hui, sur la montagne du Thabor, qu'il apparut à ses onze apôtres et leur dit : " Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé, et je suis avec vous jusqu'à la fin des temps." Saint Pierre était certainement là lorsque ces paroles furent prononcées. Fort peu de temps après, le Sauveur était à Jérusalem.

Ici encore il leur réitéra l'ordre qu'il avait déjà donné. " Allez dans le monde, prêchez l'Evangile à toutes les créatures. (Saint Marc, XVI, 15.) Puis levant les mains, il les bénit, et s'enleva au ciel. Toutes ses promesses jusqu'à ce jour il les avait accomplies. Et les promesses qu'il a faites pour les âges à venir s'accompliront également à la lettre. " Le ciel et la terre passeront, mais Ses paroles ne passeront jamais. "

Dix-huit cents ans se sont écoulés depuis que le Fils de Dieu fit cette promesse solennelle.

Durant cette longue période, l'Eglise a eu à supporter de terribles orages. Plusieurs de ces orages ont duré longtemps. Le Maître semblait endormi, et les passagers sur la barque de Pierre plusieurs fois se sont demandé s'ils n'allaient pas périr. Mais le pilote à son gouvernail est secouru d'en haut, et, en compagnie de Jésus-Christ et de son vicaire ici-bas, les hommes de bonne volonté trouveront la vérité pour les guider et la grâce pour les fortifier, et ils arriveront sains et saufs au rivage de l'éternité.

Si quelqu'un de vous, mes amis, va un jour visiter les montagnes de la Galilée et le lac de Tibériade, il reviendra dans sa patrie avec un amour plus ardent pour l'Eglise, cet édifice merveilleux dont Jésus-Christ jeta les fondements dans cette partie de la Terre-Sainte que nous venons de parcourir ensemble.



CHAPITRE TROISIÈME

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST EN JUDÉE

A l'époque où Notre-Seigneur Jésus-Christ vivait sur la terre, la Terre-Sainte était divisée en trois provinces. La plus remarquable de ces provinces était la Judée, dont les bornes étaient à peu près celles du royaume de Judée après le schisme des dix tribus. Au nord de la Judée était la province de Samarie, et au nord de la Samarie se trouvait la province de Galilée. Toutes ces provinces s'étendaient de la mer Méditerranée à la vallée du Jourdain.

C'est un fait bien connu de tous les chrétiens que le Sauveur demeura principalement à Nazareth, ou à quelque autre endroit de la Galilée avant et durant sa vie publique. Une chose digne de remarque, c'est que les plus importants évènements de sa vie se sont passés en Judée.

C'était à *Ain Karim*, en Judée, que demeuraient Zacharie et Elizabeth, le père et la mère de saint Jean-Baptiste. C'est là qu'il fut sanctifié dans le sein de sa mère, c'est là qu'il vint au monde, celui qui devait être le précurseur destiné à préparer la voie du Seigneur. C'est en Judée, à Bethléem, que naquit le Sauveur, qu'un ange annonça aux bergers la naissance du Fils de Dieu, qu'une multitude d'esprits célestes descendirent du ciel pour l'adorer, et qu'enfin les mages vinrent de l'Orient pour lui offrir des présents.

A Jérusalem, capitale de la Judée, Il fut présenté dans le temple si célèbre, quarante jours après sa naissance. A l'âge de douze ans, nous le trouvons encore dans le temple au milieu des docteurs, les surprenant par la sagesse de ses réponses, et leur faisant remarquer que, d'après les prophètes, le Messie, le Désiré des Nations, était à la veille de paraître.

Ces évènements antérieurs à la vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ étaient, on peut le croire, bien connus d'un grand nombre, surtout de ceux que l'on désigne sous le nom de justes. Comment les habitants de la Judée auraient-ils pu oublier le massacre des milliers d'enfants à Bethléem et dans les environs, cruelle boucherie commandée par Hérode ? Ils ne devaient pas davantage ignorer que ce massacre avait été ordonné par ce prince barbare afin de se défaire du Sauveur, le Messie tant désiré par le peuple d'Israël.

Nous sommes arrivés maintenant à la vie publique de Notre-Seigneur. Son apparition dans le monde avait été annoncée par saint Jean-Baptiste, et le premier théâtre des premiers labeurs de ce grand saint avait été ce désert situé à douze milles à l'ouest de Jérusalem, et que l'on appelle aujourd'hui " le Désert de saint Jean."

Dans le désert, on montre encore aujourd'hui une roche élevée, du sommet de laquelle il parla pour la première fois à ses auditeurs, et on l'appelle, de nos jours comme au temps passé, " la chaire de saint Jean." Du désert, le Précurseur se rendit sur les bords du Jourdain ; il passa un temps considérable aux environs de Béthanie, à cause du grand nombre de voyageurs qui passaient le Jourdain ; ce fut là qu'il rendit témoignage à la lumière. Saint Jean était lui-même une " lampe ardente et brillante." Sa présence et sa vue firent une impression telle sur les spectateurs, qu'un jour on députa vers lui des personnes chargées de lui demander s'il n'était pas lui-même le Messie que l'on attendait. Mais il déclara qu'il était simplement envoyé pour préparer la voie du Seigneur. Ce fut saint Jean-Baptiste qui montra un jour Jésus-Christ à la foule en disant : " Voici l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde." Il déclara aussi qu'il était le Fils même de Dieu.

Ce fut dans le cours du Jourdain que le même saint Jean conféra le baptême à Notre-Seigneur Jésus-Christ. On vit descendre sur

la tête du Fils de Dieu le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et la voix du Père fut entendue qui le proclamait " son Fils bien-aimé, l'objet de ses éternelles complaisances."

Le jeûne de quarante jours fut accompli en Judée, à peu de distance du Jourdain, à cet endroit célèbre que l'on connaît encore sous le nom de la *grotte de la Quarantaine*. C'est en effet une grotte ou un enfoncement sur le coteau d'une montagne très élevée. Il est difficile, souvent même dangereux, de se rendre à cet endroit, élevé de cinq cents pieds au-dessus de la plaine. De la grotte dite de la Quarantaine on peut compter encore cinq cents pieds jusqu'au sommet de la montagne. C'est de ce point que le démon montra, dit-on, au Sauveur tous les royaumes de la terre. La prédication de saint Jean, le jeûne du Seigneur, durent produire sur les esprits une impression bien profonde et bien générale, puisqu'il y a encore aujourd'hui des moines schismatiques qui mènent une vie très austère à la grotte même de la Quarantaine. On en voit un grand nombre d'autres qui vivent dans des grottes dispersées en différents lieux de la Judée. Un temps fut où 14000 moines catholiques avaient leurs demeures dans les grottes semées le long du cours du Cédron.

Après son baptême et le jeûne de quarante jours, le Sauveur demeura plusieurs mois dans la Judée proprement dite, ou dans le pays aux environs de Jérusalem ; ses disciples y admi-

nistrèrent le baptême, et devinrent bientôt plus nombreux que ceux de Jean. (Jean III. et IV.) Il est vrai qu'après son baptême, Jésus-Christ se rendit en Galilée, et que la plus grande partie de sa vie publique se passa sur les bords du lac de Tibériade. Il venait cependant souvent à la capitale de la Judée, et je vais vous faire voir que c'est à Jérusalem ou aux environs de cette ville qu'il manifesta surtout la divinité de sa mission par les nombreux miracles qu'il y opéra.

Quand le pèlerin, fatigué de son long voyage, arrive en face de la ville de Jérusalem, il tombe à genoux, et alors commence en chœur le psaume CXXI : Lœtatus sum, " Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : nous irons à la maison du Seigneur. Nos pieds ont touché ton enceinte, ô Jérusalem ! " et au retour, quand on s'éloigne de la ville, à mesure que les édifices disparaissent aux regards, on chante encore : " Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite m'oublie, que ma langue s'attache à mon palais, si tu n'es pas toujours le principe de ma joie, ô Jérusalem ! " (psaume CXXXVI.) Au temps du Sauveur, Jérusalem était une ville de 150,000 habitants ; elle s'étendait plus au nord et au sud que la ville actuelle. C'était la capitale de la Judée, l'objet de l'amour et de la vénération de tous les vrais fils d'Abraham. La montagne de Sion qui se trouvait dans son enceinte fut l'emplacement de la ville de David. Pendant quatre ans l'arche d'alliance y fut déposée ;

c'est là aussi que furent composés un grand nombre des psaumes du grand Roi, psaumes chantés par la synagogue dans le temple, et chantés encore de nos jours dans l'Eglise universelle.

Sur le mont Moriah, à l'est de la ville, Melchisédech avait offert en sacrifice du pain et du vin ; ce fut là aussi qu'Abraham se montra disposé à sacrifier son fils. Sur cette montagne célèbre Salomon avait construit son temple si fameux dans le monde ; là on sacrifiait à Dieu, selon le rite prescrit par Dieu lui-même, et les sacrificateurs n'étaient autres que les successeurs de ceux que lui-même avait choisis et désignés. C'est pourquoi le Sauveur lui-même appelait la ville de Jérusalem " la ville du Grand Roi."

A l'époque où vivait le Sauveur, la Judée était une province romaine, et elle était gouvernée par un procureur qui résidait à Césarée, sur le bord de la mer. Le nom du gouverneur était Ponce Pilate. Tel était le gouvernement civil. Sous le rapport religieux, les Juifs étaient gouvernés par le Sanhédrin, composé de 72 membres présidés par le grand prêtre. Les membres de ce tribunal étaient : 1o Le grand prêtre et ceux qui avaient joui de cette dignité ; 2o Les chefs des vingt-quatre familles sacerdotales ; 3o les anciens ou chefs des tribus et des premières familles ; 4o enfin les Scribes et les Docteurs de la Loi, dont l'occupation était de

transcrire, conserver et étudier les livres saints. Le plus grand nombre de ceux-ci étaient des lévites et recevaient leur entretien du peuple.

Si le Seigneur parut si rarement à Jérusalem et s'il y resta si peu de temps lorsqu'il y vint, c'est à cause des mauvaises dispositions du peuple et spécialement des magistrats à son égard, et parce que sa présence aurait pu donner lieu à des troubles sans fin. Mais il avait réservé pour Jérusalem les marques les plus sensibles de sa mission divine.

C'est après son baptême, et quand il arriva pour la solennité de la Pâque, que le Christ fit sa première visite à Jérusalem. En cette occasion, il se rendit au temple et se montra, pour parler ainsi, le " Maître du Temple " comme l'avait prédit le prophète Malachie.

Quand nous parlons du temple de Jérusalem, nous ne voulons pas qu'on se représente une immense et magnifique basilique, non ; par le temple de Jérusalem nous voulons bien dire le " Saint " et le " Saint des Saints " qui étaient sous le même toit, mais nous voulons dire aussi le terrain qui entourait ce sanctuaire. Jadis ces terrains étaient entourés de murs élevés et tracés de manière à former plusieurs cours parfaitement distinctes. Les dimensions du terrain autour du temple étaient d'environ 1600 pieds sur 1000, et on y voyait la cour des gentils, la cour des juifs, la cour des femmes, et enfin celles des prêtres. Toutes les parties de

ce vaste enclos étaient "saintes." Dieu lui-même ayant accepté l'offrande qui lui en avait été faite, c'était le lieu de la prière, le lieu du sacrifice.

En cette occasion " Jésus trouva dans le temple les vendeurs de bœufs, de brebis, de colombes, et aussi les changeurs d'argent assis à leurs comptoirs : alors, ayant fabriqué un faisceau de petites cordes, il chassa du temple ceux qui vendaient les brebis et les bœufs, il renversa les tables des changeurs et dit à ceux qui vendaient les colombes : "Emportez tout cela et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de commerce."

Il est évident qu'un homme ordinaire, sans le secours d'en haut n'aurait jamais pu tout seul et en un clin d'œil, chasser du temple une foule d'hommes et d'animaux. La foule était si grande que l'on devait entrer par une porte et sortir par une autre. N'oublions pas non plus que cette multitude d'hommes et d'animaux couvrait une grande surface de terrain ; mais le Seigneur dans cette circonstance fit appel à sa Divinité, et tous sortirent du lieu de la prière, effrayés et saisis de terreur à la vue de la majesté divine qui se réflétait dans sa personne. Ce miracle et plusieurs autres du même genre, mais sur lesquels l'Evangile ne dit mot, expliquent peut-être ces exclamations spontanées de la part des Juifs qui en furent les témoins : " Nul ne saurait faire de telles choses s'il n'avait Dieu

en lui." Nous lisons encore que " pendant son séjour à Jérusalem un grand nombre de personnes crurent en lui, à la vue des prodiges qu'il avait opérés." (Saint Jean, II, 23.)

En une autre occasion, nous voyons encore Jésus-Christ à Jérusalem : c'était encore un jour de fète. Le Sauveur voulait que ses miracles fussent connus dans la ville de Jérusalem, afin que les pèlerins qui y venaient en portassent témoignage dans le monde entier. Le miracle qu'il opéra cette fois fut la guérison d'un malheureux qui avait été infirme durant trente-huit ans de sa vie. (St. Jean, V.)

" Après cela, la fète des Juifs étant arrivée, Jésus s'en alla à Jérusalem. Or il y avait à Jérusalem la piscine des brebis, qui s'appelait en hébreu Bethsaïda, qui avait cinq galeries, dans lesquelles étaient couchés un grand nombre de malades : des aveugles, des boiteux, des personnes aux membres desséchés, et tous attendaient que l'eau fût remuée. L'ange du Seigneur, à un temps donné, descendait dans cette piscine et en remuait l'eau, et celui qui y entrait le premier après que l'eau avait été ainsi remuée était guéri, quelle que fût sa maladie. Or il y avait là un homme qui avait été malade depuis trente-huit ans. Jésus, le voyant couché et sachant qu'il était là depuis longtemps, lui dit : " Voulez-vous être guéri ? " Le malade lui répondit : " Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après

que l'eau a été remuée, et, pendant le temps que je mets à m'y rendre, un autre y descend avant moi." Jésus lui dit : " Levez-vous, emportez votre lit et marchez." A l'instant même cet homme fut guéri, et prenant son lit, il commença de marcher : or, c'était le jour du sabbat."

Ce malheureux, bien connu des habitants de Jérusalem, avait perdu tout espoir de guérison de la part des hommes. Il était couché près de la piscine de Bethsaïda, avec un grand nombre de malades, d'aveugles, de boîteux et de paralytiques : tous attendaient avec impatience que l'eau fût remuée. C'est à cet homme que le Sauveur dit en présence de la foule : " voulez-vous être guéri ?...levez-vous, prenez votre lit et marchez." Et l'homme obéit aussitôt ; il est guéri, il emporte son lit et se met à marcher. (Saint Jean, V.)

On verra plus tard que ce fut ce miracle de la piscine qui excita surtout la fureur des Juifs contre Notre-Seigneur. Le prodige était si clair, si évident, qu'ils ne cherchèrent même pas à le nier. Ils se contentèrent de lui reprocher de l'avoir accompli le jour du Sabbat.

Après ce miracle, le Seigneur retourna en Galilée ; mais, quoiqu'il fût absent de Jérusalem, toutes ses actions n'en étaient pas moins portées à la connaissance des habitants de cette ville. En effet, la distance de Jérusalem au lac de Tibériade n'était pas très grande, la route à cette époque devait être en bon ordre et le pays

était bien habité. Jérusalem était toujours remplie de pèlerins venus de Galilée, soit pour le négoce, soit pour adorer Dieu dans le temple ; et, comme l'opinion prévalait déjà parmi le peuple qu'il était peut-être le " Messie " et qu'il avait déjà un grand nombre de disciples, il s'ensuit que toutes ses actions étaient naturellement portées à la connaissance du public.

De plus, les chefs du pouvoir, qui refusaient de le recevoir à cause de la corruption de leurs cœurs, avaient donné commission à certaines personnes de le suivre, de l'épier et de leur rapporter toutes ses actions. On savait donc très bien à Jérusalem que Jésus de Nazareth avait calmé la tempête, guéri toutes sortes de malades, chassé les démons et rendu à la vie deux personnes décédées en Galilée.

En automne, à cette époque de l'année qui correspond à peu près à notre mois d'octobre, avait lieu à Jérusalem la grande solennité connue sous le nom de " Fête des Tabernacles." A cette occasion, de grandes multitudes de pèlerins se réunissaient chaque année dans la ville. Cette fête avait été établie en souvenir des bienfaits reçus de Dieu par les Hébreux dans le désert lorsqu'ils quittèrent l'Egypte pour se rendre à la terre de Chanaan. Pendant tout le temps que durait la fête, c'est-à-dire durant huit jours, le peuple demeurait sous des tentes improvisées, faites de branches d'arbres et destinées à rappeler les tentes du désert. On allait

puiser de l'eau à la piscine de Siloé, avec des vases d'argent, en mémoire de l'eau miraculeuse qui jaillit du rocher pour étancher la soif des Hébreux dans le désert.

Comme la foule était déjà nombreuse dans l'enceinte de la ville, le bruit se répandit que Jésus venait de Galilée pour assister à la fête des " Tabernacles." Il avait lui-même permis que ce bruit se répandît. Il avait choisi ses soixante-douze disciples, et, après leur avoir donné le pouvoir de guérir les malades (St. Luc x.), il leur avait ordonné d'aller deux à deux, en avant de lui, dans les villes où il devait se rendre lui-même. Ils partirent en effet du fond de la Galilée pour se rendre en Judée, annonçant partout sur leur passage qu'il fallait faire pénitence, parce que le royaume de Dieu était proche. C'est pourquoi en cette circonstance la foule était dans l'attente de quelque grand événement. Mais les ennemis du Sauveur, les prêtres, les Scribes et les Pharisiens avaient résolu de se défaire de lui et de le mettre à mort.

Le Seigneur ne se montra à la fête que le troisième ou le quatrième jour, et nous le voyons prêchant dans le temple et exposant la loi avec une force telle que ses ennemis eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de laisser éclater leur admiration, car ils s'écrient : " Jamais homme n'a parlé comme cet homme. " Notre-Seigneur avait choisi cette circonstance pour

accomplir encore un grand miracle dans la ville de Jérusalem.

La piscine du Siloé où l'on puisait l'eau pour la fête des Tabernacles, est située au sud du mont Sion, non loin du lit du torrent appelé Cédron. Quelle était la condition de cette piscine à l'époque du Seigneur, on ne saurait le dire aujourd'hui. Quand nous vîmes ce lieu célèbre, le bassin en était presque desséché. Ses dimensions sont d'environ soixante pieds sur vingt, avec une profondeur de quinze pieds environ. Tout autour on voit les ruines éparses d'un édifice considérable qui s'élevait là à une certaine époque de l'histoire ; la tradition dit même que c'était une ancienne église érigée sous le vocable de Jésus-Christ l'" Illuminateur". Nous allons voir tout à l'heure que le nom donné à ce lieu était on ne peut mieux choisi.

Représentez-vous Notre-Seigneur Jésus-Christ entouré de ses disciples et d'une grande foule, et dans la foule un certain nombre de ses ennemis qui ne cessaient de l'épier partout et toujours. Comme il sort du temple, ses regards s'arrêtent sur un pauvre malheureux, aveugle de naissance, assis près de l'une des portes.

" Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle de naissance, et ses disciples lui firent cette demande : " Maître, est-ce le péché de cet homme ou le péché de ceux qui l'ont mis

au monde qui est cause qu'il est né aveugle ?" Jésus leur répondit : " Ce n'est point qu'il a péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui. Il faut que je fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé, pendant qu'il fait jour ; la nuit vient, dans laquelle on ne peut plus agir : tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde." Après avoir dit cela, il cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle et lui dit : " Allez vous laver dans la piscine du Siloé (qui signifie envoyé)." Il y alla donc, il s'y lava et à son retour il voyait clair. Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône disaient : " N'est-ce pas là celui qui était assis et qui demandait l'aumône ?" Les uns répondaient : C'est lui", les autres disaient : " Non, mais il lui ressemble." Mais lui leur disait : " C'est moi-même." Ils lui dirent donc : " Comment vos yeux se sont-ils ouverts ?" Il leur répondit : " Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il en a oint mes yeux et il m'a dit : " Allez à la fontaine du Siloé et vous y lavez." J'y suis allé, je me suis lavé et je vois." Ils lui dirent : " Où est-il ?" Il leur répondit : " Je n'en sais rien." Alors ils amenèrent aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or, c'était le jour du Sabbat que Jésus avait fait cette boue et lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens l'interrogèrent donc eux-mêmes pour savoir comment il avait recou-

vré la vue. Et il leur dit : " Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois clair." Sur ce, quelques-uns des pharisiens dirent : " Cet homme n'est point envoyé de Dieu, puisqu'il ne garde point le Sabbat." Mais d'autres disaient : " Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels prodiges ? " Et il y avait sur ce point division entre eux. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : " Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux ? " Et il leur répondit : " C'est un prophète." Mais les Juifs ne crurent point que cet homme avait été aveugle, et qu'il eut recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir les parents qu'ils interrogèrent en disant : " Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? " Les parents répondirent : " Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle, mais nous ne savons comment il voit maintenant, et nous ne savons pas davantage qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le lui-même. Il est à un âge où il peut répondre pour lui-même." Les parents parlaient de la sorte, parce qu'ils craignaient les Juifs ; car ceux-ci avaient déjà résolu que quiconque reconnaîtrait Jésus pour être le Christ, serait chassé de la synagogue. C'est ce qui leur fit dire : " Il est en âge de parler pour lui-même." Ils appelèrent donc une seconde fois cet homme qui avait été aveugle, et lui dirent : " Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur." Mais

lui répondit : " Si c'est un pécheur, je n'en sais rien ; mais tout ce que sais, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois clair." Ils lui dirent encore : " Que t'a-t-il fait, et comment t'a-t-il ouvert les yeux ? " Il leur répondit : " Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu : pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois ? est-ce que vous voulez devenir ses disciples ? " Sur ce, ils le chargèrent d'injures et lui dirent : " Sois son disciple ; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est." Cet homme leur répondit : " Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que vous ne sachiez d'où il est, et pourtant il m'a ouvert les yeux. Or nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, Dieu l'exauce. Depuis que le monde existe, on n'a jamais entendu dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme n'était point envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de tout ce qu'il a fait." Ils lui répondirent : " Tu n'es que péché dès le sein de ta mère, et tu viens nous prêcher ? " Et ils le mirent dehors." (St. Jean, IX.)

C'était un miracle évident. Il est certain que cet homme était né aveugle. Il le déclarait lui-même à plusieurs reprises, ses parents et ses amis rendaient eux-mêmes témoignage du fait devant un tribunal compétent. Il était évident aussi qu'il voyait clair. La ville entière

savait bien que celui qui l'avait guéri était Jésus, le prophète de Nazareth, et l'un des résultats de la guérison avait été cette confession arrachée à un grand nombre : " qu'un méchant ne pouvait faire de tels prodiges."

C'était un miracle évident : les ennemis du Sauveur, ne pouvant le nier, se contentèrent de dire qu'en l'accomplissant le jour du Sabbat Jésus avait violé la loi. Nous allons voir que le Sauveur, avec le dessein de convertir même ses ennemis, opèra un miracle plus grand encore. Mais, hélas ! Jérusalem était endurcie et ne voulait pas recevoir le Rédempteur.

Après avoir guéri à Jérusalem l'aveugle-né, le Sauveur passa le Jourdain et se rendit à un certain endroit appelé la Pérée. Ce fut là qu'un message vint lui apprendre, de la part de Marthe et Marie, que leur frère Lazare était malade. Lazare avec ses deux sœurs demeurait à Béthanie, à deux milles de Jérusalem. Cette famille était entièrement dévouée au Sauveur, et il honora plus d'une fois leur demeure par son auguste présence.

Plusieurs passages du saint Evangile prouvent que cette famille était dans l'aisance, bien connue à Jérusalem où elle possédait l'estime des citoyens les plus notables. Nous allons maintenant rapporter la résurrection de Lazare, en vous recommandant de ne pas oublier que cet événement se passa quelques mois seule-

ment avant les fêtes de la Pâque, durant laquelle fête eut lieu la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa mort sur la croix.

" Il y avait un homme malade, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie où demeuraient Marie et Marthe sa sœur (cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et Lazare, qui était malade, était son frère). Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : " Seigneur, celui que vous aimez est malade." Ce que Jésus ayant entendu, il dit : " Cette maladie n'est point mortelle ; mais elle est pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de Dieu en soit glorifié." Or Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare. Ayant donc entendu dire qu'il était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était ; et il dit ensuite à ses disciples : " Retournons en Judée." Ses disciples lui dirent : " Maître, il n'y a qu'un moment, les Juifs voulaient vous lapider, et vous parlez de retourner parmi eux ? " Jésus leur répondit : " N'y a-t-il pas douze heures en un jour ? Celui qui marche durant le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière du jour ; mais celui qui marche la nuit se heurte, parce qu'il n'a point la lumière." Il leur parla de la sorte, et ensuite il leur dit : " Notre ami Lazare dort, mais je m'en vais le réveiller." Les disciples lui répondirent : " Seigneur, s'il dort, il sera guéri." Mais Jésus voulait parler de sa

mort, au lieu qu'ils crurent qu'il parlait du sommeil ordinaire. Jésus leur dit donc alors clairement : " Lazare est mort, et je me réjouis pour vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui." Alors Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : " Allons aussi et mourons avec lui." Jésus, étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau. Et, comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avait quantité de Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe, ayant donc appris que Jésus venait, alla au devant de lui, et Marie demeura dans la maison. Alors Marthe dit à Jésus : " Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que, présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez." Jésus lui répondit : " Votre frère ressuscitera." Marthe répondit : " Je sais qu'il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour." Jésus ajouta : " Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais. Croyez-vous cela ?" Elle lui répondit : " Oui, Seigneur, je crois que Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui êtes venu dans le monde." Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela secrètement Marie sa sœur en lui disant : " Le Maître est venu, et il vous demande." Ce qu'elle n'eut pas

plutôt dit, que Marie se leva et alla le trouver. Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg; mais il était au lieu même où Marthe l'avait rencontré. Cependant les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, ayant vu qu'elle s'était levée si promptement et qu'elle était sortie, la suivirent en disant : " Elle va au sépulcre pour y pleurer." Lorsque Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds et lui dit : " Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort." Jésus, voyant qu'elle pleurait, et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Et il leur dit : " Où l'avez-vous déposé ? " Ils lni répondirent : " Seigneur, venez et voyez." Et Jésus pleura. Et les Juifs dirent entre eux : " Voyez comme il l'aimait." Mais il y avait quelques-uns qui dirent : " Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux à l'aveugle-né ? " Jésus, frémissant donc de nouveau en lui-même, vint au sépulcre (c'était une grotte et on avait mis une pierre par-dessus). Jésus leur dit : " Otez la pierre." Marthe, qui était la sœur du mort, lui dit : " Seigneur, il sent déjà mauvais ; car il y a déjà quatre jours qu'il est là." Jésus lui répondit : " Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ? " Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus, levant les yeux, dit ces paroles : " Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Je savais bien que vous m'ex-

cuciez toujours, mais je dis ceci pour le peuple qui m'environne, afin que tous croient que c'est vous qui m'avez envoyé." Ayant dit ces mots, il cria d'une voix forte : " Lazare, sortez du tombeau." Et à l'heure même le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés, et le visage couvert d'un lange. Alors Jésus leur dit : " Déliez-le et laissez-le aller." Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent trouver les pharisiens, et leur rapportèrent ce que Jésus avait fait. Les princes des prêtres et les pharisiens tinrent conseil et dirent : " Que. faisons-nous ? Cet homme fait plusieurs miracles. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation."

Inutile de donner le moindre commêntaire sur cette résurrection. Les ennemis même du Fils de Dieu confessent que ses miracles étaient si nombreux, qu'il aurait entraîné tout le monde après lui, si l'on n'y avait mis des obstacles, et voilà pourquoi ils tinrent conseil et le destinèrent à la mort. (St Jean, XI, 53,).

Mais la résurrection de Lazare ne sortit pas de la mémoire du peuple qui en avait été témoin. Il est vrai que le Seigneur quitta Béthanie après le grand événement, mais Lazare ne laissa pas que d'y demeurer. Tous ceux qui

voulaient pouvaient le voir, et il est plus que probable qu'après sa résurrection, il alla lui-même plus d'une fois à Jérusalem qui n'était qu'à peu de distance de Béthanie, comme nous l'avons vu plus haut. Trois mois plus tard, le temps de sa mort approchant, le Sauveur revint sur ses pas à Jérusalem, dans le dessein de s'immoler pour le salut du genre humain. C'était seulement six jours avant la fête de la Pâque. Quand le bruit se fut répandu que le Christ était à Béthanie, un grand nombre de la ville et aussi de Jérusalem y vinrent le voir, ils étaient aussi curieux de voir Lazare. Le matin du même jour, il partit pour Jérusalem, en passant par Bethphagé et la montagne des Oliviers. Une grande foule, venue de Béthanie et de Jérusalem, le suivait dans sa marche ; et la multitude, saisie d'enthousiasme au souvenir des prodiges qu'il avait accomplis, l'acclamait en disant : " Il est bien le Fils de David. Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel, et gloire au plus haut des cieux." (St. Luc, XIX, 38.)

Quand il fut dans la ville, un grand émoi régna dans la population. " Qui est celui-ci ? disait-on," et la réponse était : " C'est Jésus, le prophète de Nazareth, en Galilée. Jésus se rendit alors au temple et en chassa tous ceux qui y vendaient ou achetaient, aussi bien que les changeurs d'argent dont il renversa les comptoirs en disant : " Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière,mais vous en avez

fait une caverne de voleurs ;" et les aveugles et les boiteux vinrent le trouver au temple, et il les renvoya guéris. (Matt. XXI, 10, etc.)

Nous en avons assez dit pour prouver que le Seigneur a attesté la divinité de sa mission par les prodiges sans nombre qu'il accomplit en Judée et à Jérusalem. Enfin, par sa mort à Jérusalem, et sa Résurrection, il donna encore de nouvelles preuves de sa divinité.

Mais que reste-t-il maintenant dans ces lieux qui nous rappellent tous ces prodiges d'amour et de miséricorde ? Sur les bords du Jourdain, à l'endroit même où le Saint-Esprit se manifesta visiblement lors du baptême du Sauveur, il y avait jadis un édifice qu'on appelait Théophanie, mais depuis bien, bien longtemps cet édifice a disparu. Dans le cours du fleuve il y avait aussi une croix en bois, marquant la place même du baptême, et des pavés de marbre formaient un chemin pour le pèlerin qui venait visiter l'endroit dont nous parlons, soit pour y recevoir le baptême, soit pour en renouveler les promesses au pied de la croix. Aujourd'hui la croix et les pièces de marbre ont disparu de ce lieu où Notre-Seigneur reçut le baptême.

Au moyen-âge, des moines qu'on appelait "*les frères de la Quarantaine*" avaient leur demeure dans la grotte où le Seigneur jeûna, et un grand nombre de pèlerins vinrent visiter ce lieu consacré. Une église fut bâtie au sommet

de la montagne, à l'endroit dit de la "*tentation.*" Aujourd'hui la grotte est occupée par des moines de l'Eglise grecque. Le prêtre catholique ne peut pas y célébrer la messe. Quant à l'ancienne église, dite de la "*Tentation,*" elle a presque disparu, on ne voit plus que quelques pans des murs qui formaient le sanctuaire. En gravissant le sentier presque impraticable qui mène à la grotte de la Quarantaine,on peut voir çà et là quelques marches creusées dans le roc, ce qui donne à conjecturer qu'il y eut jadis un chemin plus commode menant de la plaine au sommet de la montagne.

A Béthanie il y a trois lieux spécialement chers aux cœurs chrétiens, à savoir : l'emplacement de la maison de Lazare ; celui de la maison de Simon le Lépreux, qui reçut le Sauveur ; enfin la tombe même de Lazare. On sait encore où se trouvaient les maisons que j'ai mentionnées ; mais elles ont disparu depuis des siècles ainsi que les autres édifices qui s'y élevèrent dans les siècles suivants et qui furent l'ouvrage des catholiques. En face de Béthanie, à notre retour de Jéricho à Jérusalem, le guide distingué qui nous conduisait (c'était le frère Livinio) s'arrêta à environ un demi-mille du village, et nous montra du doigt la "*Pierre de l'entretien.*" Sur cette pierre, Jésus était assis quand Marie et Marthe vinrent le trouver et lui dirent en pleurant : "Seigneur, si vous aviez été ici, notre frère ne serait pas mort." La tombe de Lazare,

comme celle de Notre-Seigneur,fut creusée dans le roc ; elle consistait en une chambre mesurant à peu près dix pieds carrés. La tombe proprement dite était sous cette chambre, dans une cave. L'Evangile ne l'appelle pas autrement. Plus tard les catholiques construisirent une église à l'endroit dont nous parlons ; et, comme les pierres commençaient à se détériorer, ils couvrirent de maçonnerie l'intérieur de la chambre, et au-dessus élevèrent l'église. Un temps fut donc où le sacrifice non sanglant de Celui qui est la " Résurrection et la Vie " s'offrait tous les jours sur la tombe même de Lazare. Mais de nos jours, les Musulmans ont érigé une mosquée au lieu où était jadis l'église, et ont ainsi fermé l'accès primitif à la grotte sépulcrale. Mais les Pères de la Terre-Sainte ont acheté un terrain par lequel on peut encore se rendre à la cave. Vous descendez vingt-trois marches sous le sol, et vous voyez à vos pieds l'endroit même où Lazare avait reposé quatre jours après sa mort ; vous êtes à la place même où le Sauveur cria d'une voix forte : " Lazare, sortez du tombeau ! "

Je me figure aisément quels devaient être les sentiments des pèlerins des siècles passés, lorsqu'après un long voyage, ils avaient le privilège de laver leurs yeux à la piscine du Siloé, d'offrir la messe ou de communier dans le sanctuaire dédié à Jésus-Christ " Illuminateur " ; mais, comme je l'ai dit ailleurs, il ne reste plus

rien qui nous rappelle le miracle de la guérison de l'aveugle-né.—Mais le temple de Jérusalem ?

Ah ! le temple ! C'est là que le Sauveur fut présenté à Dieu son Père, et racheté au prix de quelques pièces d'argent quarante jours après sa naissance ; là il enseigna et il écouta les docteurs de la loi à l'âge de douze ans ; au temple il vint sans doute plusieurs fois offrir les sacrifices. Deux fois pendant le cours de sa vie publique, il avait chassé ceux qui en étaient les profanateurs. Dans le temple il avait prononcé le pardon de la femme adultère ; il avait guéri les aveugles et les boiteux, et s'était déclaré le Messie, le fils de David après avoir ressuscité Lazare du tombeau ; là enfin il s'était déclaré la vie du monde, et la source de cette eau merveilleuse qui conduit l'homme à la vie éternelle. Dans cet édifice sacré les prêtres de la loi ancienne avaient glorifié Dieu selon le rite qu'il avait prescrit, ils avaient chanté ses louanges dans les psaumes de David et les écrits inspirés des phophètes, et le Fils de Dieu fait homme y était venu prêcher la doctrine si pure de l'Evangile et annoncer au monde le mystère de l'adorable Trinité.

Mais aujourd'hui, quel contraste, hélas ! Ce n'est plus l'Evangile mais le Coran que l'on y prêche. Le nom de la sainte Trinité, le nom du Verbe fait chair en sont bannis. (1) Les dis-

(1) La mosquée d'Omar est bâtie sur le rocher où étaient autrefois le Saint et le Saint des Saints. Les murs de la ville

ciples de Mahomet ont établi leur demeure dans ce lieu célèbre et le chrétien ne peut y pénétrer qu'en payant une somme d'argent, et en se faisant escorter par un factionnaire turc. C'est pour nous une consolation de savoir que, si le Christ a été en quelque sorte banni de la région où il avait demeuré et fait tant de miracles, il a trouvé des églises et des autels pour le recevoir, dans toutes les parties du monde Quoique l'âme soit saisie d'une tristesse profonde à la vue de la Judée et de Jérusalem, la Judée et Jérusalem n'en restent pas moins chères au cœur chrétien ; car dans ces lieux, par amour pour nous, le Seigneur fit de grands prodiges et prouva manifestement qu'il était le Maître et le Rédempteur du monde.

à l'Est et au Sud protègent les terrains annexés à la mosquée. Au Nord et à l'Ouest ils sont encore protégés par des murs très élevés. A la partie Ouest on peut voir quelques rangées de pierres, qu'on dit avoir fait partie du temple de Salomon, et grand nombre de Juifs y viennent verser des larmes tous les samedis.

CHAPITRE IV.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SOUFFRANT A JÉRUSALEM LE JEUDI SAINT.

Notre Divin Sauveur, durant les trois ans qu'il passa à prêcher l'Evangile, s'était attiré un grand nombre de disciples, surtout par l'effet des miracles opérés en Galilée et en Judée. Il avait préparé la voie à l'établissement de l'Eglise, en choisissant lui-même ses apôtres, et en les instruisant sur la doctrine qu'ils devaient prêcher plus tard. Le peuple était si convaincu qu'il était le Messie promis à Adam et à sa postérité, qu'il l'avait pour ainsi dire porté en triomphe,et proclamé le Fils de David, le Rédempteur promis au genre humain. Ce triomphe de plus avait été tel, que le bruit s'en était répandu dans tout l'univers ; car il ne faut pas oublier qu'il eut lieu durant les fêtes de la Pâque, et dans cette saison la ville sainte était



remplie de pèlerins accourus de tous les points du globe.

Il y avait toutefois à Jérusalem grand nombre de personnes, qui non-seulement refusaient de croire en lui, mais encore poussaient la malice jusqu'à le haïr. C'étaient les premiers des magistrats, les prêtres, les Scribes et les Pharisiens.

Ces gens se seraient bien volontiers attachés à lui, s'il eût fait la promesse de les enrichir ou de les élever en dignité. Mais parce qu'il ne leur promettait que les biens et les faveurs du ciel, parce qu'il avait dénoncé leur avarice, leur corruption et leur hypocrisie, et surtout parce qu'il avait prédit leur ruine prochaine, ils avaient résolu et comploté de le mettre à mort.

L'heure solennelle, l'heure du grand sacrifice avait sonné ! Son dessein, en venant à Jérusalem, était de se livrer volontairement entre les mains de ceux qui avaient juré sa mort.

Nous allons maintenant voir ce qu'il daigna souffrir, et dans le cours du récit nous parlerons encore de Jérusalem, théâtre de ses souffrances. L'histoire de la Passion nous montrera quelle émotion s'empara du monde entier quand le Sauveur apparut dans la Terre-Sainte.

Mais, avant de rapporter les souffrances de l'Homme-Dieu à Jérusalem, j'ai deux demandes à adresser au lecteur :

1. Levez les yeux vers le ciel, promenez vos regards sur la terre et sur les eaux, pensez à tous les êtres qui existent sur la surface du globe, et rappelez à votre esprit toutes ces générations écoulées depuis Adam jusqu'à nous : c'est le Verbe Incarné, le Fils de la vierge Marie, qui, en tant que Dieu, a tout créé et tout dirigé dans le passé. C'est lui qui de nos jours dirige encore le monde. La vie, l'intelligence dont vous jouissez, c'est de lui que vous les avez reçues. Il est en effet la source de la vie, et la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde.

2. N'oubliez pas que votre âme est immortelle ; vous étiez exposé à une damnation éternelle, vous aviez par conséquent besoin d'un rédempteur ; enfin chacune des actions, chacune des prières offertes par le Fils de Dieu, chacune de ses souffrances avait pour objet votre salut à vous, considéré comme individu.

L'Eglise commence à nous entretenir de la Passion de Jésus-Christ, le jour des Rameaux. Ce ne fut toutefois que le jeudi suivant que commença la passion proprement dite, et je vais raconter, ou plutôt je vais essayer de raconter ce que le Fils de Dieu souffrit le soir et durant la nuit du Jeudi Saint.

Je sens que je suis incapable de faire justice à un si grand sujet. Une chose me console toutefois, c'est que chaque année vingt mille pèlerins se rendent à Jérusalem pour vénérer les

lieux sanctifiés par les souffrances de l'Homme-Dieu, et que des millions de chrétiens dispersés sur la surface du globe méditent chaque jour sur ces souffrances, et rendent des actions de grâces à Celui qui les a endurées. Le Seigneur institua le Saint Sacrement, dans cette partie de Jérusalem qui s'élève sur le Mont Sion, et dans la maison qu'y possédait Joseph d'Arimathie. Le Mont Sion est célèbre dans les annales du peuple Juif. L'arche d'alliance y avait été déposée pendant quatre ans, et dans l'arche se trouvait une certaine quantité de la manne tombée du ciel pour nourrir les Israélites dans le désert, touchante figure de la nourriture céleste que le Sauveur devait léguer à son Eglise, la veille de sa mort! La salle de la dernière Cène était vaste et bien garnie, mais qui dira jamais l'angoisse ressentie par le Cœur de Notre-Seigneur lorsqu'il y entra? Il voit devant lui les douze apôtres, à qui il a prodigué les marques de son affection, et hélas! l'un d'eux va le trahir! Oui, Judas l'a déjà vendu pour trente pièces d'argent, et s'est engagé à le livrer pour cette somme entre les mains de ses ennemis. Notre-Seigneur ressentit jusqu'au fond de l'âme l'ingratitude de ce traître! "Si c'eût été un ennemi, je l'aurais volontiers enduré... mais toi, l'ami de mon cœur, le compagnon de ma vie!" Psaume LIV: 13, 14.) Il voyait déjà Judas mettant fin à ses jours, mourant dans le désespoir et se précipitant dans les abîmes éternels.

Il savait aussi à l'avance que Pierre, Pierre le chef futur de son Eglise, allait le renier cette nuit même, il savait que tous ses apôtres l'abandonneraient et le laisseraient seul exposé aux insultes de ses ennemis. Il avait aussi devant l'esprit, toutes les tortures et du corps et de l'âme auxquelles il allait se soumettre. Néanmoins il s'en va avec les onze apôtres au jardin de Gethsémanie. Judas, qui l'a devancé, va, dans un instant, livrer son Maître à ses ennemis. La distance du mont Sion au jardin de Gethsémanie est sûrement d'un mille. La manducation de l'agneau pascal, l'institution de la Sainte Eucharistie, et le discours après la Cène avaient pris un temps considérable, et il était assez tard quand ils partirent pour le Mont des Oliviers.

David, évitant la poursuite d'Absalon, son fils révolté, s'était enfui du Mont Sion, et, accompagné de ses soldats et de ses serviteurs, avait gravi la Montagne des Oliviers. En cette occasion, tous les fuyards avaient, dit-on, la tête couverte, et la honte et la douleur leur arrachaient des pleurs et des cris. David, lui, vainquit son fils ; mais Notre-Seigneur fut réellement et en vérité livré par Judas et abandonné de tous ses apôtres : puis le lendemain il fut mis à mort sur le calvaire.

La tradition ne parle pas du sentier ou de la rue que suivit le Sauveur en se rendant du mont Sion au jardin des Olives. Tout porte à

croire qu'il y avait à cette époque des rues régulières dans ce lieu aujourd'hui désert. Le voyage toutefois dut être pénible, car il leur fallut descendre le mont Sion, passer la colline d'Ophel, et monter ensuite jusqu'au jardin de Gethsémanie.

Gethsémanie était le nom d'une villa ou maison de campagne bien connue par les oliviers qui y croissaient. Les terrains de cette villa s'étendaient à une certaine distance le long du pied de la montagne, et un chemin les séparait du torrent du Cédron. Le Sauveur était venu souvent dans ce lieu avec ses disciples, et Judas savait bien qu'il l'y trouverait. Le traître avait pris toutes ses mesures pour s'emparer du Maître, et nous le verrons bientôt arriver avec une bande "d'hommes et de serviteurs fournis par les prêtres et les pharisiens, et porteurs de flambeaux et d'épées."

Entrons avec le Sauveur dans le jardin. Il a laissé huit des apôtres à une petite distance, il est accompagné de trois d'entre eux seulement, Pierre, Jacques et Jean. Du chemin qu'il a suivi le long du torrent, il monte au milieu des oliviers, et dit à ses trois apôtres de s'arrêter pendant qu'il va prier à une petite distance de là. Ces trois apôtres étaient très attachés à leur Maître, mais succombant à la fatigue, à la crainte et aussi à la douleur, ils s'endormirent bientôt sur un rocher que l'on montre encore au pèlerin, et où ils passèrent une partie de

cette terrible nuit. A une portée de pierre de cet endroit il y avait un enfoncement, quelques-uns disent une grotte. Dans ce lieu, dans l'obscurité de la nuit, Notre-Seigneur se trouve maintenant seul. Hélas ! non-seulement il est laissé sans un ami pour le consoler, mais Dieu même semble l'avoir abandonné. C'est là le temps qu'il a voulu choisir pour sentir le poids des iniquités de l'univers. " Les frayeurs de la mort l'entourent ; le torrent des iniquités l'accable, les tourments de l'enfer l'environnent de toutes parts. " (P. XVII.)

Tout d'un coup il se voit comme écrasé par les péchés du monde passés, présents et futurs. Voyez votre Dieu prosterné sur le sol dans une des grottes de ces montagnes de la Judée, dont la vue même aujourd'hui nous rappelle, d'une manière si frappante, le déluge qui bouleversa la terre ! Voyez-le abîmé dans son agonie, près de ce lac empoisonné qui couvre, dit-on, les ruines de Sodome et de Gomorrhe ! Oh ! il lui faut expier non-seulement le péché d'Adam et de ses fils, non-seulement les péchés des habitants de Sodome, mais " Le Seigneur a placé sur lui toutes nos iniquités ! " Il a sur lui tous les larcins, les homicides, les adultères, les blasphèmes et les intempérances commis ou à commettre jusqu'à la fin des temps.

Le Sauveur connaît le pouvoir et la sainteté de son Père, il connaît aussi le néant de l'homme et, par conséquent, l'énormité de sa désobéissance ;

non-seulement il voit tous ces crimes différents, mais c'est comme un poids énorme qui l'écrase, ils semblent pénétrer jusqu'au fond de son âme, cet abîme de pureté et de sainteté. Cette âme est saisie d'horreur à la vue des fautes dont il s'est chargé, et de la bouche du divin Sauveur, qui n'avait rien tant à cœur que de souffrir, sort cette exclamation de douleur: "O mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi!" (St. Matt. XXVI: 39.)

Les évangélistes semblent être à court d'expressions pour décrire les souffrances du Seigneur; voici comment ils s'expriment: "Alors il commença à devenir triste, abattu sous l'empire de la crainte et du dégoût." O mes amis, cette scène d'angoisse se passa dans une terre éloignée, et alors inconnue; plus tard nos pères construisirent une église à l'endroit de l'agonie; mais elle n'existe plus, il n'en reste que le soubassement. Les pèlerins disent la messe ou reçoivent la sainte communion à l'endroit même qui fut arrosé du sang de Jésus-Christ. Si cet auguste privilége n'est accordé qu'à quelques-uns, tous devraient du moins aller à Jésus dans le sacrement de son amour, et lui demander pardon, surtout durant les jours destinés à honorer sa passion et sa mort.

Cet état terrible et désolé, que l'on appelle ordinairement l'agonie de Notre-Seigneur, dura pour le moins une heure de temps. Il se releva trois fois, pour aller chercher quelque consola-

tion auprès de ses amis, mais chaque fois il les trouva endormis ; alors il leur dit : " Ainsi vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? "

L'Evangile rapporte que, durant son agonie, un ange descendit du ciel pour le consoler et le fortifier. Alors, après avoir prié, il se leva tout à coup, marcha vers ses apôtres, disant : " Levez-vous, car celui qui doit me trahir approche. "

Comme il parlait encore, Judas, l'un des douze, arriva, et avec lui une grande multitude d'hommes, munis de bâtons et de glaives. Il y avait aussi à sa suite une compagnie de soldats romains, envoyés par les prêtres et les Pharisiens.

Les pères Franciscains en Terre-Sainte ont acheté et entouré de murs une grande partie de ce qui était autrefois le jardin de Gethsémanie. Au nord-est, à côté du mur, on peut voir le rocher où les trois apôtres s'endormirent ; à quelques pieds plus loin vers le sud on remarque une colonne peu élevée, tout à fait isolée, dans un lieu étroit, entre deux murs. Ce fut là que Judas trahit son Maître par un lâche baiser. Ce fut aussi à cet endroit que la bande de soldats et de serviteurs députés par les Juifs s'empara de Jésus et le lia. De là on l'emmena chez Anne. (St. Jean, XVII, 12.) Anne avait rempli l'année précédente la charge de grand-prêtre ; il était le beau-père de Caïphe. Les commentateurs nous disent qu'Anne et Caïphe occupaient des compartiments distincts

dans le même édifice, et que ces compartiments étaient séparés par des cours formant dépendances de l'édifice en question. Cela pouvait bien être. Quoiqu'il en soit, nous savons que le lieu où le Sauveur fut conduit du jardin des Olives était très près de la maison bâtie sur le mont Sion, où le saint sacrement de l'Eucharistie avait été institué. Il dut donc repasser une seconde fois le torrent de Cédron et gravir deux collines avant d'arriver à la maison d'Anne. Une légende rapporte que pendant qu'on lui faisait traverser le pont du Cédron, ses ennemis le poussèrent si violemment qu'ils le firent tomber sur les roches ; leur désir était de le tuer, et de faire croire plus tard que sa mort avait été le résultat d'un accident.

Arrivé en présence d'Anne, le Seigneur fut interrogé au sujet de ses disciples et de la doctrine qu'il prêchait. Ce fut alors qu'après la réponse pleine de sagesse et de dignité qu'il fit au grand prêtre, un des serviteurs le frappa au visage. Le lieu où cette scène se passa se trouve maintenant enclos dans une église occupée par les Arméniens.

Le suprême tribunal des Juifs se rassembla dans le palais de Caïphe, qui était le pontife de cette année. Anne y fit conduire Notre-Seigneur enchaîné comme un criminel. Les membres de ce tribunal s'étaient réunis, non pas dans le dessein de découvrir la vérité, mais bien dans le but avoué de trouver quelque accusation contre

lui et de le condamner à mort. Les dépositions des témoins ne concordaient pas, et Jésus ne répondit pas un mot à tout ce qu'ils dirent de lui. Le président de cette inique assemblée, Caïphe, quoique représentant de Dieu, en sa qualité de grand-prêtre, était un homme impie qui ne reculait devant rien pour conserver sa position élevée. Aussi, lorsque, s'adressant solennellement à Notre-Seigneur, il lui dit : "Je vous adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu." (St. Matt, XXVI, 63.) Jésus répondit :—" Vous venez de le dire. De plus je vous le dis, plus tard vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, et paraissant dans les nuées du ciel." (ibid) Après que le Sauveur eut ainsi parlé, le grand-prêtre déchira ses vêtements, déclarant qu'il venait de blasphémer, et tout le conseil s'écria d'une voix unanime : " Il mérite la mort." Ce jugement, qui n'était qu'une farce, s'était terminé le matin de bonne heure dans la maison de Caïphe. Immédiatement après, les juges iniques s'étaient retirés, mais l'adorable victime était restée entre les mains des soldats et des valets. Ceux-ci de s'en moquer, de le bafouer, de lui bander les yeux et de le frapper au visage en disant : " Dis-nous qui t'a frappé ? " Ils ne cessèrent de l'insulter et de proférer des blasphèmes contre lui. (St. Luc, XXII, 63, etc.) Une pieuse tradition rapporte qu'après ce traitement barbare, ils le renfermèrent, après l'avoir enchaîné, dans un coin obscur et isolé du palais. Nos ancêtres dans

la foi construisirent une église à l'endroit où s'élevait la demeure de Caïphe. Dans cet édifice, qui est encore debout, un autel très petit désigne l'endroit même où le Sauveur passa la dernière partie de cette nuit terrible. (1)

Durant cette nuit de tortures et d'ignominies, le Sauveur n'avait personne pour le soutenir. Tous ses apôtres l'avaient abandonné et Pierre lui-même, qui peu d'heures auparavant disait qu'il ne le renierait jamais, venait de déclarer solennellement, à trois reprises différentes et avec serment, qu'il ne le connaissait pas. Les évènements que nous venons de rappeler forment l'histoire de ce que Notre-Seigneur souffrit dans son corps adorable, le Jeudi Saint, la veille de sa passion. Nous disons les souffrances qu'il endura dans son corps, car qui dira jamais les tourments qu'il éprouva dans son âme ? La chute de Pierre, la trahison de Judas et sa perte éternelle, les offenses faites à son Père et l'impénitence du grand nombre : tout cela dut briser le cœur de notre Dieu.

Mais ici une pensée se présente à notre esprit. Etait-il bien le Tout-Puissant et le Fils de Dieu, Celui qui souffrit tant d'outrages et d'ignominies de la part de ces méchants ? La réponse est toute simple : il souffrit tout cela dans la nuit

(1) Les Arméniens sont aujourd'hui possesseurs de cette église. Chaque année, le lundi de la Pentecôte, les pères franciscains ont le droit d'y célébrer pendant six heures de temps.

du jeudi, et il mourut le lendemain, parce que telle était sa volonté sainte. La veille même de sa mort, il fit éclater encore la divinité de sa mission par l'accomplissement de ces prodiges dont l'homme est absolument incapable. Retournons en esprit au jardin des Olives. Voyez la foule des soldats et des méchants qui s'avance pour le saisir. Il va lui-même avec une grande majesté au-devant d'eux ; à peine a-t-il dit un mot que tous reculent, ils sont pour ainsi dire jetés à terre par une main invisible. Un moment après, saint Pierre tire son épée pour défendre son Maître et coupe l'oreille droite de Malchus, le serviteur du grand-prêtre. Le Sauveur commande qu'on lui amène ce malheureux et il remet à sa place l'oreille de Malchus. Il est vrai qu'il ne se défend pas en présence de ses juges, mais quand il est question de la divinité de sa mission, il déclare à la foule qu'il est le Fils de Dieu, et qu'un jour les hommes le verront assis à la droite de Dieu. (St. Marc, XIV, 12.)

Un Dieu seul pouvait montrer tant de compassion pour les pécheurs, au milieu des souffrances. Au jardin des Olives, Judas le trahit par un baiser. Que ne commande-t-il à la terre d'engloutir ce malheureux ? Oh ! ne le pensez pas. A l'instant même où Judas le livre pour une vile somme d'argent (la somme même qu'on payait pour un esclave), il n'éprouve pour le traître que des sentiments de compassion : "Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? (St. Mat.

XXVI, 30.) Judas, c'est ainsi que vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser." (St. Luc, XXII, 48.)

Depuis longtemps Judas était un indigne apôtre. Le Seigneur savait qu'il n'était qu'un hypocrite et un voleur, disposé à commettre même les plus grands crimes pour remplir sa bourse. Mais Pierre, l'ami de son cœur, à qui il avait prodigué les marques de sa grande prédilection, qu'il venait d'annoncer comme le chef futur de son Eglise, Pierre lui-même le renie jusqu'à trois fois dans cette nuit douloureuse. Il le renie à la voix d'une servante ; il confirme son apostasie par un serment, au moment même où son Maître avait tant besoin de quelqu'un pour le consoler. Eh bien ! sera-t-il pardonné ? Pierre renia son Maître non loin de l'endroit où David avait déshonoré la femme d'Urie. C'est encore dans ce voisinage que le Roi pénitent vint plus tard expier sa faute et exhaler sa douleur dans les psaumes où il invoque la miséricorde de son Dieu. " Ayez pitié de moi, ô Seigneur, selon votre grande miséricorde, effacez le péché de mon âme, purifiez-la de toutes ses iniquités." David demeura quelque temps en état de péché, il ne devint pas de suite un grand pénitent.

Mais notre apôtre fut plus prompt à se repentir. Si vous visitiez jamais Jérusalem, et que vous vous rendiez du mont Sion au jardin des Olives, vous trouveriez sur votre chemin

une caverne connue dans le temps sous le nom de chapelle " *Sancti Petri in Galli cantu*, chapelle de saint Pierre, au chant du coq. " On dit que c'est là qu'il s'arrêta, écrasé de honte et de douleur, après avoir renié son Maître. Depuis ce jour jusqu'à la dernière heure de son existence, Pierre ne perdit jamais le souvenir de sa chute, La tradition rapporte que ses yeux et ses joues portaient la trace de ses larmes ; dans sa vieillesse il avait presque perdu la vue, et ses joues étaient pour ainsi dire creusées par les larmes qu'il n'avait cessé de répandre. Tout le monde sait comment il fut converti. " Le Seigneur jeta un regard sur Pierre... et Pierre sortit et pleura amèrement. " (St. Luc, XXII, 61-62.) Un Dieu seul pouvait payer de tant de charité une si grande ingratitude. Ayons bien garde d'oublier que toutes les souffrances qu'il endura la veille de sa Passion, il les avait toutes acceptées pour le rachat de nos âmes. Dieu, dans sa divine Providence, a ainsi inspiré l'Eglise pour que partout et toujours elle nous rappelle la Passion du Fils de Dieu, surtout durant les jours de la Semaine sainte.

Et, retournant en esprit sur la montagne de Sion aujourd'hui même, il me semble voir surgir devant moi les monuments de la colère de Dieu contre le pécheur. De la montagne de Sion on peut voir le "*mont du Mauvais Conseil*". C'est un champ situé sur une colline, au-delà de la vallée du Hinnon, vis-à-vis de la maison de Caïphe. C'était jadis le jardin de cet homme

8

méchant. Dans ce jardin, où les ennemis du Sauveur s'étaient rassemblés, Caiphe avait solennellement fait la déclaration suivante : " Vous ne savez rien du tout, ne voyez-vous pas qu'il est avantageux pour vous qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation ne périsse pas tout entière ; et dès lors ils cherchèrent les moyens de faire mourir Jésus." (St. Jean, XI.)

Depuis ce jour, les chrétiens ont toujours regardé avec des sentiments de terreur cette place où ces paroles furent prononcées, et on l'a nommée *le mont du Mauvais Conseil.*

Si de la montagne de Sion nous portons nos regards vers le Levant, nous distinguons, sur le flanc d'une montagne aride, quelques constructions, basses, irrégulières, impossibles à décrire. C'est le lieu qu'habitent les lépreux ; on dirait un endroit maudit. Or, cette montagne, on l'appelle *le mont du Scandale,* et une histoire bien triste s'y rattache.

Salomon, le grand Roi, avait passé la plus grande partie de sa vie dans la crainte de Dieu : dans l'univers entier, il était fameux par sa sagesse et sa puissance, mais dans sa vieillesse il avait donné toutes les affections de son cœur à des femmes étrangères. Les passions corrompirent son intelligence, et ce fut sur cette montagne que le malheureux éleva des temples aux dieux de ses concubines. C'était tout auprès et en face du mont Moriah, où il avait, dans des

jours meilleurs, élevé à Dieu le temple si renommé et si connu de toute la terre.

Plus loin, vers le Sud-Est, se trouve la mer Morte, dont les eaux empoisonnées couvrent les ruines des cinq villes coupables qui périrent par le feu du ciel.

Plongez maintenant vos regards dans la ravine, aux pieds du mont Sion, au point où se joignent les deux torrents Gehon et Cédron ; on vous montrera la place où se trouvait jadis l'arbre auquel Judas se pendit : et, pendant qu'il était suspendu à ces arbres, " Il creva par le milieu et ses entrailles se répandirent sur le sol."

A quelques pas plus loin, se trouve l' " Haceldama," le champ du Sang, le champ payé par l'argent que Judas obtint pour prix de sa noire trahison. Il y fut le premier enterré. Là fut déposé son corps objet d'horreur aux yeux du public, tandis que son âme fut ensevelie dans l'enfer.

Mais laissons-là ces lieux profanés par le crime de l'homme, laissons-là les monuments de la colère de Dieu contre l'homme coupable.

Quand nous pensons à Jérusalem, surtout durant le Jeudi Saint ; tout dans son enceinte, ses collines, ses vallées, ses rues, ses jardins, tout nous rappelle Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pas un endroit de la ville qui n'ait été sanctifié par sa présence. Voilà Gethsémanie qu'il arrosa de ses larmes et de son sang ; voici le temple où il enseigna et opéra tant de miracles.

Voici encore la voie qui conduit du prétoire de Pilate jusqu'au sommet du Calvaire. Demain, Jésus suivra ce chemin, chargé de sa croix, de sa croix si lourde; demain, il mourra sur cette croix pour le rachat du genre humain. Comme nous sommes encore en esprit sur la montagne de Sion, rappelons-nous que c'est là qu'il ordonna les premiers prêtres et leur donna le pouvoir d'offrir le saint sacrifice. Au même endroit, après sa résurrection, il leur dit: "Comme le Père m'a envoyé, Moi aussi je vous envoie... Recevez le Saint - Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez." (St. Jean, XX, 21, 22, 23.)

Jérusalem sera toujours chère à tous les cœurs vraiment chrétiens. Si tous ne peuvent aller visiter les Lieux Saints, tous du moins peuvent suivre le Seigneur dans la voie douloureuse, tous peuvent recourir à ses sacrements et aller le visiter dans les tabernables où il a établi sa demeure.

CHAPITRE CINQUIÈME

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST A JÉRUSALEM LE VENDREDI-SAINT.

Jésus-Christ devant Pilate—La Flagellation—Le portement de la Croix—Le Calvaire—La tombe de Joseph—L'église du Saint Sépulcre.

Le Seigneur, laissé enchaîné à une muraille, dans une partie obscure de la demeure du grand prêtre, éprouva, durant cette nuit terrible, les mêmes douleurs intérieures qu'il avait éprouvées au jardin des Olives. Son " âme fut triste, triste jusqu'à la mort ; " les péchés du genre humain pesaient sur lui comme une masse énorme. Non content cependant de se résigner à la volonté de son Père, l'Homme-Dieu soupirait après l'heure où il donnerait sa vie pour le salut du monde. Il vit par la pensée tous les péchés commis par Adam et ses descendants

durant les 4000 ans qui précédèrent le déluge; les péchés commis par les habitants de Sodome et les péchés commis par le peuple choisi de Dieu. Il vit par la pensée durant cette même nuit toutes les nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe tournant l'une après l'autre le dos à Dieu Créateur, pour courber le genou devant des idoles, ouvrage de la main des hommes, ou devant des objets créés par Dieu lui-même. Les crimes que les générations à venir devaient commettre étaient également présents à sa mémoire.

Nul que lui-même n'était capable de satisfaire pour les péchés du monde: aussi avait-il dit: " Ecce venio, me voici!"

Cependant, du haut de la montagne de Sion, on aurait pu jouir d'un bien beau spectacle le matin du jour dont nous parlons. Des milliers de Juifs de toutes les parties du monde se trouvaient dans la ville sainte; ils étaient venus adorer leur Créateur dans le Temple, ce Temple de Salomon, qu'Hérode avait encore décoré et agrandi. Les prêtres et les lévites se rendaient à la maison de Dieu, où chaque matin et chaque soir on offrait pendant toute l'année un agneau en holocauste à Dieu, mais aujourd'hui on allait immoler bien des milliers de ces animaux, car c'était la Pâque, ou l'anniversaire du jour où les Hébreux sur la terre d'Egypte avaient été sauvés du glaive de l'ange exterminateur, en marquant du sang de l'agneau les portes de

leurs demeures. Dans cette partie du temple qu'on appelait " le Saint " on voyait, toujours présentes devant Dieu, des offrandes qu'on devait y apporter. Douze pains, représentant les douze tribus, y étaient déposés chaque matin ; les lumières ne cessaient jamais de brûler sur le chandelier à sept branches, et sur l'autel des parfums on brûlait chaque jour de l'encens et les parfums les plus rares. Les prêtres et les lévites, dont le nombre s'élevait à plusieurs milliers, étaient occupés à offrir les sacrifices, et le peuple priait dans le temple et mêlait sa voix aux chants de ces nombreux lévites, qui chantaient les louanges de Dieu dans les psaumes inspirés des prophètes.

Tous les prêtres cependant ne s'étaient pas rendus ce jour-là au temple ; plusieurs d'entre eux, les grands prêtres à leur tête, cherchaient une autre victime, un agneau d'un autre genre, dont le sang, à leur insu, devait purifier l'univers. Quels seraient les heureux effets de la mort du Sauveur, ils ne le savaient pas ; c'était la haine seule qu'ils portaient à Jésus-Christ, qui leur fit prendre la résolution de le mettre à mort. Pendant qu'il était encore dans sa prison sur le mont Sion,les anciens du peuple,les princes des prêtres et les scribes s'étaient réunis dans une chambre située à la partie nord-ouest du temple, et cette salle, dit-on, sert encore aujourd'hui aux Turcs de tribunal civil.

Ce fut dans cette salle qu'ils l'amenèrent, afin

de chercher un prétexte pour le faire condamner à mort par le gouverneur romain. Le conseil des Juifs avait bien le pouvoir de juger en matière religieuse, mais il n'avait aucunement pouvoir de condamner à la peine capitale ; ce privilège lui avait été enlevé.

Le pays des Juifs avait été réduit en province romaine, et comme tel était gouverné par un officier romain qui résidait habituellement en Césarée, mais qui était venu en ces jours de la Pâque à Jérusalem avec une escorte de soldats, afin de maintenir la paix et de réprimer les troubles en cas où il en éclaterait parmi la foule. Le nom du gouverneur, à l'époque dont nous parlons, était Ponce Pilate. Lui seul pouvait condamner Jésus à mort, quoique cependant le conseil des Juifs eût le pouvoir de le juger. Quand le grand prêtre lui posa la question "Etes-vous le Christ ?" Il répondit comme la veille : "Vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu." Tous ajoutèrent : "Vous êtes donc le Fils de Dieu ?" Il répondit : "Vous l'avez dit." Quoique les miracles qu'il avait opérés fussent une preuve bien évidente de sa mission divine, ses ennemis en ce moment firent semblant d'être indignés de cette réponse, et ils commencèrent tous à s'écrier qu'il avait blasphémé. (Voir St. Luc, XXII.)

Le Sauveur était enchaîné quand il entra dans la salle du Sanhédrin, en revenant de chez Caïphe. On peut croire que ses bras furent

déliés pendant l'interrogatoire, mais dès que celui-ci fut terminé on l'enchaîna de nouveau, et on l'emmena au palais de Pilate. Il est très probable qu'au moment dont nous parlons, une grande foule s'était déjà portée vers cette partie de la ville, curieuse de savoir comment tout cela finirait. Oh ! quel affreux spectacle que de voir " le Fils de Dieu, Tout-Puissant comme son Père, " accusé par cette assemblée de criminels hypocrites, exposé à leurs insultes et à celles de la foule ! Ils le font paraître comme criminel en présence d'un juge idolâtre et osent demander sa mort à grands cris. La distance du mont Sion à la salle du Sanhédrin était à peu près d'un demi-mille, mais du Sanhédrin à la demeure de Pilate la distance était plus courte.

Quand le gouverneur romain venait de Césarée à Jérusalem, il occupait ce lieu que les évangélistes nomment " pretorium, le prétoire." C'était une grande et splendide forteresse, destinée à servir de caserne aux soldats romains. Cette forteresse formait la partie nord-ouest du mur de l'esplanade ou plateforme du temple. Au centre se trouvait une cour, dans la partie nord il y avait un balcon ou galerie, et en face un large carré.

De ce balcon on pouvait adresser la parole au peuple assemblé dans le carré. Pilate, le gouverneur romain, était non - seulement un païen, mais encore un homme ambitieux, capable de tous les crimes pour conserver son pouvoir.

Il ne tarda pas à découvrir que Jésus était innocent, qu'il n'avait eu nullement le désir de devenir le roi temporel des Juifs, et surtout qu'il n'avait rien fait pour soulever le peuple, autant de mensonges que ses ennemis avaient inventés contre lui. Pilate aurait bien volontiers renvoyé Jésus libre de toute accusation, mais il craignait de perdre l'estime de ceux qui l'accusaient, et, aussitôt qu'il sut que le Sauveur était de Galilée, il l'envoya à Hérode, tétrarque de cette province, espérant que l'action du prince lui épargnerait le trouble de se prononcer dans un cas aussi difficile. Hérode, tétrarque de Galilée, n'avait pas juridiction à Jérusalem. Ce n'était pas le lieu de sa demeure, il n'y était venu qu'à l'occasion de la Pâque, parce qu'il était lui-même Juif. Figurez-vous, maintenant, le Sauveur traîné comme un criminel encore une fois du tribunal de Pilate au palais d'Hérode. Cet Hérode dont il est question est le misérable qui vivait dans l'adultère avec la femme de son frère, et qui fit trancher la tête à saint Jean-Baptiste.

Au palais d'Hérode, la scène qui s'était passée chez Pilate se renouvela encore. Les ennemis du Seigneur continuent de l'accuser et, lui, garde le même silence solennel. Il n'ouvre pas la bouche pour se défendre, parce qu'il a résolu de mourir. Hérode et sa cour le comparent à un fou ; car, voyant qu'ils ne peuvent obtenir de lui ni miracle ni réponse, ils se mettent à se moquer de lui et lui jettent sur les épaules un manteau

blanc, emblême de la folie. Il est toutefois évident qu'Hérode ne l'avait trouvé coupable d'aucun crime, et pensait qu'il n'y avait pas le moindre danger à le laisser aller en liberté. Hérode le renvoie à Pilate. Mais les ennemis de Jésus, qui avaient juré de répandre son sang, l'accompagnent jusqu'au palais de Pilate, lui prodiguant des insultes et des outrages, ils cherchent à communiquer leur rage à la foule toujours croissante. Comme la première fois, le Sauveur est introduit dans le prétoire, et ses ennemis restent en dehors, vis-à-vis de la galerie dont nous avons parlé. En ce moment la foule vient trouver le gouverneur pour demander la grâce d'un prisonnier ; c'était un ancien usage, renouvelé chaque année à l'occasion des solennités de la Pâque.

Parmi les prisonniers il y avait un criminel bien connu par sa scélératesse, c'était Barabbas le meurtrier, le séditieux. Il vint à l'idée de Pilate qu'en offrant à la foule la liberté de Jésus-Christ, il parviendrait à l'arracher à la mort. Mais le peuple, soulevé par les calomnies des Pharisiens, s'écria comme un seul homme : " Nous ne voulons pas de Jésus ; non, mais laissez aller Barabbas ; crucifiez Jésus de Nazareth."

En rapportant ces faits, qui ne sont, hélas ! que trop vrais, nous nous arrêtons, saisis d'étonnement, et nous nous demandons : " Comment le Roi Immortel et Tout-Puissant a-t-il pu se résigner à endurer tant d'ignominies ? Est-il

possible de le croire ?" "Ah ! Dieu a placé sur son Fils toutes nos iniquités, il l'a frappé à cause des crimes du genre humain." La foule en face du prétoire ne savait ni ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait. Nos péchés étaient les accusateurs qui criaient à haute voix : "Crucifiez-le, faites-le disparaître !" Les cris de la populace devenaient pourtant de plus en plus séditieux. On fit comprendre au gouverneur qu'à moins d'exaucer les désirs du peuple, il serait considéré comme ennemi de l'empereur romain. Pilate n'eut pas le courage de faire tête à l'orage ; il succomba à la tentation. Le peuple avait demandé que Jésus fût crucifié, il lui accorda ce qu'il demandait, puis le lâche se lava les mains en disant : "Je suis innocent du sang de ce juste."

Des cris d'une joie sauvage durent acclamer la condamnation du Sauveur ; ses amis durent verser en ce moment des larmes amères, mais ils n'osèrent ouvrir la bouche, car les deux pouvoirs, civil et spirituel, et la multitude insensée, demandaient tous à la fois la mort de l'Homme-Dieu. C'est dans le prétoire que Jésus avait été condamné par Pilate à être crucifié ; et la coutume voulait que les criminels fussent flagellés avant d'être mis à mort. Le but de la flagellation était d'augmenter les souffrances du coupable ou de lui faire avouer son crime. Aussitôt les soldats firent un cercle autour du Sauveur, et les exécuteurs s'emparèrent de sa personne.

De la cour, on le traîne dans le carré qui fait face au prétoire, et on l'approche d'une colonne peu élevée, on lui arrache ses vêtements, on lui attache les mains avec des cordes que l'on passe dans un anneau au sommet de la colonne, et la flagellation commence.

Pour ce supplice barbare on se servait de petites baguettes d'orme, ou de lanières de cuir garnies de petites boules de fer. Combien de temps dura le supplice, nous ne le savons pas; mais il est permis de croire qu'il ne cessa que lorsque le patient fut sur le point d'expirer. Et alors un soldat coupa la corde qui le retenait à la colonne, et le Sauveur épuisé tomba sur le sol, nageant dans son sang.

Cette flagellation qui mit à nu les os du divin Sauveur avait été prédite bien auparavant par le prophète en ces termes: " Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os."

Ce supplice avait eu lieu en présence d'une foule immense, devant laquelle le Christ fut contraint de replacer ses vêtements sur les plaies béantes qui couvraient tout son corps. L'herbe resta-t-elle empreinte de son sang, n'y eut-il là personne pour recueillir les morceaux de sa chair sacrée, et les touffes de cheveux arrachés de sa tête sous les coups de la flagellation; ou bien la foule cruelle vint-elle fouler aux pieds tous ces précieux lambeaux qui dénonçaient le plus grand des crimes? Nous ne le saurons jamais. Mais si vous allez un jour en Terre-

Sainte, ne manquez pas de visiter l'église de la flagellation. L'édifice n'est ni grand, ni richement décoré, mais sous l'autel vous lirez cette inscription : " Alors Pilate s'empara de Jésus, et, *ici*, il le fit flageller. "

De la colonne de la flagellation, le Sauveur fut conduit à travers la foule ignoble, une fois encore et maintenant pour la dernière fois, dans la salle du prétoire du gouverneur. Il était abandonné désormais à la fureur des soldats romains.

Ceux-ci, païens, méprisaient les Juifs, et ils avaient entre les mains un homme accusé d'avoir voulu se faire leur roi, et pour ce, condamné à mort. Les armées romaines usurpaient quelquefois à cette époque le pouvoir d'élever quelqu'un de leurs généraux aux dignités d'empereur romain, ou de gouverneur de provinces dans l'empire. Quand le Sauveur fut livré entre les mains des soldats, dans la cour du palais, l'idée leur vint de s'amuser aux dépens de l'Homme-Dieu. Par une infâme moquerie, ils résolurent d'imiter la cérémonie d'un couronnement royal, et toute l'escorte, qui se montait à cinq cent vingt-cinq hommes, se mêla à ce jeu cruel. Un roi doit avoir un trône, ils l'assirent sur une colonne brisée, au milieu de la cour. Un roi doit avoir une couronne, ils en firent une d'épines et la lui placèrent sur la tête, ou, pour mieux dire, ils la lui enfoncèrent dans la tête. Un roi est revêtu de pourpre, ils lui arrachent violemment

ses habits, et sur son corps sanglant et ses épaules meurtries, ils jettent un vieux manteau de pourpre tout usé. Un roi doit avoir un sceptre, ils lui mettent un roseau à la main ; un roi reçoit les hommages de ses sujets, toute la bande de furieux passe en rond autour de lui, et fléchit le genou en disant : " salut, roi des Juifs ; " on lui crache au visage, et prenant le roseau, ces barbares vont jusqu'à le frapper à la figure et sur la tête. (St. Jean, XXVII, 27.)

Pendant le Carême, la Sainte Eglise célèbre la fête de la Couronne d'épines ; c'est pour expier les ignominies que le Sauveur endura dans cette circonstance, et elle s'adresse à chacun de ses enfants en ces termes : " Venez adorer le Christ Seigneur couronné d'épines. "

Bien des années auparavant, Abraham était venu avec son fils Isaac à la terre de Moria. Il avait étendu son fils sur l'autel, et levé la main pour immoler celui qu'il aimait tant, mais Dieu avait député un ange qui vint arrêter son bras. Le patriarche leva les yeux et vit derrière lui un bélier embarrassé dans les ronces ; il le prit et l'offrit en sacrifice à la place de son fils. Mais Dieu le Père n'épargna pas son propre Fils. Des épines cruelles percent le front de Jésus-Christ, il en est couronné, il va bientôt prendre le chemin du Calvaire, " comme un agneau qu'on mène à la boucherie, et il n'ouvrira pas la bouche pour se plaindre. "

Dix-huit siècles et demi se sont écoulés de-

puis le " Couronnement d'épines " dans la salle du prétoire. Quelques années après, la forteresse fut rasée. Les chrétiens plus tard élevèrent de beaux monuments dans ce lieu sanctifié par les souffrances du Sauveur. Mais de nos jours, par une disposition insondable de la divine Providence, le lieu où se trouvait jadis le prétoire de Pilate est devenu une caserne pour les soldats ; une mosquée s'élève à l'endroit même du Couronnement, et les chrétiens n'ont pas d'accès en ce lieu actuellement occupé par les soldats turcs comme il l'était jadis par le gouverneur romain et sa suite armée.

Après cette horrible flagellation, Jésus-Christ fut chargé de la lourde croix qu'il porta jusqu'au sommet du Calvaire. Des milliers de chrétiens vont chaque année méditer à Jérusalem, et prier à toutes les stations que le Sauveur fit dans ce pénible et douloureux voyage. Mais à la première station, il leur faut rester debout et prier à une certaine distance du lieu où Jésus fut condamné à mort ; de même que le jour où la sentence fut portée, le peuple se trouvait en dehors en face du prétoire, de même aujourd'hui le chrétien ne peut y entrer, car le lieu de la première station n'est pas abordable aux disciples de Jésus-Christ.

La lourde croix fut placée sur les épaules du Sauveur, autant qu'on peut en juger, sous le balcon d'où Pilate s'adressa à la foule réunie dans le carré. Dans la condition actuelle *de la voie*

douloureuse, il existe une longue mais peu rapide descente jusqu'au lieu où le Sauveur tomba la première fois. En général, la température est très élevée en ce lieu. Il était onze heures du matin environ, la croix était pesante, et dans la flagellation le Seigneur avait perdu beaucoup de sang. Il s'affaissa sous le poids de la croix, et, pour augmenter encore en quelque sorte sa confusion, il choisit pour le lieu de la chute un endroit où les deux rues se coupent, et où, par conséquent, la foule était plus nombreuse, cette foule qui ne cessait de l'insulter et de blasphémer. A cent trente-cinq pieds de cet endroit, existait autrefois un monument dédié à " Notre-Dame des Douleurs. " Une pieuse tradition rapporte que ce fut là que Marie rencontra son Fils, qui lui dit : " Ma mère, salut ! " La Vierge Mère, dit-on, s'évanouit et tomba sur le sol, sans pouvoir proférer une parole. La vue de notre Sauveur en ce moment était en effet capable d'arracher des larmes à tout spectateur. C'était après sa chute ; la croix était sur ses épaules, et les épines s'enfonçaient de plus en plus dans son front ; ses vêtements, ses mains, sa face adorable étaient couverts de sueur, de poussière et de sang, et il se trouvait dans une vallée aux pieds du mont Akra, qu'il devait gravir avant d'arriver au lieu de l'exécution.

Alors ses bourreaux, craignant qu'il n'expirât sous le poids de la croix, se saisirent d'un homme appelé Simon, natif de Cyrène, et le contraignirent de porter la croix derrière Notre-

Seigneur. Les étrangers qui viennent à Jérusalem, au cœur de l'hiver, éprouvent de grandes fatigues pour se rendre de la quatrième à la dernière station, et cela même quand ils ne sont pas à jeun ou chargés de bagages. Qu'on s'imagine donc les souffrances que dut endurer Jésus-Christ montant au Calvaire, portant encore un bout de la croix si lourde pour ses épaules ensanglantées ; cette croix qui, venant en contact avec la couronne d'épines placée sur sa tête, augmente à chaque instant ses douleurs et renouvelle ses plaies.

Le Sauveur fut tant soit peu consolé par l'action héroïque de Véronique, pendant qu'il gravissait la montagne qui conduisait au Calvaire. On dit que cette Véronique était la femme que le Sauveur avait guérie d'une perte de sang. Quand elle vit passer le Sauveur, elle s'élança de sa maison, traversa la foule et essuya le divin visage avec un linge. Pour récompenser son immense charité, le Sauveur laissa l'impression de son visage sur le linge de Véronique. (1)

Après avoir passé la maison de Véronique, le Seigneur continua à porter la croix avec l'aide de Simon, gravissant péniblement la colline d'Acra, jusqu'à ce que, accablé de fatigue, il tombât une seconde fois sous le pesant fardeau.

Cette seconde chute eut lieu dans l'enceinte

(1) Cette relique inestimable a été préservée, et on peut la voir encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre, à Rome.

de la ville de Jérusalem, tout auprès de la porte ordinairement connue sous le nom de *porte judiciaire.* Le Calvaire, lieu des exécutions, n'était qu'à une courte distance de cette porte, et on affichait en ce lieu la condamnation des criminels, afin que tous les passants fussent informés du crime pour lequel ils mouraient. Le pilier que l'on voit aujourd'hui au lieu de la septième station est, dit-on, le même auquel on attacha la sentence qui suit, prononcée contre l'Innocent Jésus : " Conduisez à la place ordinaire des exécutions Jésus de Nazareth, celui qui soulève le peuple et méprise César ; celui qui se dit faussement le Messie, comme l'ont prouvé les témoignages des anciens de la nation ; après l'avoir couvert des insignes dérisoires de la royauté, crucifiez-le entre deux voleurs. Allez, licteur, préparez les croix." (Rev. J. J. Begel, Last journey, p. 28.)

Après être sortie de la ville, la procession se trouvait au pied du Calvaire. Il y avait là un grand espace ouvert entre les murs de la ville et la place de l'exécution ; du sommet des murs, la vue pouvait parfaitement distinguer ce qui se passait sur le roc du Calvaire.

Il n'y a pas de doute qu'à l'heure dont nous parlons, la foule était immense en ce lieu. Les ennemis du Christ ne cessent de lui prodiguer des outrages, une joie féroce les transporte à l'idée de la mort ignominieuse qu'il va souffrir. Quelques femmes cependant l'avaient suivi, et

l'Evangile nous dit "qu'elles pleuraient et se lamentaient sur son sort." Se tournant de leur côté, le Sauveur leur dit : "Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici venir le jour où l'on dira: "Heureuses les femmes stériles, heureuses celles qui n'ont point enfanté et dont les mamelles n'ont jamais allaité. Alors ils commenceront à s'écrier : montagnes, tombez sur nous, collines, couvrez-nous, car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ?" (St. Luc, XXIII, 27, etc. etc.) Ces paroles de consolation qu'il adressa aux filles de Jérusalem, et la terrible prophétie qui les accompagna furent prononcées au pied du Calvaire, pendant qu'il portait sur ses épaules l'instrument de son supplice. Un homme ordinaire aurait pensé à lui-même à cette heure terrible, mais Celui qui parle est à la fois vrai Dieu et vrai Homme et il veut donner à l'homme une autre preuve de l'amour immense qu'il lui porte.

Cependant le Sauveur commence à gravir la route qui mène au rocher même du Calvaire : "Et il y avait aussi deux malfaiteurs qui marchaient à ses côtés et que l'on devait aussi crucifier avec lui." (St. Luc. XXII, 32.)—Le Sauveur n'était pas un malfaiteur, mais il voulut être traité comme l'un d'eux, le prophète Isaïe l'avait prédit. (Isaïe, LIII.)

La tradition rapporte que le Sauveur tomba alors pour la troisième fois, écrasé sous le poids de sa croix.

Parlons maintenant du rocher du Calvaire, sur lequel Notre-Seigneur fut crucifié, et qui, depuis ce jour, est devenu le lieu le plus célèbre et le plus attrayant de l'univers.

Le mot Calvaire, ou Golgotha, veut dire *crâne*. Une ancienne tradition rapporte que le crâne d'Adam avait été enterré en ce lieu, que Noé l'avait conservé dans l'arche à l'époque du déluge et que plus tard Sem, son fils, l'avait enseveli dans cette partie de la montagne dont nous parlons. Une autre tradition nous dit qu'Isaac avait porté le bois de son sacrifice jusqu'au sommet de ce rocher, et de nos jours encore les moines du rite grec ont un couvent et une chapelle attenant au lieu du crucifiement, et leur autel s'élève, dit-on, à l'endroit même où Abraham se disposa à immoler son fils.

La colline ou le rocher du Calvaire était situé à l'ouest de Jérusalem, et en deçà il y avait un jardin et probablement une villa appartenant à Joseph d'Arimathie. Entre ce jardin et le Calvaire, il y avait autrefois une vallée étroite ou un terrain bas où Joseph s'était creusé pour lui-même un tombeau dans le roc situé à l'est du jardin et faisant face au Calvaire.

Le tombeau de Joseph consistait en deux appartements taillés dans le roc. Dans la seconde de ces chambres se trouvait la tombe proprement dite, également creusée dans le roc ; l'entrée du premier appartement au second était très basse

et fermée par une grande pierre de forme ovale que l'on y avait roulée.

Une pieuse légende nous dit que, lorsque le Sauveur arriva au Calvaire, comme tout n'était pas entièrement disposé pour l'exécution, on le jeta avec les deux criminels dans une citerne desséchée ou une grotte, et que les pieds de Notre-Seigneur furent placés dans des trous séparés, d'une même pierre, puis réunis et liés par dessous. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui la *prison de Notre-Seigneur*.

Lorsqu'il fut arrivé au sommet du Calvaire, on lui arracha violemment ses habits. Ce tourment et surtout cette humiliation, il l'endura en présence d'une foule immense. On donnait généralement aux criminels un certain breuvage composé de vin et de myrrhe : par un reste d'humanité, on voulait par ce breuvage troubler les sens et diminuer les souffrances du criminel. Le breuvage offert à notre Dieu était si amer qu'un évangéliste l'appelle du " fiel. " Après l'avoir goûté il refusa d'en boire. Il voulut en goûter l'amertume, mais il ne consentit pas à ce que ses peines fussent par là diminuées. Il fut alors attaché à la croix à l'aide de quatre clous.

Quatre ruisseaux de sang s'échappèrent alors de ses membres percés, pour sanctifier les âmes, comme les fleuves du paradis terrestre avaient jadis fécondé le lieu de délices où Dieu avait placé l'homme innocent. Un moment après, on

fit tomber la croix dans le trou creusé dans le roc pour la recevoir, et la foule déicide put alors contempler le Fils de Dieu pendu à l'arbre de la croix entre deux brigands. Selon la coutume des Romains, on devait inscrire sur un écriteau le nom du criminel et le crime pour lequel il souffrait. Pour Jésus, voici l'inscription qu'on plaça au-dessus de sa tête : " Jésus de Nazareth, Roi des Juifs." Cette inscription était en hébreu, en grec et en latin, c'est-à-dire dans les langues parlées alors par les habitants de Jérusalem et les nombreux étrangers qui s'y trouvaient à l'occasion des solennités de la Pâque. Le Sauveur fut crucifié à midi environ.

Sur la croix, les premières paroles qu'il fit entendre furent celles-ci : " Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font."

La seconde parole fut encore une parole de miséricorde : " Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis." (St. Luc XXIII, 43.) Pendant qu'on attachait le Sauveur sur la croix, sa mère se tenait à une petite distance avec Marie-Madeleine et saint Jean. Quand la croix fut plantée dans le roc, elle put s'en approcher avec le disciple bien-aimé, et elle y resta debout jusqu'à la fin. Du haut de sa croix Jésus dit à sa mère : " Femme, voilà votre fils," et à saint Jean: " Mon fils, voilà ta mère." Oh ! quel affreux spectacle que celui de Jésus sur la croix ! Des clous percent ses pieds et ses mains ; le poids de son corps, le contact de ce même corps

tout déchiré avec le bois de la croix augmentent à chaque instant ses tourments ; les épines ne cessent de pénétrer plus avant dans son auguste front. Il était terrible aussi d'entendre les blasphèmes de la populace aussi bien que des prêtres et des pharisiens. Ces derniers pourtant eurent bientôt raison de trembler pour eux-mêmes. C'était bientôt la sixième heure, et les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième, et le soleil cacha sa lumière, (St. Luc, XXIII, 44, 45) et la victime était encore pendue à la croix. La mort allait maintenant arriver, Jésus en sentait l'approche. Le sang qu'il a perdu, la douleur qui déchire son cœur, tout cela excite chez lui une soif terrible et il s'écrie tout à coup : " Sitio, j'ai soif." Il y avait là un vase rempli de vinaigre ; un de ceux qui étaient là présents prit une éponge, l'imbiba de vinaigre, la plaça au bout d'un roseau et l'approcha des lèvres du Dieu mourant. (Math, XXVII, 48) Quand Jésus eut goûté le vinaigre il s'écria : " Tout est consommé." (St. Jean, XIX, 30.) Si Dieu du moins venait consoler son âme chargée du poids des iniquités de l'univers. Mais non ! Le Tout-Puissant lui-même le traite comme un ennemi. Se voyant abandonné même de son Père, Jésus s'écrie: "Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" Il s'écrie alors d'une voix forte : " Mon Père, je remets mon âme entre vos mains." (St. Luc, XXIII.) Ce fut sa dernière parole, puis il baissa la tête et rendit l'âme. (St. Jean, XIX.)

Le Fils de Dieu est donc mort sur la Croix. Un prix d'une valeur infinie a été offert pour notre salut, et Dieu l'a accepté. Les souffrances et les douleurs sont finies, nous verrons bientôt le triomphe de notre Dieu et Sauveur.

Il nous semble qu'un morne silence, le silence de la mort, dut régner sur le Calvaire quand les ténèbres couvrirent toute la terre. Il est impossible de décrire la confusion qui régna aux alentours du temple, où les personnes se pressaient en masse pour offrir le sacrifice du soir.

Le voile est déchiré du haut en bas, les colonnes qui le soutenaient tombent, la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent et plusieurs des saints qui étaient morts ressuscitent.

" Le centurion, qui se trouvait en face de Jésus, l'entendant crier, et l'ayant vu expirer avec son dernier cri, ne put retenir son émotion et dit : " En vérité, cette homme était le Fils de Dieu." (St. Marc XV, 39.) Les autres spectateurs, témoins du tremblement de terre et des autres prodiges qui se sont opérés, sont enfin saisis de frayeur, ils disent aussi : " En vérité, il était bien le Fils de Dieu." (St. Math, XXVII, 34,) puis descendent de la montagne en se frappant la poitrine. (St. Luc, XXIII, 48.)

La nature avait à sa façon rendu témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Les hommes vont commencer maintenant à lui rendre hommage. Joseph d'Arimathie, homme noble et membre

du conseil des Juifs, vint sans crainte aucune trouver Pilate, et lui demanda de lui remettre le corps de Jésus. (St. Marc, XV, 43.) Il acheta un linceul et, après avoir descendu le Christ de la Croix, il l'en enveloppa. Nicodème, un autre homme, noble lui aussi, vint l'aider, et après avoir enveloppé le corps de linges et d'aromates, ils l'emportèrent et le déposèrent dans le sépulcre nouveau, où personne n'avait encore été déposé. (St. Jean, XIX.) Une grande pierre fut roulée à l'entrée de l'appartement qui contenait le tombeau. Le tombeau, nous l'avons déjà dit, était creusé dans le roc, la pierre fut scellée du sceau du gouverneur ; on plaça des gardes pour tout surveiller avec la plus grande vigilance.

De ce tombeau Notre-Seigneur sortit vivant le troisième jour.

De nos jours, il existe sur le Calvaire une grande église, appelée *Eglise du Saint Sépulcre.*

Le pèlerin peut y voir et y vénérer la prison du Seigneur, la place où eut lieu le dépouillement des habits, le lieu du crucifiement, et enfin l'emplacement de la Croix. A quelques pieds du lieu où la croix avait été plantée, on peut voir encore un des rochers qui se brisèrent à la mort du Sauveur ; on montre aussi entre le Calvaire et le tombeau, dans la même basilique, l'endroit où le corps adorable fut lavé et enveloppé d'un linceul. Le tombeau lui-même se trouve sous la coupole de la basilique.

C'est une grande consolation pour les chré-

tiens de savoir que les fils dévoués de saint François d'Assise ont la charge du Saint Sépulcre et qu'ils y prient nuit et jour avec ferveur.

Visiter les Lieux Saints et la voie douloureuse à Jérusalem est un grand privilège, mais il y en a peu qui soient assez heureux pour jouir de cette grande faveur, quoique le nombre des pèlerins s'élève chaque année à vingt mille personnes. Mais une faveur infiniment plus grande nous est faite à tous, celle d'avoir été rachetés par les souffrances et la mort de Jésus-Christ, avec la promesse d'avoir part un jour à sa Résurrection glorieuse, si nous observons les commandements qu'il nous a donnés, et si nous portons courageusement la croix à sa suite.

CHAPITRE SIXIÈME.

La montagne des Olives.—Le Sanctuaire du *Pater Noster*.—Le Sanctuaire dit du Symbole des Apôtres.—Le Symbole des Apôtres.—Adieu à la Terre:Sainte.

C'est du sommet de la montagne des Olives que nous ferons nos adieux à la Terre-Sainte. Cette montagne est à juste titre l'objet de la vénération de tous les bons chrétiens. Elle est située à l'est de la ville de Jérusalem. Le jardin de Gethsémanie, tant de fois visité par Notre-Seigneur, et le théâtre de l'agonie et de la sueur de sang,se trouve au pied de la même montagne. Le tombeau de la sainte Vierge, tombeau d'où les anges l'enlevèrent et l'emportèrent au ciel, se voit près de l'endroit où son divin Fils avait dit de lui-même : " Mon âme est triste jusqu'à la mort."

Le lieu où le Sauveur versa des larmes sur

Jérusalem, le jour de son entrée triomphale, est aussi situé sur la même montagne, à un tiers de la route qui conduit à son sommet. Un petit village musulman s'élève maintenant avec son haut minaret au sommet de la Montagne, et l'endroit d'où le Sauveur s'éleva dans le ciel est couvert par une mosquée destinée au culte du faux prophète. Le lieu de l'Ascension appartient de nos jours aux musulmans. (1)

Ces derniers ont entouré cet emplacement d'un mur en pierre, et le chrétien n'y a d'accès qu'en payant une certaine somme d'argent. Trois ou peut-être un plus grand nombre d'églises furent érigées dans la suite des siècles par les chrétiens sur le lieu de l'ascension, mais ces églises ont été depuis longtemps détruites, ou sont tombées en ruines. La forme de la dernière est encore visible, dans l'enclos dont nous avons parlé ; mais aujourd'hui, hélas ! une petite mosquée couvre le roc sacré où l'on peut voir encore l'empreinte d'un des pieds de Notre-Seigneur.

Sur la montagne des Olives, non loin de là il existe deux sanctuaires que les pèlerins de la Terre-Sainte ne visitent jamais sans émotion. L'un des deux, dit du *Pater Noster*, s'élève à l'endroit où le Seigneur enseigna la prière qui

(1) On appelle mosquée chez les Musulmans les appartements ou édifices destinés à la prière. Le minaret est une tour souvent élevée et d'une jolie architecture, du haut de laquelle les Muezzins (employés du culte) annoncent le temps de la prière.

commence par ces mots. (1) (St. Luc, XI.) Ce monument est dû à la générosité de madame Latour D'Auvergne, qui le fit ériger en 1869 à la place d'une église qui a disparu depuis longtemps. Dans ce sanctuaire, qui ressemble à un cloître, le *Pater Noster* est écrit sur les murs en trente-deux langues différentes.

L'autre monument, à peine visible au-dessus du sol, consiste en une cave artificielle, où l'on ne voit aujourd'hui que douze piliers en pierre et un autel. C'est le *sanctuaire du Credo*, dû également à la charitable munificence de Mme Latour D'Auvergne. Autrefois il y avait une église construite au-dessus de la chapelle actuelle du Credo. Est-il besoin d'ajouter que c'est là, d'après la légende, que les apôtres composèrent la formule que l'on appelle le Symbole des apôtres, ou simplement le Credo ?

Après l'ascension du Sauveur et la descente du Saint-Esprit, les apôtres ne se séparèrent pas immédiatement, car Dieu voulait que la doctrine du salut fût prêchée d'abord à son peuple choisi, aux Juifs et aux Israélites vivant dans la Judée, la Samarie et la Galilée. Ils prêchèrent donc pendant quelques années dans la Terre-Sainte avant leur dispersion.

Mais quand l'heure fut venue de se disperser à tous les coins du globe, où pouvaient-ils mieux

(1) Notre-Seigneur enseigna aussi le *Pater* sur le mont des Béatitudes en Galilée.

se réunir une dernière fois, qu'à l'endroit même de l'ascension, là où ils avaient reçu la dernière bénédiction du Sauveur triomphant ?

Ils avaient été choisis par le Bon Maître pour réunir tous les hommes en un seul corps ou société dont ils devaient être les guides et les docteurs.

On ne saurait douter qu'alors déjà les premiers chrétiens eussent adopté le signe de la croix comme un moyen auquel ils se reconnaîtraient les uns les autres. Mais, maintenant que les disciples sont devenus nombreux et qu'on les trouvera bientôt dans toutes les régions du globe, comme aussi un grand nombre vont être par là même éloignés de la tête visible de l'Eglise et du centre de l'unité, les apôtres pensent qu'il est important de donner à tous un autre moyen pour se reconnaître, une règle de foi, un abrégé de ce qu'ils doivent croire et espérer.

Figurons-nous maintenant voir sur ce lieu élevé saint Pierre entouré de ses onze compagnons ; il élève la voix et dit : " Credo in Deum... je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre." Ces paroles furent prononcées en face du temple et de la ville de Jérusalem. Aux temps passés cette ville avait été souillée par des actes d'idolâtrie ; il est vrai que depuis la captivité de Babylone, les Juifs s'étaient abstenus de ce crime, mais l'évangile devait être annoncé à des peuples qui adoraient les ouvrages de leurs mains. Il était

donc nécessaire de mettre sur les lèvres des chrétiens une déclaration de foi à l'existence d'un Dieu, un en trois personnes ; aussi le symbole des apôtres commence-t-il par ces paroles : *Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant*...etc. Pierre, Jacques et Jean, sur le mont Thabor avaient entendu Dieu lui-même proclamer Notre-Seigneur Jésus-Christ, son " Fils bien-aimé." (St. Math. XVII, 6.) Plus tard encore, les apôtres avaient été les témoins de son pouvoir, quand ils virent le soleil s'obscurcir, la terre trembler à sa mort. Un ange aussi en face des murs de Jérusalem qu'ils avaient sous les yeux, un ange de Dieu n'avait-il pas, aux temps de Sennachérib, frappé de mort cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens à cause des blasphèmes proférés par le peuple contre le Seigneur et le Dieu d'Israël ? (Rois, IV, 19.)

De la montagne des Olives, les apôtres pouvaient apercevoir la mer Morte et la vallée du Jourdain. Ils étaient près de Jéricho, et non loin de ces lieux où Dieu avait manifesté son pouvoir sans limites en faveur des Israélites Ils pouvaient voir en ce moment même la fumée des sacrifices, s'élevant du temple où le vrai Dieu était adoré dans l'humilité de la prière et des sacrifices d'expiation. Oh ! avec quelle joie les apôtres souscrivirent au premier article énoncé par saint Pierre : " Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre."

Saint Pierre, en une circonstance solennelle,

(St. Luc, XVI.) avait confessé la divinité du Bon Maître en disant : " Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant." C'est toutefois une chose surprenante de voir les autres apôtres si lents à croire à cette doctrine. Mais au jour de la dernière entrevue, tous dirent avec un seul cœur : " *Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur.*" Trois ans durant, ils avaient été les heureux témoins des miracles de leur Maître. En entendant ces paroles prononcées par l'un d'eux, et en jetant les yeux sur le Calvaire, ou sur le lieu de l'ascension d'où Jésus s'éleva dans les nues en les bénissant, ils durent être émus au point de ne pouvoir retenir leurs larmes.

Le désir des apôtres désormais était d'instruire le monde touchant la dignité du Rédempteur. Ils désiraient surtout faire connaître à tous que le Fils de Dieu, en se faisant homme, en prenant la nature humaine, n'avait pas été conçu comme les autres hommes, mais bien par l'opération du Saint-Esprit : " Conceptus de Spiritu Sancto, conçu du *Saint-Esprit.*"

Lors de sa naissance, les lois de la nature furent changées à son égard ; car il naquit de : " *la Vierge Marie.*" La sainte Vierge était encore au monde quand les apôtres composèrent le symbole. Les apôtres étaient de Galilée, et Marie ayant passé bien des années dans le même pays était connue d'eux, ou au moins de quelques-uns d'entre eux lors de son séjour à Nazareth, avant le baptême de Jésus-Christ par saint

Jean. La Mère de Dieu vécut de longues années sur la terre après l'ascension de son Fils, non-seulement afin d'édifier l'Eglise naissante par la sainteté de sa vie, mais encore et surtout afin de faire part aux apôtres et aux évangélistes de ces événements qu'elle seule et son divin Fils connaissaient. C'est donc de la Vierge Mère, qu'ils apprirent l'histoire touchante de l'Incarnation et de la naissance de Jésus-Christ. Bethléem et sa grotte sainte n'étaient qu'à six milles de Jérusalem. Dans leurs voyages en compagnie du divin Maître, ils avaient bien des fois visité ce lieu céleste, ainsi que le champ des bergers, où un ange avait annoncé la nouvelle de la naissance du Fils de Dieu. Ils avaient sans le moindre doute conversé avec quelques-uns de ces heureux bergers ; car nous savons que les disciples du Sauveur administrèrent le baptême dans cette partie de la Judée, avant d'aller demeurer à Capharnaüm. Nous pouvons donc nous faire une idée du respect qu'ils portaient tous à cette Vierge annoncée par les prophètes, saluée par l'ange, et enfin devenue mère du Fils de Dieu, Dieu lui-même et égal à son Père.

Nous pouvons aussi nous faire une idée de l'amour qu'ils lui portaient. Car elle aussi avait été bien tendre à leur égard. Tout, autour d'eux, le leur rappelait. De la montagne des Olives ils voyaient la maison où elle était née, la partie du temple où elle avait vécu, et surtout le Calvaire où ils l'avaient vue debout aux pieds de la

Croix, sur laquelle mourait son divin Fils ; ils se rappelaient aussi les paroles du Dieu expirant et léguant sa Mère à l'amour de l'humanité toute entière : " Femme, voilà votre Fils ; voilà votre Mère."

Bien que quelques années se fussent déjà écoulées depuis la mort du Maître, les apôtres ne pouvaient perdre de vue que leur mission était de prêcher Jésus crucifié. Nous les voyons sur le Mont des Olives le jour, ou peut-être la veille du jour, où ils allaient dire adieu à la Judée pour aller prêcher la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités du globe. Il est plus que probable que quelques-uns de cette troupe choisie, avaient fait le chemin de la croix, (la même remarque a été faite de la sainte Vierge), méditant en ce faisant sur les souffrances et les tortures endurées par le Sauveur dans ces mêmes lieux quelques années auparavant. De la montagne des Olives ils pouvaient voir sans peine le prétoire de Pilate, et le chemin qui mène au Calvaire ; plus à l'Ouest, en dehors des portes de la ville, ils pouvaient apercevoir le Calvaire lui-même, lieu où le Maître et Sauveur était mort sur l'arbre de la Croix. Aussi se hâtèrent-ils d'inscrire au symbole ces paroles : " a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et enseveli." Le nom de Pilate, le misérable gouverneur qui avait condamné Jésus à mort, fut inséré dans le *Credo*, afin que tout le monde sût et pût prouver par l'histoire, qu'à une époque certaine, sous le gouverneur de ce nom, le Verbe

incarné avait réellement souffert la mort. La mort et la sépulture du Sauveur, St. Jean en avait été témoin, car il accompagnait Marie et était à ses côtés sur le Calvaire. Cet apôtre avait lui-même aidé à Joseph d'Arimathie et à Nicodème à embaumer le corps et à l'enterrer. Les autres apôtres avaient senti le tremblement de terre, ils avaient vu les épaisses ténèbres qui couvrirent la terre, peut-être aussi avaient-ils causé avec les morts qui ressuscitèrent au moment où venait d'expirer l'auteur de la vie. La mort du Christ était un fait si connu, que les disciples d'Emmaüs restèrent surpris de trouver une seule personne qui n'était pas au courant de ce qui s'était passé. (St. Luc, XXIV.)

La majorité des Juifs croyaient à l'immortalité de l'âme et à la résurrection. Au moment dont nous parlons, les âmes des justes et des patriarches de l'ancienne loi étaient dans un lieu de repos, attendant la venue du Rédempteur, et sur la terre leurs noms étaient tenus en grande vénération par leurs descendants : "*Jésus-Christ est descendu aux enfers.*" C'est-à-dire, il alla visiter ces pauvres âmes dans le lieu de leur détention, et leur annonça qu'il allait bientôt les emmener avec lui dans la gloire éternelle.

" Le *troisième jour, il ressuscita d'entre les morts.* On montre aujourd'hui dans la vallée de Cédron le lieu où les apôtres se tenaient cachés par crainte des Juifs après la mort de leur Maître.

Durant sa vie mortelle, ils l'avaient souvent

entendu parler de sa mort et de sa résurrection. Ils l'avaient vu rappeler à la vie trois personnes sûrement mortes ; Lazare, le dernier de ces privilégiés, ils le connaissaient très bien, car sa demeure à Béthanie n'était qu'à un mille environ du lieu où ils se trouvaient maintenant. Cependant, et malgré tout cela, les apôtres se refusaient à croire à la résurrection de leur Maître ; et cela lorsque lui-même la leur annonçait, lui dont le pouvoir ne devait soulever aucun doute dans leurs esprits, et après qu'elle eut eu lieu, ils refusèrent également de croire à ceux qui l'avaient vue. Pour les convaincre de la réalité du fait, il fallut que le Sauveur leur apparût, leur parlât, mangeât avec eux, et leur montrât dans ses mains et ses pieds les marques des clous, aussi bien que l'ouverture pratiquée dans son côté par la lance du soldat. Mais aujourd'hui ils proclament à la face de l'univers, et ils imposent à leurs disciples l'obligation de croire fermement que " *Jésus est ressuscité le troisième jour.*"

A mesure que le moment approchait, où Pierre donnerait le signal de la séparation, un sentiment de tristesse remplissait toutes les âmes. Pendant trois ans ils avaient ensemble suivi le divin Maître qui les avait choisis pour être ses apôtres. Ils avaient travaillé ensemble dans le même voisinage depuis l'Ascension ; mais voici qu'il leur faut se dire adieu les uns aux autres ; ils vont se disperser et peut-être ne se reverront-ils jamais. Il leur faut s'éloigner de Pierre, leur

chef, le vicaire du Christ qu'ils aimaient tous d'une affection si profonde et si sincère. Mais où sont-ils dans ce triste moment ? Sur la montagne des Olives. Ils s'y étaient réunis une fois encore pour prier ensemble et s'exciter mutuellement à travailler et à souffrir, à l'endroit même où le Maître avait levé les mains pour les bénir. Le temps, le lieu étaient on ne peut mieux choisis pour insérer dans le symbole ces mots : "*est monté au ciel.*" (Actes 1.) Ils se rappelaient bien son ascension glorieuse, le nuage qui l'enleva à leur vue et les anges qui leur étaient apparus, leur annonçant qu'ils le verraient encore reparaître un jour de la même manière. Oh ! le jour de l'ascension, ils quittèrent la montagne et descendirent à la ville avec une joie immense. Aujourd'hui, au moment de la séparation, leur douleur est de beaucoup allégée par la certitude que le Maître "est assis à la droite du Père," qu'il ne les a laissés que pour aller leur préparer une place dans son royaume, et qu'ils seront eux aussi un jour admis à la gloire céleste.

"*De là il viendra juger les vivants et les morts.*"

L'endroit où se trouvaient les apôtres quand ils composèrent le symbole, leur rappelait un autre événement important de la vie de leur Maître. Nous lisons dans saint Mathieu (XXIV) que le Sauveur étant sorti du temple, ses disciples vinrent lui en montrer les constructions. Ces constructions élevées par Hérode étaient en effet de toute beauté. (Voir l'historien Josèphe.)

Mais Lui, leur répondant, ajouta : " En vérité, je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit." Lorsqu'il était assis sur la montagne des Olives (peut-être à l'endroit même où se trouvent maintenant ses apôtres), il parla à ses disciples des signes qui précèderaient la catastrophe, et de l'incertitude du temps où le monde finirait. Il leur prédit qu'on verrait dans les nues le signe annonçant la venue du Fils de l'Homme, entouré de puissance et de majesté, la résurrection générale et l'apparition de tous les peuples de l'univers au pied de son tribunal, le jugement et la sentence finale : les méchants seraient punis éternellement, et les justes admis à la vie éternelle. Il y a une opinion communément admise parmi les chrétiens, qu'après la destruction de l'univers par le feu, Jésus-Christ viendra juger le monde sur cette même montagne des Olives. L'Eglise n'a rien défini à ce sujet. Mais il est certain que c'est sur cette montagne qu'il fit la déclaration qu'il viendrait un jour juger l'univers. N'y a-t-il pas quelque chose de sublime, de consolant et de terrible à la fois dans cette pensée, que la trompette du jugement dernier éveillera les morts, sur cette même montagne où le Sauveur daigna pleurer sur les iniquités des pécheurs endurcis !

Oh ! que les nations trembleront, et avec raison, quand apparaîtra le signe du Fils de l'homme, en face du Calvaire où le Sauveur donna son sang et sa vie, les bras étendus vers

les pécheurs qui refusaient d'accourir à lui! Mais aussi, comme les élus se réjouiront, quand ils verront paraître sur la montagne de l'ascension, la gloire de celui à qui ils auront obéi et qui viendra leur donner la grande récompense.

Dans les articles que nous avons cités, les apôtres ont proclamé ce que les hommes doivent croire touchant le Père Tout-Puissant et Jésus-Christ son Fils unique. Ils déclarent maintenant leur foi en une troisième personne, et leur confiance en sa bonté et en sa puissance. " *Je crois au Saint-Esprit.*" Le Saint-Esprit était descendu sur notre Sauveur, au bord du Jourdain, sous la forme d'une colombe. D'après la promesse de Jésus, l'Esprit-Saint, qui devait être leur consolateur et aussi leur instructeur, était en effet descendu sur eux le jour de la Pentecôte. De la montagne des Olives, ils pouvaient apercevoir sur le mont Sion, le Cénacle où le grand mystère s'était réalisé. Le saint Esprit leur avait en ce jour et en ce lieu donné le don des langues, leur avait enseigné toute vérité, et pendant qu'ils prêchaient l'Evangile dans la Judée, la Samarie et la Galilée, il leur était venu en aide à l'heure de la persécution. Et maintenant qu'ils ne pourront plus s'appuyer l'un sur l'autre, une idée les encourage et les fortifie, c'est que le même Esprit-Saint ne les quittera jamais, et sera toujours avec eux.

Quoique l'Evangile ne dise mot de cette dernière rencontre des apôtres sur la montagne

des Olives, nous pouvons sans crainte affirmer qu'elle eut lieu par ordre et sous la présidence de saint Pierre. L'histoire nous informe que saint Pierre pleura amèrement son péché, non-seulement immédiatement après sa chute, mais tout le reste de ses jours. Ses yeux avaient, dit-on, pris la couleur du sang, et les larmes avaient creusé comme des sillons sur les joues du grand apôtre.

Voyons maintenant comment furent accomplies les promesses faites à Pierre par Notre-Seigneur. Il était la pierre sur laquelle l'Eglise devait être bâtie, et du mont des Olives il pouvait porter ses regards tout autour de lui et voir déjà un grand nombre de disciples marchant sous sa bannière : à l'ouest était le mont Sion où il avait converti trois mille personnes à son premier discours ; tout à côté était le temple où cinq mille personnes avaient embrassé la foi après avoir été témoins de la guérison du boiteux. " L'Eglise, jouissant de la paix en Judée, en Galilée et dans la Samarie, prenait chaque jour une plus grande extension." Des congrégations avaient été établies par les autres apôtres, et Pierre les avait visitées toutes. (Actes, IX.) Les villes de Sharon et de Lydda avaient embrassé la foi à la voix de Pierre. A Joppé et dans Césarée un grand nombre avaient reçu le baptême. C'était donc là la maison, le royaume fondé par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'était là l'Eglise Catholique dont nous devons

tous admettre l'existence et la mission divine. " *Je crois l'Eglise Catholique.*" L'Eglise visible avait un chef visible, et ce chef visible, le pasteur infaillible, le guide assuré pour qui le Maître avait prié, c'était Pierre, le même que nous voyons sur la montagne des Olives. Déjà dans les quelques années qui ont suivi l'ascension il a fait usage de son autorité suprême, nul ne s'est levé pour la lui contester. Il est si bien reconnu pour être le vicaire du Christ sur la terre, qu'après le départ de son Maître, il semble avoir perdu son nom de Simon, on ne l'appelle plus désormais que Pierre ou Céphas. (Voir tout le livre des Actes.) Il y avait en ce jour à Jérusalem les fidèles avec leur chef, mais aussi d'autres ministres, d'autres apôtres choisis également par Notre-Seigneur et les diacres ordonnés par ceux-ci. L'unité de la foi existait parmi eux, car " tous persévéraient dans la doctrine des apôtres. " (Actes, 11, 42.) Ils se distinguaient des Juifs par le signe de la croix, l'oraison dominicale, et voilà qu'ils vont avoir le Symbole, que l'on compose aujourd'hui sur le mont des Olives, et qui de là doit se répandre dans tout l'univers. Ce symbole devait devenir aussi la règle de leur conduite ; et si jamais des doutes s'élèvent dans leur esprit touchant la foi ou la morale, ils peuvent et doivent recourir à la " sainte Eglise catholique, à laquelle ils font profession de croire."

Les apôtres et les premiers chrétiens de la Palestine étaient aussi unis entre eux par les

liens d'une sainte charité. Ils n'avaient qu'un cœur, et tous leurs biens étaient communs entre eux. Ils adoraient Dieu ensemble dans une certaine partie du temple et possédaient un autel auquel les infidèles n'avaient point d'accès. Ils se considéraient comme les enfants de l'Eglise et les membres de ce corps dont Jésus-Christ est le chef, et ils regardaient les saints du ciel comme leurs frères et leurs protecteurs ; le ciel lui-même était leur partage, vous devez donc dire comme eux : " *Je crois à la communion des saints.*" En nous enseignant à dire : " Je crois l'Eglise catholique," les apôtres voulaient nous donner à entendre que la mission de l'Eglise est d'enseigner les hommes : " Allez et enseignez." Mais à cela ne se borne pas la mission de l'Eglise, elle doit encore sanctifier les hommes. C'est pourquoi ils ajoutaient cet autre article : " *Je crois à la rémission des péchés.*" Il serait facile de prouver qu'avant la composition du Symbole des Apôtres, le baptême avait déjà été administré par eux, car ce sacrement était alors, comme il est encore aujourd'hui, la porte de l'Eglise et le moyen du pardon. Pierre et Jean avaient administré la confirmation en Samarie. (Actes VIII, 14.) Les fidèles recevaient chaque jour la sainte Eucharistie. C'est du Cénacle, de ce lieu célèbre dont nous avons tant de fois parlé et où le Sauveur l'avait instituée la veille de sa mort, qu'il envoya ses apôtres comme son Père l'avait lui-même envoyé, avec pouvoir de pardonner les pécheurs repentants et nous lisons

que dès les premiers jours " un grand nombre venaient confessant leurs péchés." (St. Jean, XX. Actes XIX.)

Tous les catholiques savent que l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage ont été institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui a confié lui-même la dispensation de ces moyens de salut, les mêmes aujourd'hui que dans le commencement de son existence.

Quelle consolation pour le pèlerin de la Terre-Sainte de remarquer que tous les chrétiens de l'Orient admettent l'existence et reçoivent les sept sacrements de l'Eglise catholique, mais aussi quel triste spectacle que celui de tant de personnes portant le nom de chrétien, et faisant profession de croire au symbole des apôtres, rejetant l'autorité de l'Eglise catholique à laquelle ils sont tenus de croire, et demeurant dans le péché parce qu'ils ne veulent pas recourir aux moyens de sanctification dont la garde a été confiée à l'Eglise catholique. Cependant l'œuvre de Dieu continuera jusqu'à la fin des temps, et l'Eglise par l'administration des sacrements ne cessera de sanctifier ses enfants et de les préparer à la félicité éternelle.

Nous avons dit plus haut que la doctrine de la résurrection était accréditée parmi les Juifs, et que les apôtres avaient, par expérience, la conviction la plus intime de sa possibilité :

" Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je sortirai de la terre." (Job.)

Pendant quarante jours consécutifs, les apôtres purent contempler le Sauveur ressuscité. Ils l'avaient entendu dire : " Je suis la résurrection et la vie ;—je m'en vais pour vous préparer une place,etc., Quelques années plus tard, ils devaient encore se rencontrer à Jérusalem, le jour où Marie mourut, et dans ce temps et dans ce lieu ils devaient être convaincus de son assomption glorieuse, car nous savons que la Vierge Marie fut enlevée au ciel corps et âme.

Parlons encore du tombeau glorieux de Notre-Seigneur Jésus-Chrst, et racontons le touchant événement rapporté par Quaresmius. (Tom. 11, p. 12.) Mais avant de citer le texte de cet historien, moine très-savant, de l'ordre de Saint-François, nous pensons qu'il serait bon d'informer nos lecteurs de la forme qu'avait la tombe du Sauveur. C'était une cavité creusée dans le roc, assez vaste pour contenir le corps d'un homme. On pourrait presque dire une auge sans couvercle, n'atteignant pas tout à fait deux pieds d'élévation. Dans ce tombeau Joseph d'Arimathie et Nicodème déposèrent le corps de Jésus (ils le placèrent probablement sur le dos et la tête tournée vers l'Occident). Mais avant de l'y déposer, ils l'avaient enveloppé de linges et embaumé, comme c'était la coutume des Juifs. (St. Jean, XIX.) La tombe n'avait pas de couvercle ; mais elle était située dans une chambre sépulcrale taillée également dans le roc. Sainte Hélène, la mère de Constantin, fit isoler la

chambre sépulcrale en abattant la colline qui l'entourait, dans le but de bâtir une église au-dessus : de sorte que la tombe proprement dite fut dès lors, comme elle est du reste encore aujourd'hui, entourée de roc naturel. Par respect pour ce lieu sacré, les murs tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ont été couverts de marbre, la tombe elle-même a été munie d'un couvercle et le fronton décoré d'albâtre.

L'événement que nous allons mentionner maintenant se passe en 1555, alors que le père de Raguse était gardien des lieux saints. Voici ses paroles : " Comme on avait jugé nécessaire d'abattre la vieille construction, afin de donner plus de solidité à la nouvelle destinée à la remplacer, on fit naturellement tomber toutes les décorations : alors le sépulcre de Notre-Seigneur se montra à nos yeux, tel qu'il avait été, c'est-à-dire taillé dans le roc. Nous vîmes deux figures d'anges dessinées sur le roc qui surmonte la tombe. L'un des anges portait un rouleau sur lequel on lisait ces mots : " Il est ressuscité, il n'est pas ici ! " l'autre, désignant du doigt la tombe avec ces mots : " Voici l'endroit où ils le déposèrent. (St. Marc, XVI.)

Ces deux tableaux tombèrent en poussière aussitôt qu'ils furent exposés au contact de l'air. Obligés d'enlever la plaque de marbre placée sur le tombeau même par Hélène, nous pûmes contempler grand ouvert ce lieu si digne d'admiration, où le Sauveur avait séjourné trois

jours. Tous nous croyions voir le ciel ouvert sous nos yeux. Nous pûmes aussi distinguer dans le contour de la tombe les taches de sang du Dieu Sauveur, mêlées aux aromates dont on s'était servi pour l'embaumer."

Oh ! qu'elle dut être chère aux cœurs des apôtres, cette tombe du Calvaire, le gage assuré de notre résurrection ! Nul doute qu'ils allèrent visiter et baiser cette pierre avant de se disperser et de quitter Jérusalem. C'est eux qui ont déclaré et enseigné au monde entier : " *Je crois à la résurrection de la chair.*" Et, de plus, y a-t-il rien de plus propre à consoler les apôtres ou les disciples que la foi à la résurrection glorieuse ?

La résurrection de la chair aura lieu au dernier jour. Elle sera générale, tous ressusciteront ; mais les conséquences de cette résurrection seront sans fin : " *Je crois à la vie éternelle.*" Les apôtres qui nous ont légué le symbole qui porte leur nom, ont quitté ce monde depuis longtemps et leurs âmes ont été récompensées dans le ciel. Ils sont tous morts martyrs de la foi qu'ils prêchaient. Nous leur devons de la reconnaissance, car ils nous ont transmis le précieux document qui porte leur nom, et nous ne cesserons de révérer sur la montagne des Olives le sanctuaire dit de la " place du Credo."

Disons adieu au jardin et à la montagne des Olives, au mont Sion et au Calvaire. Nous ne verrons plus les lieux saints, sanctifiés par la présence de l'Homme-Dieu, les lieux où il choi-

sit et instruisit ses apôtres, l'endroit où il donna à saint Pierre la charge de son troupeau, ni la montagne où il commanda aux apôtres d'aller enseigner à toutes les nations. Mais c'est une grande consolation pour un chrétien, surtout pour un prêtre d'avoir visité cette terre où le Sauveur jeta les fondements de son Eglise, où il souffrit et mourut pour le salut du genre humain. " Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit oubliée ; que ma langue s'attache à mon palais, si je perds ton souvenir, si tu n'es plus le principe de mes joies ! " (Psaume CXXXVI.)

Il y a bien peu de pèlerins, bien peu en vérité, qui ne se fassent à eux-mêmes l'application de ces paroles du prophète. Toutefois ce n'est pas sans tristesse que l'on se souvient de la Terre-Sainte. En effet ces lieux vénérés ont été tant de fois profanés dans le passé, ils sont encore si exposés de nos jours à de nouvelles profanations. Ici des ruines amoncelées, là des autels dont l'abord n'est pas permis au prêtre catholique ! il ne peut y offrir le divin sacrifice ! Jérusalem ne peut pas aujourd'hui comme autrefois être appelée la ville du Grand Dieu. Elle a rejeté le joug de ce Dieu, et sa gloire est à jamais disparue. Le prince des apôtres, le représentant du " vrai pasteur de tout le troupeau " n'a pas choisi Jérusalem pour la capitale de son royaume. C'est à Rome qu'ils doivent aujourd'hui se rendre tous ceux qui ne veulent pas marcher dans les ténèbres, ceux qui veulent trouver la

vie de l'âme et qui aspirent après la résurrection glorieuse du dernier jour. Cependant c'est de Jérusalem que nous est venue la lumière. C'est là, sur la montagne des Olives, que les apôtres de Jésus-Christ, saint Pierre à leur tête, ont déclaré que le moyen d'arriver à la résurrection glorieuse, c'est de croire la sainte Eglise catholique. Attachons-nous donc à cette Eglise, aimons-la comme l'épouse et l'oracle de Jésus-Christ. " Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle." (St. Jean, VI.)

—

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'ÉGLISE DU SAINT SÉPULCRE A JÉRUSALEM.

Comme le tombeau de Notre-Seigneur et tout ce qui s'y rattache sont des choses d'un intérêt suprême pour les enfants de l'Eglise, nous croyons leur être utile en leur parlant de la Basilique du Saint-Sépulcre, telle qu'elle se voit aujourd'hui à Jérusalem. Cet édifice fut construit de manière à renfermer dans son enceinte le tombeau lui-même et tous les endroits du Calvaire sanctifiés par la présence de Jésus-Christ au jour de la Passion. Construit dans la direction de l'est au couchant, il est fort vaste et doit sa forme irrégulière aux positions respec-

tives du saint tombeau et du lieu où la croix fut élevée. Le tombeau occupe sous la coupole la place attribuée au maître autel dans nos cathédrales. Une bonne partie du rocher du Calvaire contenue dans la Basilique a été laissée intacte, à l'exception de la surface qui a dû être aplanie. Cette partie de la Basilique s'appelle la *Chapelle du Calvaire*, et on y arrive en montant dix-huit marches. La distance du saint tombeau à l'endroit où la croix fut plantée est d'environ quatre-vingt-dix pieds. Dans l'enceinte de la Basilique se trouvent plusieurs endroits ou objets qui nous rappellent des souvenirs émouvants.

Immédiatement en entrant dans l'Eglise, vous avez devant vous la pierre de l'onction, c'est-à-dire la plaque de marbre qui couvre le rocher à l'endroit même où le corps du Sauveur fut embaumé par Nicodème et Joseph d'Arimathie. Traversant la coupole vers le nord, nous trouvons l'Autel de l'apparition à Marie-Madeleine. Soixante pieds plus loin, nous avons la *Prison du Christ.* (voyez chapitre V.) Un autre autel rapproché de la *Prison*, marque l'emplacement où les soldats se partagèrent les vêtements après le crucifiement.—Avant de monter au Calvaire nous nous trouvons en présence de la *Colonne*

des impropères, de cette colonne brisée sur laquelle on le fit asseoir dans la cour du Prétoire. Sur le Calvaire se trouvent, rapprochés l'un de l'autre, la place du crucifiement, le lieu où la croix fut érigée, et le petit sanctuaire qui rappelle Marie tenant dans ses bras le corps inanimé de son Fils, à l'emplacement même où ceci se passa. N'oublions pas que sur le Calvaire nous voyons, dans le rocher laissé à nu, la large fissure qui s'y fit à la mort du Sauveur.

Le désir de perpétuer le souvenir des triomphes et des souffrances de Jésus-Christ, ou des circonstances impérieuses ont donné lieu à l'érection de plusieurs autres constructions que l'on a adossées à la Basilique du Saint-Sépulcre. Ainsi nous avons la chapelle de Sainte-Hélène, et celle de l'Invention de la sainte-Croix, qui sont reliées à la dite basilique. La première chapelle fut construite à l'endroit où se trouvait la grande impératrice, lorsqu'on travaillait à la recherche de la croix du Sauveur ; la seconde contient dans son enceinte la citerne profonde où les trois croix furent trouvées. Adossée à la même basilique se trouve la petite église de l'*Apparition de Notre-Seigneur à sa sainte Mère*. Les moines Grecs, Arméniens et Cophtes schismatiques ont aussi des monastères adossés à la Basilique, de

même que les pères franciscains, gardiens du Saint-Sépulcre. Remarquons que, quels qu'ils soient, ces religieux, soit catholiques ou schismatiques, ne peuvent entrer dans leurs monastères qu'en passant par la porte de la grande Basilique qui est gardée par des soldats turcs.

Le gouvernement du Sultan perçoit des sommes considérables du revenu des taxes qu'il exige pour la permission d'entrer dans l'église du Saint-Sépulcre.

Ailleurs nous avons mentionné le nombre de pèlerins qui annuellement visitent la Terre-Sainte, et nous avons raconté comment le chemin de la Croix se fait à Jérusalem par ces mêmes pèlerins. Pour la consolation des âmes ferventes, disons un mot de ce qui se fait tous les jours près du saint tombeau en mémoire de ce que le Sauveur a fait pour les hommes.

Nous avons déjà mentionné que la maison des pères franciscains est adossée à la Basilique. La chapelle privée des révérends pères n'est autre que la petite église de l'*Apparition de Notre-Seigneur à sa sainte Mère*, lequel oratoire communique par une porte à la Basilique. La tradition nous a rapporté que l'emplacement de cet oratoire faisait partie du jardin de Joseph d'Arimathie. Ce noble disciple du Sauveur avait

mis à la disposition de Marie sa maison et son jardin après la mise au tombeau du corps de son Fils ; et la mère désolée demeurait constamment aussi près de cette tombe chérie que les gardes le lui voulaient permettre. Le Rédempteur vainqueur de la mort apparut en ce lieu à sa sainte Mère, avant de se montrer à aucune autre personne.

La petite église de l'*Apparition* a trois autels : l'autel du milieu est l'autel du Saint-Sacrement, et celui à droite l'autel de la *Colonne de la Flagellation.* On voit en effet derrière l'autel de la *Colonne de la Flagellation* un grillage en fer protégeant un tronçon de colonne, qui serait une partie de la colonne de la Flagellation, de cette colonne à laquelle Notre-Seigneur fut attaché lorsqu'il fut flagellé. Bien que la maison des Franciscains soit fort petite et très malsaine, les religieux sont toujours en nombre suffisant pour réciter le saint office jour et nuit dans leur chapelle, et pour célébrer tous les jours aussi trois messes sur le saint tombeau. L'une de ces messes est une messe solennelle ; tous ceux qui par leurs offrandes contribuent à l'entretien des pèlerins et à la conservation des lieux saints participent aux messes que les Franciscains offrent dans ces sanctuaires. Il va sans dire que

les bons pères sont à la disposition des pèlerins pour tout ce qui regarde l'intérêt de leurs âmes, et que les confessions s'y entendent dans toutes les langues.

Tous les jours, dans l'après-midi, il se fait dans la Basilique une procession à laquelle nous eûmes le bonheur d'assister et que nous allons décrire en retranchant quelques-unes des prières contenues dans le manuel de cette procession imprimé pour l'usage des pèlerins. Rappelons-nous que nous sommes dans l'église du Saint-Sépulcre.

Après la récitation des complies, des cierges sont distribués aux assistants ; tout le monde s'agenouille devant l'autel du Saint-Sacrement dans l'église de l'*Apparition.* Ici l'on chante l'antienne et les prières qui suivent :

" O festin sacré où nous recevons Jésus-Christ, où la mémoire de la Passion est renouvelée, où l'âme est remplie de grâces et où nous est donné le gage de la gloire future."

On se lève, on s'avance vers l'autel de la Flagellation (N'est-ce pas en recevant la sainte Eucharistie qu'on reçoit la force nécessaire pour souffrir avec Jésus ?) La procession s'arrête devant la *Colonne de la Flagellation.*

Entr'autres prières et exhortations, les religieux chantent ce qui suit :

" Que notre bouche, notre langue et notre cœur célèbrent *ici* les mystérieux trophées de la croix, et que notre cœur, en suivant les traces du Christ, les arrose de ses larmes." On rappelle à cette station ce qui se passa à cette colonne :

" Pilate se saisit de Jésus et le fit flageller, et puis il le livra aux Juifs pour être crucifié."

A la prison.

En se rendant à cette station, les religieux chantent, entr'autres choses, les paroles suivantes :

" Le souverain Maître du ciel et de la terre
" est renfermé dans un cachot, il est là garrotté
" et étendu sous le poids de lourdes chaînes.

" C'est en consacrant *ici* les fers dont on l'a
" chargé, qu'il devient le modèle des martyrs,
" et les martyrs, soutenus par son exemple, s'em-
" pressent de porter joyeux cette noble croix qui
" nous mérite la vie éternelle.

" O mon peuple, c'est moi qui t'ai tiré de la
" captivité de l'Egypte... et toi, tu m'as livré
" aux horreurs de *cette* obscure prison."

Au lieu du Partage des Vêtements.

Ecoutez les paroles que l'on chante ici :

" Le voilà maintenant ce Joseph mystique " retiré de la citerne pour être vendu et livré " aux gentils qui le dépouillent de ses habits.

" Sur le Thabor, ses vêtements parurent blancs " comme la neige, voyez-les *ici* souillés de sang, " et les soldats se les partagent sur *ce* Calvaire ! "

La procession continue et, après avoir descendu une trentaine de marches, on se trouve

A la chapelle où la sainte Croix fut trouvée.

Qu'il suffise de citer les prières suivantes que l'on chante ici en vue de la citerne où les trois croix furent trouvées.

" O croix, notre unique espérance, croix retrouvée *ici* par Hélène, je te salue. Par elle, ô mon " Dieu, redressez et sauvez par votre miséri" corde les cœurs égarés, par elle augmentez la " foi comme l'espérance dans les âmes pieuses, et " accordez aux coupables indulgence et pardon.

" O croix bénie, vous seule avez été jugée " digne de porter le roi des cieux, Notre-Sei" gneur !

" Ce signe adorable paraîtra dans le ciel, " quand le Seigneur viendra juger le monde."

Dans la chapelle de Sainte-Hélène.

Les paroles suivantes que l'on récite à cette station n'ont besoin d'aucun commentaire :

" Hélène, mère de Constantin, se rendit à " Jérusalem pour chercher la croix de Notre- " Seigneur. Alleluia.

" Priez pour nous, bienheureuse Hélène, afin " que nous soyons dignes des promesses de " Jésus-Christ."

Remontons de la chapelle de Sainte-Hélène ; nous voici de nouveau dans la Basilique proprement dite. La procession se dirige vers le Calvaire et s'arrête à

La Colonne des impropères.

Cette colonne, (voyez plus haut) transportée de la cour du prétoire dans l'église du Saint-Sépulcre, occupe actuellement, suivant la légende, l'endroit où Abraham, près d'immoler son fils, aperçut un bélier pris par les cornes au milieu des ronces, image touchante de Jésus-Christ couronné d'épines, assis et outragé sur ce même pilier. Ecoutez les paroles de la liturgie :

" Figuré par Isaac, le voilà près d'être im- " molé.

" Prions le Christ avec larmes, par la vertu
" du manteau de pourpre, des épines, des fouets
" et du roseau, de nous couronner au jour de
" gloire. Ainsi soit-il !

" O mon peuple, moi, je t'ai donné le sceptre
" royal, et, toi, tu m'as enfoncé dans la tête une
" couronne d'épines ! "

La procession étant montée au Calvaire s'arrête

A l'Endroit du Crucifiement.

Les yeux fixés sur le cadre en marbre qui couvre l'endroit où la croix fut étendue, le pèlerin écoute avec émotion les paroles de la liturgie, il semble entendre les coups du pesant marteau et voir jaillir des ruisseaux de sang des pieds et des mains de l'Agneau de Dieu, qui va mourir pour nous sauver. Ecoutons !

" Voici l'arbre précieux, resplendissant, décoré
" de la pourpre royale qui, *ici*, a reçu le corps du
" Seigneur tout livide et meurtri de coups.

" Heureux arbre... qui a porté dans tes bras
" la rançon du monde et a arraché sa proie à
" l'enfer !

" Salut, ô croix, notre unique espérance, qui
" tiens ici étendus les bras du Christ, rends le

" juste plus juste encore, et obtiens au pécheur
" le pardon.

" *Ici*, ils ont percé mes mains et mes pieds, et
" ils ont compté tous mes os !"

A quelques pas seulement du lieu du crucifiement, la procession s'arrête

Au Lieu où la croix fut plantée.

C'est ici l'endroit où Notre-Seigneur expira. Ici nous avons trois croix : celle du centre occupe la place de celle du Sauveur ; les deux autres nous rappellent les croix des deux larrons. Impossible de décrire les sentiments du pèlerin qui s'agenouille sur le rocher sanctifié par le sang du Sauveur. Les religieux de Saint-François vont pourtant enflammer sa foi et son amour en chantant ici, avec une gravité solennelle, des hymnes, dont voici quelques extraits :

" Il languit *ici*, abreuvé de fiel et de vinaigre,
" couvert de crachats, percé par les clous et la
" lance. Le sang et l'eau coulent abondamment
" de son côté ! Et c'est dans ce bain salutaire
" que seront lavés et la terre et les mers, et le
" monde et les cieux.

"...... Et la Vierge sa Mère a sous les yeux ce
" douloureux spectacle. Par la vertu de ce dou-

" ble martyre, ô Père, nous vous prions de nous
" accorder une fin heureuse.

" O Christ, nous vous adorons et nous vous
" bénissons, parce que vous avez racheté *ici* le
" monde par votre sainte croix."

La procession descend du Calvaire et va bientôt arrêter à l'endroit où le corps du Sauveur fut embaumé. Les paroles que l'on chante en s'y rendant sont maintenant des chants de joie et de triomphe, car

" Le Christ a, par sa mort, conquis la mort, le
" démon et l'enfer ; il descend aux limbes pour
" y consoler les âmes des justes. Que les anges
" s'apprêtent à ouvrir les portes du ciel à Jésus
" le Roi de gloire."

Nous nous arrêtons avec la procession

A la Pierre de l'Onction.

Contentons-nous de nous rappeler ici le texte suivant de l'Evangile que les moines y répètent :

" Joseph et Nicodème prirent le corps de
" Jésus et l'enveloppèrent *ici* dans des linges
" avec des aromates, selon la coutume d'enseve-
" lir chez les Juifs.

" Votre nom est comme une huile de senteur

“ qu’on a répandue ; voilà pourquoi les âmes
“ candides vous ont aimé.”

Hâtons-nous de nous rendre à la station suivante :

Au glorieux Tombeau de Notre-Seigneur.

Ici les chantres racontent ce qui se passa en ce lieu le saint jour de Pâques : le tremblement de terre, la résurrection du Sauveur, sa victoire, la visite des anges. Durant le temps de Pâques, la procession fait trois fois le tour du tombeau. On rappelle aux pèlerins qu’ayant été sauvés de la captivité par le sang de l’Agneau, ils sont unis intimement à Lui par la réception de son corps et de son sang : qui pourrait contempler ce spectacle sans s’écrier avec l’Eglise : “ Gloire soit à vous, Seigneur, qui êtes ressuscité d’entre les morts.”

Ce fut *ici* qu’un ange dit aux saintes femmes :
“ Ne craignez pas. Vous cherchez Jésus de
“ Nazareth qui fut crucifié : il est ressuscité,
“ il n’est point ici. Voilà le lieu où on l’avait
“ déposé. Le Seigneur est ressuscité de ce tom-
“ beau, alleluia, lui qui, pour nous, fut attaché
“ au gibet de la croix. Alleluia.”

Un sentiment de profonde émotion remplit le cœur du pèlerin qui, dans ce lieu mille fois

saint, contemple en quelque sorte de ses propres yeux le mystère de la glorieuse résurrection du Sauveur. Mais séparons-nous du saint Sépulcre. Suivons la procession qui va s'arrêter au

Lieu où Jésus-Christ apparut à Marie-Madeleine.

L'hymne que l'on chante à cette station est une belle relation de l'apparition. (Voyez St. Jean, XXV, 11, 18.) Les chantres ensuite récitent l'antienne :

" Or, après sa résurrection, le matin du pre-
" mier jour de la semaine, Jésus apparut *ici* à
" Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé
" sept démons."

Le célébrant recommande lui-même et les assissants à la protection de Marie-Madeleine qui, par sa prière, obtint du Sauveur la résurrection de son frère Lazare, mort depuis quatre jours, et à laquelle il voulut bien se montrer vivant dans *cet endroit* après sa résurrection.

Cette procession qui se fait tous les jours dans la basilique du Saint-Sépulcre se termina dans la chapelle de l'*Apparition de Notre-Seigneur à la très Sainte-Vierge*, d'où elle était partie.

A la chapelle de l'Apparition de Notre-Seigneur à sa Mère.

Après le chant d'un hymne en l'honneur de la sainte Vierge, et la récitation de ses litanies, suit l'admirable dialogue, qu'on va lire, entre les chantres et le chœur des religieux :

LES CHANTRES.

Réjouissez-vous, Vierge Mère du Christ, Jésus, que vous avez vu condamné,

LE CHŒUR.

Est ressuscité comme il l'avait dit.

LES CHANTRES.

Réjouissez-vous, lumière éclatante, celui que vous avez vu cloué à une croix

LE CHŒUR.

Est ressuscité comme il l'avait dit.

LES CHANTRES.

Réjouissez-vous, océan de larmes, celui que vous avez vu expirer

LE CHŒUR.

Est ressuscité comme il l'avait dit.

LES CHANTRES.

Réjouissez-vous, fleur d'un parfum exquis, celui que vous avez vu ensevelir

LE CHŒUR.

Est ressuscité comme il l'avait dit.

LES CHANTRES.

Réjouissez-vous, douce Mère du Christ, celui que vous avez vu tout resplendissant de gloire

LE CHŒUR.

Est ressuscité comme il l'avait dit. Alleluia, alleluia, alleluia.

v. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, ô Vierge Marie, alleluia.

r. Parce que le Seigneur est véritablement ressuscité, alleluia.

ORAISON.

O Dieu qui, par la résurrection de votre Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, avez daigné réjouir le monde, faites, nous vous en supplions, que, par sa mère, la Vierge Marie, nous participions aux joies de la vie éternelle. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

CHAPITRE HUITIÈME.

Outre cette procession quotidienne dans l'église du Saint-Sépulcre, il s'en fait tous les vendredis saints une autre dont nous empruntons une admirable description au Rév. Père Ubald. (Jérusalem, la Terre-Sainte et le Liban, p. 220.)

" A l'entrée de la nuit commença dans l'église
" du Saint-Sépulcre la grande procession du
" vendredi saint, si renommée dans tout l'uni-
" vers. La vieille Basilique était illuminée d'une
" manière splendide. Un nombre infini de lam-
" pes, garnies de verres de couleur, scintillaient
" de toutes parts ; depuis les mosaïques du pavé
" jusqu'à la voûte, les murailles, les colonnes,
" les arceaux et les pilastres, avaient disparu
" sous une riche ornementation de feu. Partout,
" dans les chapelles souterraines, comme sur le
" Calvaire et au Saint-Sépulcre, on voyait des

" gerbes de feu de toutes couleurs, des arabesques " de feu, des couronnes et des guirlandes de feu, " qui se mêlaient et se croisaient en tout sens, " couraient tout autour de l'édifice, s'élançaient " jusqu'à la coupole et paraissaient suspendues " au-dessus de nos têtes. De plus, on entendait " de toutes parts un grand bruit, semblable à " celui des flots de la mer. C'étaient les milliers " de pèlerins, accourus de toutes les parties du " monde, des Africains et des Asiatiques, des " Européens et des Américains, tous de diffé- " rent costume et de différentes couleurs, des " blancs, des noirs et des mulâtres ; toute la " terre semblait réunie en ce moment à Jérusa- " lem, sur le Calvaire, pour pleurer la mort de " son Rédempteur.

" Dans ces importantes cérémonies de la ville " sainte, il ne faut pas s'attendre au calme froid, " au recueillement tranquille, qui règnent dans " nos églises d'Occident, la piété de ces peuples " ardents de l'Asie ne se traduit pas de la même " manière que la nôtre, il leur faut, à eux, du " mouvement, de l'enthousiasme, de l'éclat et " même du bruit ; leurs manifestations reli- " gieuses sont de véritables ovations populaires, " en l'honneur de la Divinité,

" De leur côté les Pères en Terre-Sainte,

" avaient déployé toute la pompe et la magni-
" ficence possibles, et ils avaient sorti de leur
" trésor les richesses que la piété des souverains
" de l'Europe y a entassées depuis des siècles.

" Bientôt le cortège s'ébranle lentement et
" majestueusement, parcourant toutes les sta-
" tions qui nous sont déjà connues; en tête
" marche un Diacre soutenant une grande croix,
" à laquelle est attachée une effigie de Jésus
" crucifié, à peu près de grandeur naturelle.
" Derrière lui vient une troupe nombreuse de
" jeunes Arabes, dont les tuniques blanches
" comme la neige, font ressortir la couleur de
" leur peau cuivrée par le soleil de Syrie ; puis
" s'avancent deux longues files de moines, de
" prêtres, de ministres sacrés, tous la poitrine
" couverte d'une barbe épaisse, la tête rasée, les
" pieds nus et la corde aux reins, quelques-uns
" d'entr'eux balancent des encensoirs, d'autres
" portent des vases antiques en argent, riche-
" ment ciselés, d'une forme mystérieuse et rem-
" plis d'aromates. Enfin apparaît le vénérable
" patriarche de la ville sainte qui a dépouillé
" ses riches ornements pour cette lugubre céré-
" monie.

" On s'arrête d'abord devant la colonne de la
" Flagellation et, là, un des professeurs du sémi-

" naire patriarcal prononce un discours en
" langue italienne. Ensuite les chants recom-
" mencent, la foule mêle ses mille voix aux voix
" puissantes des moines, qui ont entonné les
" hymnes plaintives de la Passion.

" Deux fois encore le cortège interrompt sa
" marche. La première fois, au lieu où les sol-
" dats tirèrent au sort les vêtements du Sauveur.
" Là un Franciscain fait un second discours en
" grec. Il parle, derrière la grande nef, des Grecs
" schismatiques, dont plusieurs assistent en
" curieux à la cérémonie. Il prend pour sujet de
" son allocution la tunique sans couture du
" Rédempteur, image de l'unité qui doit régner
" dans son Eglise. La troisième station a lieu
" devant la chapelle des impropères. Là un autre
" moine s'adresse à la foule en anglais.

" Mais nous voici arrivés au moment solennel.
" Le grand crucifix qui marche à notre tête et
" que l'on élève au-dessus de la foule gravit
" les derniers degrés du Calvaire ; bientôt il arrive
" au sommet. Tous les regards sont fixés sur
" lui. Tout-à-coup il disparaît, on le voit s'abais-
" ser, on le couche sur le marbre du sanctuaire,
" à l'endroit même où Jésus fut cloué à la croix,
" il y a dix-huit siècles.

" Le but de la cérémonie, à laquelle nous

" assistons, est de représenter au naturel les
" dernières scènes de la Passion. Mais qui donc
" aujourd'hui oserait porter la main sur Jésus ?
" Qui donc voudrait enfoncer de gros clous dans
" sa chair divine ? Voilà pourquoi l'on suppose
" que le crucifiement a eu lieu d'avance, et cette
" effigie du Christ que nous avons sous les yeux
" porte toutes les marques de cet horrible
" supplice.

" A cette station, le R. P. Gagarin fit un ser-
" mon en russe, sa langue maternelle. Après le
" quatrième discours, cette scène religieuse
" prend un caractère saisissant de vérité, qui
" fait couler bien des larmes parmi les specta-
" teurs. Des prêtres relèvent avec respect le
" grand crucifix qui est étendu à nos pieds, et
" ils vont le déposer pieusement à la même
" place où les Juifs plantèrent autrefois la véri-
" table croix de Jésus. A cette vue un frisson
" parcourt les membres des assistants, nous
" croyons avoir une effroyable réalité sous les
" yeux. Nous sommes en ce moment sur le
" Golgotha, le soir du Vendredi-Saint, nous
" voyons le gibet infâme dressé devant nous, et
" l'effigie du Sauveur suspendue à cette croix
" avec toutes les apparences d'un supplice : son
" front ensanglanté par de grosses épines est

" affaissé, ses yeux éteints, sa bouche entr'ou-
" verte, ses joues creuses et livides, ses mains,
" ses bras, ses pieds rouges de sang, la plaie de
" son côté large et saignante ; tout contribue à
" favoriser la cruelle illusion du pèlerin et à
" déchirer son âme... Mon Dieu ! quel doulou-
" reux spectacle ! oh ! certes, aucun de ceux qui
" l'ont vu ne l'oubliera jamais.

" Cependant un religieux franciscain, le R. P.
" Roger a pris la parole au milieu du lugubre
" silence qui s'est fait sur le Golgotha Il est
" français et il s'adresse dans sa langue mater-
" nelle à tous ces nobles cœurs français, si émus
" et si palpitants à cette heure solennelle.

" Aspicient in me quem confixerunt, et plan-
" gent eum planctu, quasi super unigenitum, et
" dolebunt super eum, ut doleri solet in morte
" primogeniti. Ils fixeront leurs regards sur moi
" qu'ils ont percé de traits, et ils pleureront
" comme on pleure un fils unique, et ils feront
" pour moi le deuil que l'on fait à la mort d'un
" premier-né." (Zacharie, XII, 10.)

" Lorsque le pieux orateur eut développé ce
" texte si bien approprié à la circonstance, on
" procéda à la descente de la croix. Voici que
" deux diacres s'avancent et se prosternent

" d'abord profondément pour adorer Jésus en " croix ; puis ils passent un beau linge blanc " sous les aisselles du Christ, afin de le soutenir, " pendant qu'on va le descendre de son lit de " douleurs. Un prêtre se présente à son tour, et " monte sur une échelle pour remplir les fonc- " tions de Joseph d'Arimathie. Il ôte d'abord la " couronne d'épines, la baise respectueusement " et l'élève ensuite pour la présenter à la véné- " ration de la foule ; enfin il la dépose dans un " plateau d'argent. Puis, armé d'une petite pince " également en argent, il arrache le clou de la " main gauche, le baise avec amour, l'expose " aux regards de l'assistance attendrie, et le " place à côté de la sainte Couronne. Il observe " les mêmes rubriques pour les autres clous, et " alors le Christ n'est plus soutenu que par le " linge des diacres. Le voilà qui s'affaisse lente- " ment vers la terre ; les ministres sacrés le " reçoivent avec les plus grandes précautions, " dans leurs bras et l'enveloppent dans un beau " linceul. Il ne reste plus alors sur le bois sacré " que le linge des diacres, dont les plis enroulés " autour des bras de la croix pendent vers la " terre.

" Qu'on se représente cette grande croix noire, " sur laquelle il n'y a plus rien qu'un grand

" linceul blanc, plantée sur le Golgotha, à la " même place que la vraie croix de Jésus. A ses " pieds est étendu un cadavre tout couvert de " blessures, les pieds et les mains percés, le côté " ouvert. C'est le soir du Vendredi-Saint ! Quel " lieu ! quel jour ! quelles circonstances ! "

" Bientôt quatre prêtres, couverts d'ornements " en velours noir broché d'or, se disposent à " emporter la sainte effigie à l'endroit même où " Jésus fut enseveli par Nicodème et Joseph " d'Arimathie. Le cortège s'ébranle donc encore " une fois et descend lentement les degrés du " Calvaire. La foule ouvre ses rangs pour la " laisser passer ; on va directement à la Pierre " de l'Onction. Là, on dépose le grand crucifix, " on ouvre le linceul. La tête de Jésus repose " sur un coussin en velours noir, on étend ses " membres avec respect. En ce moment le pa-" triarche se lave les mains, et se ceint d'un " linge pour procéder à l'embaumement. D'abord " il se prosterne et baise avec amour les plaies " de l'auguste victime ; il l'adore quelques ins-" tants en silence, ensuite, prenant les vases " antiques, que les ministres tiennent à la main, " il couvre le crucifix d'aromates précieux et de " poudres parfumées, de baume et d'aloës, de " cinnamome et de myrrhe.

" Pendant ce temps, un fils de saint François
" adresse un discours arabe aux habitants de
" Jérusalem. Autant que nous pouvons en juger
" par l'animation de sa parole et par l'attention
" soutenue de ses auditeurs, son sermon doit
" remuer profondément leurs âmes.

" Nous avons assisté à la descente de la croix,
" et à l'embaumement du Sauveur, nous le
" voyons enfin porter solennellement dans le
" tombeau, enveloppé de linges et d'aromates,
" comme les Juifs avaient coutume d'ensevelir.
" Nous avons ainsi sous les yeux la reproduction
" fidèle de tout ce que rapporte saint Jean, au
" chapitre XIXe de son évangile : " Joseph et
" Nicodème prirent le corps de Jésus et le
" lièrent avec des linges et des aromates, selon
" la coutume juive d'ensevelir les morts. Or, il
" y avait un jardin dans le lieu où il avait été
" crucifié, et dans le jardin un sépulcre neuf,
" dans lequel personne encore n'avait été ense-
" veli : c'est là qu'ils déposèrent Jésus."

" Un septième sermon en langue espagnole
" termina la cérémonie, puis le patriarche ferma
" soigneusement la porte du Saint-Sépulcre."

CONCLUSION.

Nous avons tâché, mon cher lecteur, de vous faire connaître la Terre-Sainte et de vous rappeler les faits qui s'y sont passés. C'est pour vous que votre Sauveur vécut, souffrit et mourut dans ces lieux mémorables. Si vous ne pouvez les visiter vous-même, aidez de vos aumônes les âmes pieuses qui s'y rendent, contribuez à l'entretien des lieux saints, et aux besoins des pèlerins en offrant votre obole à Jésus-Christ le vendredi saint, car vous savez sans doute que l'argent recueilli ce jour-là dans nos églises est envoyé aux pères de la Terre-Sainte. Puis consolez-vous en vous rappelant que vous avez dans le saint Tabernacle celui-là même qui sanctifia les lieux que tous les chrétiens vénèrent.

FIN.

Eusèbe Senécal & Fils, imp.-éditeurs, 6, 8 et 10, rue S. Vincent, Montréal.

TABLE DES MATIÈRES.

